

VOYAGES D'ANTENOR.

T. V.



Bornet del *Delignon Sc*

Je jure par Venus et ſon ſils d'avoir toujours pour ma femme, attachement ſoins égards amitie tendresse reſpectueuse.....,,

Tardieu l'aîné direxit

VOYAGES D'ANTENOR EN GRÈCE ET EN ASIE,

AVEC

DES NOTIONS SUR L'ÉGYPTE;

Manuscrit grec trouvé à Herculanum,

TRADUIT PAR E. F. LANTIER.

SIXIÈME ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR.

AVEC CINQ PLANCHES.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

Chez F. Buisson, Imp.-Lib., rue Hautefeuille, nº. 20.

AN XI (1802).

VOYAGES D'ANTENOR EN GRÈCE ET EN ASIE.

CHAPITRE PREMIER.

Agitation, Amour de Phanor.

PHANOR fut agité toute la nuit du souvenir de son aimable Athénaïs. Il fit quatre vers, qu'il grava de grand matin sur un arbre, au pied duquel étoit un banc où souvent cette beauté venoit se reposer. Les voici :

« Arbre heureux, qui souvent prêtes ton
» doux ombrage
» A l'aimable beauté qui me fait tant souf-
» frir ;

» Si quelquefois son cœur s'est montré sans
» nuage,
» Heureux témoin ! dis-moi, dois-je vivre
» ou mourir » ?

Ce matin-là, il fut mécontent d'elle : il la trouva plus négligée qu'à l'ordinaire. — « Hier, me disoit-il, elle avoit des fleurs sur sa tête, ses cheveux étoient arrangés ; aujourd'hui ils flottent au hasard : je lui en ai parlé ; elle m'a répondu que la simplicité étoit une parure ; d'ailleurs, elle me semble plus réservée, plus froide que les jours précédens. — Cette négligence dans ses habits, cette circonspection sont d'un heureux présage : elle ne se pare point, parce qu'elle craint de déceler le goût naissant qu'elle a pour vous ; elle est froide et réservée, parce que l'amour étonne un jeune cœur, et accroît sa timidité. Ainsi, loin de vous affliger, livrez-vous aux douces illusions de l'espérance ». Pendant la journée, il visita plusieurs fois l'arbre où étoient gravés ses vers ; il vit enfin qu'on

avoit effacé le mot *mourir*. Il courut aussitôt me l'annoncer ; l'amour et la crainte l'offusquoient tellement, qu'il ne savoit comment interpréter la radiation de ce mot. « Ne comprenez-vous pas, lui dis-je, que l'on veut que vous viviez ? Au reste, je vois que vous avez trop bu de l'eau de la fontaine Salmacis ».

Il me quitta soudain pour aller occuper sa muse de sa chère Athénaïs. Il fit d'autres vers qu'il lui présenta comme production du poète Moschus, auteur de la pièce charmante de *l'Amour fugitif*. Athénaïs ne s'y trompa point ; mais elle eut le plaisir de les lire et de les louer, en feignant de les croire de cet aimable poète. Voici les vers :

« Heureux cent fois le jour, la saison et l'année,
Et l'heure et le moment, et les prés et les bois,
Où, conduit par l'amour et par ma destinée,
Je vis tes yeux charmans pour la première fois !

Soient bénis mille fois et ma flamme timide,
Et le nœud dont l'Amour a tis sumon bonheur,
Et ma blessure heureuse, et la flèche rapide
Qui toujours plus avant pénètre dans mon cœur !

Que bénis soient encor les lis de ton visage,
Et ta bouche vermeille où respire l'amour,
Et ta voix si touchante, et ta brûlante image
Qui fixa dans mon sein son éternel séjour » !

Ce soir-là un vent frais empêcha notre promenade ; mais, après le souper, Aristide nous mena dans le cabinet de la méditation, pour achever le récit de ses aventures.

CHAPITRE II.

Suite des Aventures d'Aristide. Générosité de Cyrus. Trait d'Aristide. Récit de la Prise de Babylone.

« Nous sommes restés, dit-il, à l'auberge, vis-à-vis d'un souper très-frugal et très-sain. Quelques jours après notre première entrevue, Cyrus me fit prier de me rendre chez lui. Pour cette fois, les courtisans parurent accoutumés à mon allure grotesque. Je lisois dans leurs yeux l'attention, les égards mêlés à la curiosité. Je trouvai ce jeune satrape dans son jardin, où la beauté des arbres, leur symétrie, les odeurs suaves enchantoient les sens. — Comment trouvez-vous mon paradis, me dit-il? — Très-beau, et dessiné avec beaucoup de goût et d'intelligence. — C'est moi qui en suis l'or-

donnateur : j'ai planté plusieurs de ces arbres. — Vous ! avec ces habits somptueux, ces bagues, ce riche collier, ces parfums qu'exhalent vos vêtemens, vous avez de vos mains travaillé, planté, embelli ce jardin? -- Oui ! tant que je suis en santé, je ne me mets jamais à table qu'après m'être couvert de sueur par quelques travaux militaires ou champêtres. — Cyrus, vous méritez votre bonheur, puisque vous cultivez la vertu au milieu de l'opulence ». Il m'annonça alors qu'il m'avoit trouvé un asile tel que je le désirois. Nous nous promenions à la vue des courtisans que le respect éloignoit. « Vous voyez, me dit-il, dans cette foule qui m'environne et m'obsède souvent, ce personnage sec et pâle ? Eh bien ! cet homme, moi présent, m'accable de flatteries, et se permet, loin de moi, des propos injurieux. Quel châtiment puis-je lui infliger » ? Voici ma réponse : « Un jour, à Athènes, je présidois au jugement de la cause de deux particuliers ; l'un com-

mença son plaidoyer par me dire que son adversaire cherchoit à me nuire en toute occasion, et parloit de moi très-peu favorablement. — Eh ! mon ami, lui répondis-je vivement, dis seulement les maux qu'il t'a faits; car il s'agit de ta cause, et non de la mienne ». Un grand prince fit publier une loi sévère, par laquelle il défend aux juges de punir les paroles qui n'attaquent que lui. « Si l'accusé, dit-il, a parlé par légéreté, il faut le mépriser; si c'est par folie, il faut le plaindre; si c'est pour nous outrager, il faut lui pardonner ». Ces exemples firent impression sur ce jeune héros, et il me promit de dédaigner toute vengeance. En me quittant, il voulut me faire accepter une bourse d'or. « Elle servira, disoit-il, à monter votre ménage; c'est une chose inouie, indécente, qu'un homme tel que vous, vive dans la peine et si près de l'indigence. — Me croyez-vous, lui dis-je, moins raisonnable que ce garçon jardinier que voilà, et qui, en tra-

vaillant, fredonne si gaiement une triste chanson? — Qui oseroit-on vous comparer pour la sagesse? — Eh bien ! cet homme vit de beaucoup moins que moi, et il est content. A quoi me serviroit votre or, si je n'en fais point usage? On n'est heureux que par la possession des choses nécessaires : le désir du superflu altère le bonheur et le détruit ». Ce prince me fit conduire à la chaumière qu'il m'avoit louée : je la trouvai si agréable, que j'y transportai aussitôt ma famille et mes dieux Lares.

» Je continuai à voir Cyrus de temps en temps : ses aimables qualités m'attachoient à lui. Il me consultoit avec plaisir, et je répondois à sa confiance par tout ce que mes foibles lumières et mon expérience pouvoient me suggérer. Il trouva le moyen de m'obliger, à mon insu, d'une manière très-ingénieuse. Ce cabinet où nous sommes n'existoit pas. Un jour, ce prince me demanda comment je me trouvois dans mon hermitage?

mitage ? « A merveille, lui dis-je ; il n'y manque qu'un petit cabinet au milieu de mon bois de laurier ; mais j'attends d'avoir conquis l'Asie, à la tête des Grecs, pour le faire bâtir. — Pour exécuter ce vaste projet, vous attendrez sans doute que je sois mort » ? Cette plaisanterie finit là, et je la crus oubliée. Huit jours après, il me fit prier de me rendre à son palais de très-grand matin, où, sous divers prétextes, il me retint toute la journée ; il me montroit sa correspondance de Sparte avec le général Lysander ; il m'arrêta à dîner ; il eut le délicatesse de n'admettre à ce repas que deux de ses conseillers intimes, personnages instruits et d'un âge mûr. Notre conversation fut grave et intéressante ; car l'esprit de ce prince, vaste et flexible, se prêtoit à tous les tons. Nous parlâmes de la vieillesse ; j'essayai de lui prouver qu'elle avoit ses douceurs. « Un jeune homme sans doute se croit plus heureux qu'un vieillard, parce qu'il est entouré

des plaisirs; mais si le vieillard ne regrette pas ces plaisirs, si d'autres goûts lui en créent de nouveaux, qu'a-t-il perdu? L'agilité et la force sont les attributs de la jeunesse; mais ce sont aussi, dans un degré bien supérieur, les qualités du cerf et du taureau. Sommes-nous pour cela plus malheureux que ces animaux? Ce qui tue les vieillards, c'est la solitude qui les environne, c'est l'ennui qui appesantit le fardeau de la vie : mais celui qui, depuis sa jeunesse, a cultivé des talens, a contracté l'habitude du travail et de la vertu, recueille, au déclin de sa vie, le fruit de ces heureuses semences; il s'occupe, il jouit encore. Platon est mort à quatre-vingt-un ans, la plume à la main, toujours philosophe et heureux. Isocrate, à quatre-vingt-quatorze ans, commença un éloge nommé le *Panathée*, et le finit à quatre-vingt-dix-sept : son maître Gorgias n'a cessé d'étudier et d'écrire pendant la révolution de cent sept ans qu'il a vécu. Quel-

qu'un lui ayant demandé s'il ne s'ennuyoit pas de cette longue existence, il répondit : « Je n'ai aucun sujet de me plaindre de ma vieillesse ». — « Vous me donneriez, dit Cyrus, en riant, l'envie de vieillir bien vîte. — Je vous souhaite la longévité d'un certain Arganthanius, roi des Tatésiens : il régna quatre-vingts ans, aux environs de Cadix, et en vécut cent vingts (1). Au reste, à l'heure de la mort, le passé n'est qu'un songe, et tout ce qui finit est court.

» L'après-dînée, ce jeune prince me raconta la prise de Babylone par le grand Cyrus.

« Lorsque ce héros vit l'épaisseur et la hauteur de ses murs, et la largeur du fleuve qui est dans la ville, de deux stades, il fut très-inquiet de la témérité de son entreprise, d'autant que les Babyloniens avoient amassé pour trente ans de vivres; mais son esprit, égal à son courage, lui suggéra un heureux stratagème : il investit la ville, et commanda

autour des murs une profonde tranchée, dont on jetoit la terre du côté des remparts ; sur cette terre on éleva des tours. Les assiégés se moquoient de ces travaux. Cyrus souffroit leur raillerie, et attendoit le jour de la vengeance. Il apprit qu'ils devoient célébrer une fête solennelle, et passer la nuit dans les plaisirs : il saisit l'occasion. Au soleil couché, il fit ouvrir des fossés depuis la tranchée jusqu'au fleuve ; soudain l'eau s'y précipita, et le fleuve, en peu de temps, devint très-guéable. Cyrus le fait sonder, et entre dans la ville à la tête de ses troupes : le bruit, le vacarme de la fête empêchent d'entendre sa marche. Il va droit au roi Balthazar qui l'attendoit, le cimeterre en main, à la tête de ses gardes ; il fut tué. Cyrus, maître du palais, fait publier une défense aux habitans de sortir de leurs maisons, sous peine d'être passés au fil de l'épée. Babylone est si vaste, que ceux qui logeoient aux extrémités étoient déjà pris, pendant que

ceux du centre ignoroient leur destinée. Le jour venu, ils se rendirent à discrétion.

» J'ai visité le tombeau de ce héros; j'y ai versé des larmes de sensibilité et de dépit. Les trophées de votre Miltiade troubloient le repos de Thémistocle; et moi, la gloire du grand Cyrus agite mes esprits, et me fait rougir de mon obscurité. — Ah! jeune homme, m'écriai-je! quel fantôme que la gloire! il en est d'elle comme de la lumière, qui est un plus grand bien pour ceux qui voient que pour ceux qui sont vus. Ecoutez ce qui m'est arrivé. J'avois été choisi par tous les Grecs pour la taxe générale des impôts, mission très-flatteuse dont je m'acquittai assez bien : je revenois à Athènes, croyant cette ville fort occupée de moi et de ma renommée; je trouvai à Alyme, bourg de l'Attique, des Athéniens d'un certain rang, retirés depuis quelques jours à la campagne. L'un d'eux me demanda des nouvelles d'Athènes : je fus étonné, et lui répondis que j'en étois

absent depuis long-temps, et que je venois de remplir une mission importante. « Ah ! oui, s'écria-t-il, vous revenez de Lacédémone? — Eh non ! répond un autre brusquement; ne sais-tu pas qu'il vient de la cour de Perse, où il étoit en qualité d'ambassadeur » ? J'avoue que mon amour-propre fut d'abord blessé de l'ignorance de ces gens-là. Cependant je finis par rire, et me désabuser des illusions de la gloire... Mais veuillez m'apprendre où est le tombeau de Cyrus. — A Pasagarde ; il est couvert de richesses, et dans un cercueil d'or massif. Cambyse, son fils, en confia la garde à des mages, qui la conservèrent sous ses successeurs. Tous les mois, ils sacrifient un cheval à sa mémoire. Voici son épitaphe : *Je suis Cyrus, fils de Cambyse, le fondateur de l'empire des Perses, le maître de l'Asie : ne m'envie point ce monument où mes ossemens reposent.* — Si ce monument étoit de pierres, le repos de Cyrus seroit plus assuré ».

» Ce jeune prince m'apprit la cause de la mollesse et de la licence des mœurs des Lydiens. « Lorsque le grand Cyrus eut renversé le trône de Crésus, il laissa une garnison à Sardes. Pendant son absence, les Lydiens se révoltèrent. Ce héros, irrité, jura de les exterminer. « Punissez, lui dit Crésus, les chefs de la révolte. Quant aux Lydiens, contentez-vous de les mettre dans l'impuissance de se soulever; défendez-leur d'avoir des armes; ordonnez-leur de porter des habits magnifiques et sans ceinture, de chausser des brodequins, de faire apprendre à leurs enfans à jouer des instrumens; secondez leur penchant aux plaisirs, à la mollesse; vous verrez bientôt des hommes métamorphosés en femmes, et vous, ni vos successeurs, n'aurez plus d'insurrections à craindre ». Cyrus adopta cet avis, et depuis, les Lydiens sont devenus plus célèbres par leur vie efféminée et voluptueuse, qu'ils ne l'avoient jamais été par leurs exploits et

leurs victoires. — Le conseil de Crésus, lui dis-je, est plus spécieux que bon et solide. Dans une occasion à peu près semblable, j'en donnai un bien différent aux Athéniens. Un jour Thémistocle leur ayant dit qu'il avoit conçu un projet de très-grande utilité, mais d'une telle importance, qu'il exigeoit le plus profond secret, le peuple lui ordonna de me le communiquer. Thémistocle obéit. Ce projet étoit de surprendre et de brûler tous les vaisseaux des Grecs, avec qui nous étions en paix, et par ce coup hardi, nous restions maîtres de la Grèce. Je ne répondis rien à Thémistocle; mais, rentré dans l'assemblée, je dis : « O Athéniens! le dessein que m'a confié Thémistocle est le plus avantageux qu'on puisse jamais vous proposer, mais il est en même temps le plus injuste ». Les Athéniens y renoncèrent. Cyrus auroit été plus grand, s'il eût imité la modération et la justice d'Athènes. Corrompre les peuples pour les asservir, c'est vouloir régner sur un trou-

peau d'esclaves qui, loin d'être le soutien du trône, a besoin lui-même d'en être protégé et défendu. Les remparts, les bases les plus solides des états, sont les vertus et les mœurs ».

» Cyrus me retint ainsi jusqu'à la nuit. Mes filles ne me parlèrent que de la longueur de mon absence. Le lendemain, plus matineux, pour réparer toute l'inaction de la veille, je courus à mon jardin. Jugez de ma surprise ! je vois un édifice où rien n'existoit auparavant. J'ouvre de grands yeux, j'approche, je le touche, je n'osois me fier à mes sens. J'entre ; je me trouve dans un cabinet arrangé, décoré, sorti de terre dans un jour. J'aperçois deux tableaux, le portrait de Thémistocle et le mien. « Quel enchantement ! m'écriai-je ; ce cabinet est-il tombé des nues » ! Mes filles me suivoient, et, quoique bien jeunes encore, elles jouissoient de mon étonnement. Enfin, j'interrogeai Athénaïs, qui rioit de tout son cœur ; elle me dévoila

l'énigme, et m'apprit que, tandis que Cyrus me retenoit dans son palais, cent ouvriers avoient élevé ce petit bâtiment. Il n'y avoit pas moyen de le refuser et de le lui renvoyer. Ce jeune satrape, quelque temps après, me fit nn présent plus cher, et bien digne de la grandeur de son ame.

» Je lui avois conté mes aventures de Smyrne; l'humanité, la bienfaisance du pêcheur et de son ami qui m'apportoient des vivres à la caverne : j'ajoutai que le moment où je me séparai de ces honnêtes gens, fut le premier de ma vie où j'avois désiré des richesses, et que j'aurois donné tout au monde pour payer et reconnoître leurs bienfaits. Ce généreux prince se conduisit ici de la même manière que dans l'affaire du cabinet : il fit compter secrètement à Smyrne, en mon nom, une somme d'argent à mon hôte et à son ami. Je l'ignorois parfaitement. Un beau jour, je vois entrer ici ces trois personnages, le pêcheur, sa femme et

leur ami. Ils se répandent en remercîmens, me parlent de bienfaits et de reconnoissance. — « Eh ! mes amis, leur disois-je, c'est moi qui vous suis redevable, et qui suis assez malheureux pour ne pouvoir encore m'acquitter » ! Ils me répondent : « La somme est très-considérable ; vous nous avez enrichis. — Mais quelle somme ? quel argent ? — Celui que vous nous avez envoyé ». Je m'étonnois de plus en plus. Enfin, à force de les faire parler, de nous expliquer, je commençai à soupçonner que c'étoit un tour de Cyrus. Je lui écrivis sur-le-champ qu'il m'avoit imposé un fardeau qui m'accabloit ; que trois citoyens de Smyrne venoient de tomber chez moi pour dévorer mes provisions, sous prétexte de reconnoissance d'un service que je ne leur avois pas rendu ; que je n'avois ni bon vin, ni grands mets à leur donner, et que, puisqu'il étoit la cause du voyage, il étoit juste qu'il en payât les frais ; que je le priois de m'envoyer

quelques flacons de vin pour régaler ces bonnes gens. Il me répondit qu'il supporteroit volontiers la taxe que je lui imposois, et qu'il voudroit en payer souvent de pareilles. Je gardai ces hommes de bien pendant huit jours; je les fêtai le mieux possible. Cyrus les vit, et leur paya magnifiquement les frais du voyage. J'avoue que ce bienfait de Cyrus, la vue et la satisfaction de mes chers et anciens hôtes, sont un des événemens de ma vie les plus chers à ma sensibilité.

» Hélas! je n'ai joui que trois ans du bonheur de vivre auprès de cet aimable satrape, qui m'appeloit son père et me traitoit avec une vénération et une tendresse filiale. Darius son père étant tombé malade, Parisatis, mère de Cyrus, qui le préféroit à son fils aîné Artaxercès, le rappela à la cour, dans l'espérance de le faire nommer par son père héritier de la couronne; mais son projet échoua. Son départ me causa un véritable chagrin. Il est difficile de rencontre

contrer dans un prince, ou dans un particulier, des qualités plus brillantes et plus aimables : généreux sans profusion et avec discernement ; bienfaisant par humanité, et non par ostentation ; plein de feu, de génie, actif, appliqué, d'une facilité rare dans les affaires, d'une valeur à toute épreuve ; fidèle à sa parole, au secret confié, relevant tant de vertus par le charme d'une conversation enjouée, brillante, et instructive. Il n'a manqué à la perfection de ce beau moral, qu'une ambition plus modérée, une ame moins ardente et moins passionnée pour la gloire. Sa figure, sa taille annonçoient le héros; la douceur et l'enjouement de sa physionomie en tempéroient la fierté et la noblesse. Je le regrette encore tous les jours. A son départ, avec mon aveu, il confia mon secret, et me recommanda très-particulièrement à Pharnabaze qui a protégé ma tranquillité, et qui a eu pour moi les attentions les plus distinguées. Ma vie est aujour-

d'hui obscure, paisible, pour ainsi dire sans mouvement, ainsi qu'elle convient à mon âge, et je vais à la mort, d'un cours insensible, comme un fleuve lent et doux qui va se perdre dans l'abîme des mers ».

CHAPITRE III.

Passion de Phanor. Notions sur Sparte et son Gouvernement.

CEPENDANT le trop sensible Phanor se consumoit d'amour, il dépérissoit; il ne pouvoit s'accoutumer au sang-froid, à la tranquillité d'Athénaïs. Il me dit : « Je veux la punir; je vais feindre de m'attacher à sa sœur : peut-être la jalousie.... — Gardez-vous-en : ce moyen est excellent avec une femme ordinaire, qui a plus de vanité que d'amour; mais Athénaïs, loin de s'irriter de votre change-

ment, le verroit avec dédain ; vous perdriez son estime ; et pour elle, sans l'estime, plus d'intérêt : ce n'est pas son amour-propre qu'il faut éveiller, c'est sa sensibilité. — Si je croyois être aimé, si j'étois assuré qu'elle acceptât ma main, je n'hésiterois pas à la lui offrir ; mais je crains un refus ; je redoute l'austérité d'Aristide. — Voulez-vous que je fasse quelques démarches, que je sonde le terrain ? — Non, ce fruit si désiré n'est pas encore mûr ; si j'étois refusé, qu'il me fallût quitter cet asile, je mourrois de douleur ».

Je compris alors que son ame vive et sensible avoit enfin trouvé, dans un objet aimable et vertueux, le terme de son inconstance, et qu'il étoit en proie à une passion impétueuse, mais aussi délicate que vraie : doux effet de la vertu, quand elle se montre avec le charme des grâces et de la beauté !

Cependant, malgré son air froid et modeste, je soupçonnois Athénaïs d'un pen-

chant secret pour Phanor. Elle lui parloit peu, mais elle m'adressoit souvent la parole; elle jouoit souvent avec moi, m'agaçoit, me caressoit presque : il en étoit jaloux. — « Pauvre homme ! lui disois-je, ne voyez-vous pas que ces amitiés, ces caresses que vous m'enviez, reviennent à vous par réflexion ? Je suis votre satellite, je vous renvoie les rayons du soleil. — Les premiers jours de mon arrivée, elle me traitoit avec plus de douceur, de gaieté; le sourire étoit sur ses lèvres : aujourd'hui, quelle différence ! — Il est aisé d'en deviner la cause. Les premiers jours, vous lui avez paru aimable; elle vous a écouté, elle a plaisanté avec vous comme avec un homme dont son cœur ne pouvoit se méfier. Mais quand elle a soupçonné votre attachement, qu'elle est descendue dans son ame, alors la timidité, la réserve, la sagesse, les réflexions sont venues à son secours, et lui ont fait prendre une contenance plus grave et plus imposante. Une jeune fille,

douce et craintive, joue avec un moineau; mais le plus petit tiercelet, malgré l'éclat de son plumage, l'étonne et l'effraie. Je suis le moineau, vous êtes le tiercelet ».

Un petit accident survenu à table, me dévoila encore mieux l'ame d'Athénaïs. Aristide lui demanda de l'eau plus fraîche ; Phanor se hâte, pour lui éviter la peine, d'en aller puiser, mais si étourdiment, que son pied accroche la table : il tombe, et dans sa chute il faillit à l'entraîner. Athénaïs jette un grand cri et pâlit. Phaloé éclata de rire. Aristide, voyant que Phanor n'étoit point blessé, dit en souriant à Athénaïs : « Après avoir, comme Ulysse, essuyé tant de travaux et de dangers, et sur terre et sur mer, je te croyois plus aguerrie. Voilà comme le sort se joue des foibles mortels ! Dans le moment de notre plus grande sécurité, Phanor tombe, la table est ébranlée : c'est ainsi que les villes, les empires s'écroulent du faîte de la

gloire ». Pendant ce discours, une vive rougeur avoit nuancé les lis de l'aimable Athénaïs qui, s'efforçant de plaisanter, dit que la chute de Phanor étoit d'un bon augure, qu'elle présageoit qu'un jour les Grecs s'empareroient de l'Asie.

Aristide dit ensuite à Phanor : « Jeune homme, pour nous dédommager de la frayeur que vous nous avez causée, faites-nous part de quelqu'anecdote sur Sparte, de vos observations sur le gouvernement, car vous ne voyagez pas, sans doute, par un désir vague de curiosité, ou le besoin de changer de place ». A ces mots, Phanor, pour donner à Aristide et à Athénaïs une bonne idée de son jugement et de ses connoissances, recueillit toutes les forces de son esprit, et parla en ces termes :

« Une des choses qui m'a le plus frappé chez les Spartiates, c'est leur fermeté et leur courage dans l'adversité. Cette ville célébroit une grande fête ; l'affluence des étrangers étoit considé-

rable; nous étions au théâtre, où des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles combattoient tout nus : dans ce moment, des courriers arrivent de l'armée, annoncent sa défaite, et la mort de leur général. A cette terrible nouvelle, les éphores, quoique très-affectés, ordonnent tranquillement la continuation de la fête. Ils envoyèrent à tous les parens les noms des morts qui leur appartenoient, et restèrent au théâtre pour faire continuer les jeux et les danses.

» Le lendemain, les parens des morts, d'un visage où respiroient la magnanimité et la joie, se saluoient, s'embrassoient dans les rues, sur la place; au lieu que les parens de ceux qui avoient survécu se renfermoient dans leurs maisons, comme dans un deuil; ou si leurs affaires les forçoient à sortir, ils marchoient la tête baissée, silencieux et tristes. Chez les femmes, sur-tout, cette différence dans l'expression du visage étoit encore plus sensible ; celles qui atten-

doient leurs fils étoient abattues et dans le silence ; mais celles dont les enfans étoient morts en combattant, couroient au temple, d'un air joyeux, pour rendre grâces aux immortels, se visitoient et se félicitoient réciproquement. — « Cette constance dans l'adversité, dit Aristide, honore beaucoup ces fiers républicains. Cette Sparte m'épouvante, et je crains bien qu'un jour son ambition et son courage ne fassent le malheur d'Athènes et de la Grèce. Mais, relativement à son héroïsme, je vous raconterai une aventure arrivée naguère au sage et vaillant Xénophon, fameux disciple de Socrate. Au milieu d'un sacrifice solennel, on vint lui annoncer la mort de son fils, tué dans une bataille : sans paroître ému, sans interrompre la cérémonie, il dépose sa couronne, et demande de quelle manière il est mort ? « Les armes à la main », lui dit-on. A ces mots il reprend sa couronne, et atteste les dieux qu'il ressent plus de plaisir de la

vertu et de la bravoure de son fils, que de douleur de sa perte.... Mais parlez-moi du gouvernement de Sparte ». — « Dans cette ville, continue Phanor, le trône est occupé par deux rois d'une maison différente. Voici leurs prérogatives : Ils portent la guerre où ils veulent, commandent les armées, ont en campagne une garde de cent hommes d'élite; la peau et le dos de tous les animaux qu'on immole leur appartiennent. Ils occupent par-tout la place d'honneur, et aux festins ils ont double portion. Lorsqu'ils n'assistent pas aux repas publics, on leur envoie une certaine quantité d'orge et de vin. Ils sont chargés de l'inspection des chemins. Si quelqu'un veut adopter un enfant, il ne peut le faire qu'en leur présence. Leur voix compte pour deux ; mais ils ne peuvent rien ordonner ni décréter, sans le concours des sénateurs.

» Vingt-huit vieillards forment le sénat : ils sont à vie. Il faut avoir soixante

ans pour pouvoir être élu. Le peuple les nomme, et l'élection se fait de cette manière : chaque prétendant tire au sort pour paroître à son tour dans la place où le peuple est assemblé : il la traverse lentement, sans dire mot, et sa marche est suivie de cris d'approbation plus ou moins nombreux. Des députés cachés dans une maison voisine, d'où cependant ils ne peuvent voir les aspirans, marquent sur des tablettes les momens où les acclamations se sont manifestées d'une manière plus vive et plus soutenue ; et sur leur rapport, le vœu du peuple est confirmé ». — « Il est difficile, dit Aristide, que la fraude se glisse dans ces élections. Le peuple, il est vrai, peut être aveuglé ou prévenu, comme je l'ai vu si souvent à Athènes..... Mais continuez ». — « Lorsque l'aspirant est nommé, il prend un chapeau de fleurs, et va dans tous les temples remercier les dieux, suivi d'un grand nombre de jeunes gens qui louent et cé-

lèbrent ses vertus, et de quantité de femmes qui chantent des vers à sa louange, en le bénissant de ce qu'il a si bien vécu. Il visite ensuite chacun de ses parens, qui lui apprête une collation, et lui dit lorsqu'il entre chez lui : « La ville t'honore de ce banquet ». Après ces courses, il va souper, comme à l'ordinaire, avec ses camarades de table ; on lui sert donble portion, il en garde une: A la fin du souper, toutes ses parentes se trouvent à l'entrée de la salle; il fait appeler celle qu'il estime le plus, lui donne la seconde portion en lui disant : « Ceci m'a été donné comme le prix de la vertu ; je te le donne de même ». Cette beauté privilégiée s'en retourne chez elle, accompagnée de toutes les parentes, et lui sort, escorté de tous les hommes ».

— « Apprenez-moi, dit Aristide, quelle est la fonction des éphores ». — Il y en a cinq, choisis dans toutes les classes des citoyens : le premier s'appelle

éphore éponyme, et l'année porte son nom, de même qu'à Athènes celui de l'archonte éponyme. Ils sont comme les représentans du peuple, qui a étendu leur autorité aux dépens de celle des rois et des sénateurs. Eux seuls restent assis sur leur tribunal, lorsque les rois entrent : ils peuvent les sommer de comparoître, et il faut qu'ils obéissent à la troisième sommation ; ils ont le droit de les faire mettre en prison. Tous les mois, les Spartiates se rendent à une assemblée générale, où l'on traite les grandes affaires de la république. A trente ans, tout citoyen de mœurs irréprochables a droit d'y opiner ». — « Cette intrusion des éphores, dit Aristide, renversera tôt ou tard la constitution de Lycurgue. Les rois n'ont plus que le simulacre de la royauté : les sénateurs tremblent devant ces nouveaux magistrats. Le peuple, en opposant une autorité illimitée aux rois et aux vingt-huit vieillards, a cru donner plus de latitude à

sa liberté ; mais il n'est que plus enchaîné et plus soumis à l'arbitraire. Cependant, ce qui précipitera encore plutôt la chute de cette fière Sparte, c'est la dissolution des mœurs. Il me souvient que, dans la première guerre de Messénie, où l'armée de Lacédémone resta dix ans devant Messène, la plupart des vierges devinrent mères, sans hymen, sans époux. On vit paroître, au sein de l'état, une nouvelle génération qui ne reconnoissoit aucun père : on nommoit ces enfans les *parthéniens*. On prétend qu'on avoit envoyé de l'armée les jeunes gens les mieux faits, les plus robustes, pour réparer les pertes de la guerre. Cependant l'état ne voulut jamais reconnoître ces enfans, et ils furent obligés d'aller fonder une colonie à Tarente ». Je lui demandai alors s'il préféroit le gouvernement d'Athènes ? — « Oui, si on ne laissoit pas au peuple trop d'autorité ; car cette ville périra par la licence de ses assemblées. Ce qui hâtera

encore la chute d'Athènes, c'est l'avilissement où tombent les honneurs; on les prodigue à des hommes vils, audacieux et sans éducation. Bientôt l'ambitieux même méprisera ces prétendues dignités; alors la république ne pourra payer les services, les talens, la gloire même, qu'avec de l'or. Magistrats, guerriers, beaux-esprits, n'aspireront qu'aux richesses; et lorsqu'elles sont le seul mobile d'un gouvernement, il n'y a plus de citoyen. La probité devient sottise, la gloire chimère; personne ne rougit plus : la fraude, le mensonge, le vol sont les crimes de tout le monde; ou plutôt, il n'y a plus d'autre crime que la pauvreté et la mal-adresse.

» La légèreté des Athéniens est encore une des causes qui les entraîneront à leur perte. J'ai vu une assemblée nombreuse, au milieu de la discussion des plus grands intérêts, se lever, et courir après un oiseau que venoit de laisser échapper le jeune Alcibiade, qui

parloit en public pour la première fois.

» Cependant ce peuple a trois institutions admirables : ils font tous les ans l'éloge des citoyens morts à la guerre ; ils nourrissent les vieillards, et les orphelins jusqu'à l'âge de puberté : à cette époque on leur fait présent d'une armure complète, et ils peuvent embrasser la profession qui leur plaît. La république de Sparte est appuyée sur la férocité et l'orgueil. Les arts, la philosophie, qui adoucissent et embellissent les mœurs, en sont exilés. Leur vie est toute guerrière : ils haïssent les autres nations. Les Athéniens sont aussi braves qu'eux, et ne font pas de la guerre leur unique profession : ils cultivent l'éloquence, la poésie, tous les arts. Leur ville est le séjour des fêtes, des plaisirs, de l'urbanité ; ils aiment et accueillent l'étranger... Mais faisons nos libations à Minerve, déesse tutélaire de notre ville ». Il prit alors un morceau de viande qu'il

avoit reservé, et la fit brûler; après quoi nous nous séparâmes.

CHAPITRE IV.

Désespoir de Phanor. Conversation d'Antenor avec Athénaïs. Heureux Dénouement.

Les jours s'écouloient rapidement dans cet agréable asile. Cependant je voulois retourner à Athènes; je brûlois de revoir ma chère Lasthénie; mais Phanor m'arrêtoit: se séparer d'Athénaïs étoit un effort impossible; la mort lui sembloit moins cruelle. Jamais je ne l'avois vu en proie à une passion si vive: le sommeil, le repos l'avoient quitté. Il ne se plaignoit point d'Athénaïs; il étoit reconnoissant de ses attentions, de sa douceur; mais il ne croyoit pas être aimé, et cette pensée le désespéroit. Un

jour je le cherchois ; je le trouvai sur les bords du Pactole, les yeux égarés, les traits du désespoir sur le visage. « Qu'avez-vous ? lui dis-je ; que cherchez-vous ici ? — La mort. — D'où vient ce noir projet ? — Je suis le plus infortuné des hommes : je suis haï. — Comment le savez-vous? — J'ai voulu lui donner une lettre , elle l'a refusée avec une sévérité barbare. Hors de moi , j'ai couru vers ce fleuve , je ne sais dans quel dessein ; mais si mon désespoir ne cesse , c'est fait de ma vie. — Vous me faites pitié ! quelle foiblesse ! Quoi ! le moindre obstacle abat votre courage ? Vous n'avez pas la force d'attendre qu'une personne jeune , timide et modeste , qui peut-être veut vous éprouver , laisse éclater son penchant ? Rappelez-vous que vous vouliez faire le saut de Leucade , mourir pour la coquette Théano. Vous repentez-vous d'avoir renoncé à cette épreuve ? — Eh bien ! voyons, que voulez-vous que je fasse , que je devienne ? —

Sachez souffrir ; armez-vous de patience et de fermeté. Cependant donnez-moi votre lettre, j'essaierai de la faire lire. — Si vous l'obtenez, vous me rendrez au bonheur et à la vie ». Ce rayon d'espérance dissipa les nuages qui l'enveloppoient.

Le lendemain matin, nous descendîmes dans le jardin, où étoient déjà les deux sœurs. Phaloé, étonnée de la pâleur, de l'air abattu de mon ami, lui demanda s'il étoit malade? — « Oui, répondis-je en regardant Athénaïs ; il a passé une nuit fâcheuse : l'air de ce pays est très-dangereux pour lui. — Oh ! s'écria Phaloé, je connois son mal : c'est qu'il est amoureux de ma sœur; et ma sœur ne l'aime pas, ou peut-être elle l'aime, car je n'en sais rien ; elle est si réservée, si discrète » ! Cette exclamation fit rougir Athénaïs; sa contenance et la nôtre étoient embarrassées. Heureusement Phaloé nous quitta, et je fis signe à Phanor de s'éloigner. Resté seul

avec Athénaïs, je lui dis : — « Vous avez entendu le propos de votre sœur? — Elle a des idées folles. — Non, ses idées sont justes. Rien de si vrai que Phanor est tourmenté d'une passion violente et malheureuse : dans son égarement il vous a écrit ; vous avez refusé sa lettre : soudain sa tête s'est troublée, son imagination n'a plus entrevu qu'une perspective affreuse. Je l'ai trouvé sur les bords du Pactole, prêt à s'y précipiter : ayez pitié de lui, de son égarement »! Pendant ce discours, Athénaïs, les yeux fixés à terre, silencieuse, attentive, rêvoit profondément ; je crus le moment décisif. — « Permettez-moi, lui dis-je, de vous lire cette lettre fatale ». Aussitôt, sans attendre sa réponse, je lis : « Un ami cruel veut m'arracher de ces lieux, c'est-à-dire à la vie ! Je ne puis me résoudre à vivre, ni à mourir ! le fardeau de l'existence m'accable, et l'idée de ne plus vous voir, de me séparer de vous à jamais, me rend la mort horri-

ble » ! — Vous voyez sa situation : elle est cruelle. — Je vois, dit-elle, qu'il ne sait pas mettre un frein à sa passion, qu'il n'a nul empire sur lui-même, et que, loin d'écouter la raison.... — La raison, belle Athénaïs, ne conduit le navire que dans les temps calmes.... Mais je poursuis. « Une passion effrénée m'arrête ici, m'enchaîne avec des liens de fer. Cette maison sera mon tombeau, ou le temple de la suprême félicité : mon sort, mon existence dépendent de vous. Je vous offre ma main, ma vie, mon être entier, tout l'univers si je l'avois. La main me tremble, mes idées se confondent ; un nuage épais m'environne ; je m'arrête ». — Je crains pour lui : cet état violent doit vous intéresser. — Il est à plaindre ! Achevez. « Je respire encore ! mais mon ame s'enfuit. Une flamme active, impétueuse, dévore ma vie. Si je meurs, donnez des larmes à ma cendre ; vivez, soyez heureuse ». Je jetai alors les yeux sur Athé-

naïs : un soupir profond sortit de son cœur ; la douce pitié, un modeste et tendre embarras répandoient sur son front l'intérêt le plus touchant. Après quelques momens de silence. — « Eh bien ! lui dis-je, quelle réponse porterai-je à cet infortuné ? il attend son arrêt dans les anxiétés les plus cruelles ! je crains pour ses jours, si vous ne le rassurez d'un mot. — Allez lui dire que je vais m'occuper de lui, et qu'il aura de mes nouvelles dans la journée ».

Ce discours, répété à Phanor, calma la fièvre ardente qui le consumoit : il attendit avec plus de tranquillité la réponse d'Athénaïs. Enfin, sa sœur vint m'appeler de sa part. — « Savez-vous, lui dis-je, ce qu'elle me veut ?—Non, elle est aussi taciturne que l'Hermès de notre jardin ».

Dès que je fus auprès d'Athénaïs, elle me dit : « Je vais vous dévoiler mon ame toute entière. Du moment que j'ai vu Phanor, j'ai senti que mon cœur étoit fait

pour aimer : d'abord je me suis livrée, sans réflexion et sans crainte, au plaisir que sa présence et sa conversation m'inspiroient. Craint - on l'orage à la naissance d'un beau jour.... ? Je voyois, j'écoutois Phanor sans la moindre défiance : mais lorsque, dans une scène ingénieuse, en feignant de m'expliquer le langage des oiseaux, il m'eut developpé ses sentimens, j'ouvris les yeux, je vis que l'amour m'entouroit de ses filets. Mon unique refuge fut alors mon aïeul : je lui confiai mes craintes, mon penchant, et l'amour de Phanor. Voici sa réponse : « Je préférerois que cette confidence regardât Antenor : il me paroît plus judicieux, plus solide que son ami : celui-ci semble avoir moins de tenue, plus de légéreté ; cependant je ne vois dans son ame aucune trace de vices. Vous savez, ma chère enfant, que je n'ai plus aujourd'hui d'autre passion que celle de votre bonheur. Croyez-moi, réprimez ou dissimulez le senti-

ment qui vous entraîne vers ce jeune homme : j'observerai attentivement son caractère ; s'il est tel que doit être le gendre d'Aristide ; s'il a des vertus, des mœurs, un esprit cultivé ; s'il peut enfin vous rendre heureuse, loin de m'opposer à votre inclination réciproque, je la protégerai, et votre hymen sera la consolation et le bonheur de mes derniers jours ». Depuis cet entretien, Phanor s'est avancé dans l'estime de mon aïeul. Vous rappelez-vous que dernièrement il l'interrogea sur le gouvernement de Sparte ? Il le connoît pour le moins aussi bien que lui ; mais il vouloit savoir s'il voyageoit avec fruit, s'il étoit capable d'observer, de réfléchir : il fut satisfait de ses connoissances. « Je vois, me dit-il, qu'il a de l'esprit, et un esprit juste qui est le véritable, et qu'avec la maturité de l'âge il acquerra de l'aplomb et du jugement. Je ne voudrois pas te donner pour mari un sot ou un ignorant. Une femme raisonnable et bien éle-

vée ne peut être heureuse avec cette espèce d'hommes ; d'abord, parce qu'un sot ne connoît aucun moyen d'embellir sa propre existence, encore moins celle d'un autre : de plus, sa femme ne peut avoir que du mépris pour lui, par conséquent ne peut l'aimer ; et le mariage, sans l'estime et un attachement mutuel, est couvert de tristesse et d'ennui ». Voilà ce que me dit mon aïeul : présentement c'est vous que je consulte. Vous ne voudriez pas, pour le bonheur éphémère de votre ami, sacrifier la fille d'Aristide, qui vous accueille avec amitié et intérêt ? Ainsi j'interpelle votre véracité : expliquez-moi le caractère, le cœur et les mœurs de Phanor. — Je vais répondre avec toute la franchise d'un homme d'honneur : d'abord, je fais grand cas de son amitié, et nous sommes unis pour la vie. Ainsi, si vous m'estimez, moi, vous devez estimer mon ami. Il est impossible qu'une ame honnête s'attache à une ame perverse. L'amitié, vous

le

le savez, est une plante étrangère aux cœurs vicieux. Phanor a de la sensibilité et des vertus ». Je citai alors sa conduite à Babylone avec la jeune Ariaspe; elle fut ravie de ce trait. J'ajoutai : « Ses principes en morale sont inflexibles. Le seul défaut qui puisse jeter une espèce d'ombre sur ces heureuses qualités, c'est un peu de légéreté en amour... Mais je l'inculpe à tort, il n'a point aimé jusqu'à présent : des goûts passagers, des désirs, voilà ce qui souvent a trompé son cœur, et ce qu'il a pris pour de l'amour. Il n'avoit pas encore rencontré l'objet qui devoit lui inspirer une passion véritable, née de la réunion des grâces, de la beauté, de l'esprit et de la vertu, et qui devoit, en assurant sa félicité, fixer à jamais son inconstance. — J'aime à vous croire, puisque j'aime Phanor. Je vais rendre compte de cette conversation à mon aïeul, et plaider la cause de votre ami et la mienne ».

Athénaïs, en sortant, rencontra Pha-

nor qui accusoit déjà l'excessive longueur de notre entretien. Elle lui dit d'un ton de voix charmant : « Ne nous plaignons pas des nuages qui, de temps en temps, nous cachent le soleil : sa lumière, quand il les a dissipés, nous paroît plus vive et plus pure ». J'élevai Phanor au faîte du bonheur, en lui apprenant qu'il étoit aimé. Une demi-heure après, Phaloé vint me dire que son aïeul me demandoit ; j'y courus. — Eh bien ! s'écria ce respectable vieillard, que prétend ce jeune homme avec cet amour immodéré? il veut épouser ma petite-fille? —C'est à quoi tous ses vœux aspirent ; si vous vous offensez de ses sentimens, si vous le refusez, vous le mettez au désespoir.—Je vous ferai la réponse que Pisistrate fit à sa famille qui l'exhortoit à la vengeance contre un jeune homme transporté d'amour, qui, dans une cérémonie religieuse, avoit embrassé sa fille : « Si nous haïssons ou punissons ceux qui nous aiment, que ferons-nous à ceux qui nous haïssent » ?

Et aussitôt il le nomma son gendre. — Sans doute vous imitez Pisistrate ? — Oui, puisque Phanor plaît à ma fille ; j'aurois préféré que le jugement, la réflexion, autant que l'amour, eussent décidé son choix. Les passions ardentes s'allument indépendamment de tout mérite ; ce sont des éruptions de volcans qui s'éteignent bientôt, ne laissant autour d'eux que des traces de leur fureur et de leurs ravages : mais, en hymen comme à la guerre, il faut donner quelque chose à la fortune. Je ne mets qu'une condition à ce mariage, c'est qu'il ne se fera que dans six mois ; que Phanor retournera à Thèbes ; qu'il cherchera à se rendre utile à la chose publique. A son âge, le repos est un tort, l'oisiveté un vice. On doit à sa patrie un tribut de soins et de travaux ; on lui doit son temps, ses talens, sa jeunesse. Un égoïste est aussi mauvais époux que mauvais citoyen ; c'est le frelon de la république des abeilles. De plus, pendant son

absence, j'éprouverai sa constance et celle d'Athénaïs : si elle résiste à cette épreuve, les six mois expirés, il reviendra, et nous célébrerons la noce ici ; ensuite nous repartirons pour Thèbes, d'où je verrai s'il me sera permis d'aller laisser à Athènes ma chétive dépouille. J'espère qu'en faveur de mes cheveux blancs et de mes services passés, on me fera grâce de l'amende que l'on m'a imposée si injustement. — Phanor est riche ; il pourra vous prêter cette somme. — On n'emprunte pas à mon âge ; l'on n'a pas assez de temps pour rendre. Cependant, allez le chercher, ne lui annoncez rien ; je veux être le premier à lui annoncer cette nouvelle ». En rentrant chez Aristide avec Phanor, il s'écria en se tournant vers lui : « Comment, jeune homme ! on dit que vous voulez m'enlever ma fille ? en ce cas, vous m'enlèverez aussi, car nous sommes inséparables ; n'est-il pas vrai, Athénaïs » ? Celle-ci, vermeille comme la rose du printemps,

avoit dans son regard, sur son visage, la douce expression de la joie et de la sensibilité : elle répondit qu'elle ne l'abandonneroit jamais. A ces mots, Aristide l'embrassa, et, la prenant par la main, la présenta à Phanor, en lui disant : « Tenez, je vous la donne, et crois vous faire un riche présent ; je vous charge de son bonheur ; vous m'en répondez sur votre tête. Les douceurs du mariage et de la vie domestique ont pour les ames saines un charme que le vice ne peut connoître ; c'est le premier vœu de la nature, qui récompense les cœurs vertueux par des plaisirs simples et touchans ». Le bon vieillard, pour égayer cette scène attendrissante, dit à Phaloé : « Quand nous serons à Athènes, j'espère que mes concitoyens te donneront une dot et un époux ». Phaloé répondit gaiement : « Qu'elle espéroit imiter sa sœur, et se marier sans le secours des Athéniens ».

Nous restâmes encore huit jours dans

cette paisible et riante demeure, asile fortuné de la sagesse et de la médiocrité.

Nous partîmes enfin, non sans répandre bien des larmes; j'avois de la peine à arracher Phanor d'auprès d'Athénaïs. Une séparation de six mois lui paroissoit un siècle de souffrances.

CHAPITRE V.

Leur Arrivée à Athènes. De la Fête appelée Lampas. *Expiation d'un Meurtre involontaire. Suite de l'Histoire de Théano et du Bapte Théon.*

Nous abordâmes à Naxos pour acheter du vin, qui vaut le nectar qu'Hébé verse à Jupiter. Cette île est aussi nommée Dionysiade, parce que Bacchus, la première divinité du lieu, y a été nourri. On l'appelle la reine des Cycla-

des (2), à cause de sa grandeur et de sa fertilité : aussi les Naxiotes se disent enfans de Bacchus et du Plaisir, et passent leurs jours dans la joie et les fêtes.

Un bon vent nous conduisit, en peu de temps, au port du Pyrée. Ce port est entouré de murailles qui s'étendent jusqu'à la ville d'Athènes. Leur longueur est de quarante stades, leur hauteur de quarante coudées, et elles sont si larges, que deux chariots peuvent y passer de front. Nous n'entrâmes à Athènes que vers le déclin du jour. Je courus soudain chez Lasthénie, mais elle étoit à la campagne. Phanor me mena loger chez Thessalus, un de ses amis, le confident de ses amours avec Théano. Nous trouvâmes la ville illuminée ; nous en demandâmes la cause. Thessalus nous dit : « C'est aujourd'hui la fête nommée *Lampas*. Sortons, vous verrez la course des flambeaux. Cette fête est célébrée en action de grâces pour trois divinités, Minerve, Vulcain et Prométhée. Nous

remercions Minerve de nous avoir donné l'huile ; Vulcain, pour avoir inventé les lampes, et Prométhée, parce qu'il a apporté le feu du ciel ». Thessalus nous conduisit à la longue rue qui part de l'Académie : nous y trouvâmes toute la ville. Les jeunes gens étoient placés à distances égales, depuis l'hôtel de Prométhée, qui est dans l'Académie. Le peuple donna le signal : le jeune homme le plus près de l'autel alluma son flambeau, et le porta, en courant, à celui qui le suivoit ; celui-ci le transmit au troisième : ainsi successivement le flambeau passoit de main en main. Ceux qui le laissoient éteindre, sortoient des rangs. Je vis même railler et frapper deux jeunes gens qui couroient de mauvaise grâce. Le nommé Gorgias fut proclamé vainqueur, parce qu'il avoit parcouru ses stations avec son flambeau toujours allumé. Si tous les flambeaux s'éteignent, nul ne remporte la victoire, et les prix sont réservés pour une autre fois. De re-

tour chez Thessalus, nous allions nous mettre à table pour souper, lorsqu'un homme, l'air sombre et égaré, entra, et s'assit sur le foyer, sans mot dire, les yeux baissés; il prit son poignard et l'enfonça dans la terre. Nous le regardions avec étonnement. Thessalus nous dit alors : « Cet homme est un de mes amis; il a eu sans doute le malheur de commettre un meurtre involontaire, et il vient m'en demander l'expiation; je vais lui rendre ce service ». Il sortit à ces mots, et rentra bientôt après, suivi d'un esclave qui portoit un cochon de lait; il l'égorgea et frotta de son sang les mains du suppliant; il l'aspergea ensuite avec des eaux lustrales, en invoquant Jupiter expiateur; après quoi il brûla des gâteaux, en versant de l'eau, et en implorant les dieux, afin d'appaiser la colère des Furies et de se rendre Jupiter propice. Cette cérémonie finie, le suppliant se retira. Thessalus nous confirma alors que cette cérémonie lavoit entière-

ment le meurtrier, lorsque le crime étoit involontaire.

Pendant le souper, Phanor demanda des nouvelles du beau Théon et de la belle Théano. — « Quoi ! vous pensez encore à cette infidelle ? — Oui ; non par un sentiment d'amour, mais par ce reste d'intérêt qui survit toujours au fond d'une ame honnête, pour l'objet d'une première passion. D'ailleurs, je voudrois savoir si elle est heureuse ? — Non ; vous êtes bien vengé de sa perfidie. — Tant pis : malgré sa trahison et ses erreurs, je voudrois jeter des fleurs sur sa destinée. — La route du bonheur est fermée pour elle : ses principes, son éducation, sa frivolité, ses mœurs l'en éloignent à jamais. Voici la suite de son histoire :

» Les trois premiers mois de son mariage ont eu quelqu'apparence de félicité. Caresses, transports, complaisances, plaisirs, fêtes, ont embelli cette courte période : mais on s'accoutume aux plaisirs ; les désirs s'attiédissent et s'éteignent.

Ces deux époux, dont l'ame étoit vide et l'esprit sans culture, ne cherchèrent bientôt que des jouissances exagérées et factices; de sages et douces occupations ne purent remplir les longues heures de la journée. Les amans, les époux doivent avoir, pour supporter le poids des têtes-à-têtes, une ame noble, vertueuse, un esprit orné et varié par les connoissances.

» L'humeur, l'ennui, les rixes pénétrèrent dans le ménage. Théou chercha les distractions, les amusemens hors de chez lui. Sa femme jalouse, non par sentiment, mais par amour-propre, le tourmenta, le fatigua de ses soupçons, de ses reproches. Cet époux, très-peu moral, loin de les écouter, adressa des vœux secrètement, ensuite avec publicité, à la célèbre Phryné, immortalisée par sa beauté et le ciseau de Praxitèle, qui a fait placer ce chef-d'œuvre de l'art au temple de Delphes. Cette liaison parvint bien vîte aux oreilles de Théano. Quel désespoir! quelle hu-

miliation pour une femme si orgueilleuse de sa beauté ! Le désir de la vengeance l'agite nuit et jour ; elle brûle d'humilier et de punir sa rivale. On alloit célébrer la fête d'Eleusis ; vous la connoissez sans doute ? — Non, dit Phanor, veuillez m'en apprendre quelques détails. — Eleusis est éloignée d'Athènes d'environ trente à quarante stades. On y va par une chaussée pavée, qu'on nomme *la voie sacrée*. Le temple de Cérès est au pied d'une colline. Cette fête a été instituée par la reconnoissance, en l'honneur de Cérès et de Proserpine. Cérès, bien reçue des Athéniens lorsqu'elle cherchoit sa fille ; pour récompenser leur hospitalité, leur apprit à cultiver la terre, et leur inspira même cette douceur et cette urbanité qui les distinguent. La fête commence le 13 du mois boëdromion (septembre) ; toutes les villes de la Grèce envoient, à cette époque, des processions à Eleusis, qui se rassemblent à Athènes. La fête dure

neuf

neuf jours : les quatre premiers se passent en sacrifices et cérémonies particulières. Vers le soir du quatrième jour, on fait la procession de la corbeille : elle est portée sur un char traîné par des bœufs, et suivi d'un grand nombre de femmes athéniennes, qui portent d'autres corbeilles couvertes d'un voile de pourpre, contenant diverses choses nécessaires à la cérémonie. Le cinquième jour s'appelle le jour des flambeaux, parce que tout le monde, hommes et femmes, courent dans la nuit avec des flambeaux. Le sixième est consacré à Bacchus. Ce jour-là, une superbe procession, souvent de trente mille personnes, part en pompe du Céramique, traverse la ville, et se rend à Eleusis par la voie sacrée : on promène la statue du dieu, couronnée de myrte et tenant un flambeau à la main. Avant de partir, on offre des sacrifices à Cérès et à Jupiter, et on fait des libations avec deux vases, que l'on verse, l'un du côté de l'orient, et l'autre de l'occident. En

chemin, l'on chante des hymnes en l'honneur de la déesse ; on s'arrête souvent, et, à chaque pause, on immole des victimes. Lorsqu'on est arrivé au pont du Céphise, des femmes montées sur des chariots, s'attaquent par des railleries piquantes. Pendant la durée de cette fête, le peuple et les prêtres se répandent dans la campagne avec des torches ardentes, pour imiter les courses de Cérès lorsqu'elle cherchoit Proserpine. Le septième jour on célèbre les jeux et les combats gymniques : une mesure d'orge est l'unique récompense du vainqueur. Des cérémonies peu remarquables remplissent les deux derniers jours. J'ajouterai que le temple de Cérès, à Eleusis, est magnifique, et si sacré, qu'on étend des peaux de bêtes sur le sol, pour empêcher qu'il ne soit souillé par le contact des pieds des profanes, qui sont obligés de se tenir sur le pied gauche, jusqu'à ce qu'ils soient purifiés. On y voit deux autels ; l'un consacré à la déesse des

moissons, et l'autre à Proserpine et aux divinités infernales. Le premier autel est desservi par des prêtresses, choisies dans les familles d'Athènes les plus distinguées, au nombre de quatre cents; et le second, par des prêtres de la famille des Eumolpides, dont le chef, nommé l'*hiérophante*, paroît avec une robe éclatante, le front orné d'un diadème, et les cheveux flottans sur les épaules.

» Ce sacerdoce est à vie; mais, pour l'obtenir, il faut une belle voix, et n'avoir jamais contracté aucun hymen.

» Le second des archontes préside aux fêtes, et son ministère est d'y maintenir l'ordre et la paix.

» Le sixième jour de cette fête, Phryné parut à notre procession, rayonnante par l'éclat des habits et des pierreries; elle attiroit les regards et les hommages de la belle jeunesse; des essences exquises exhaloient autour d'elle les odeurs les plus suaves. Théano, plus exaspérée par ce triomphe, ordonne à l'un de ses eu-

nuques de jeter des ordures sur les superbes vêtemens de sa rivale. Furieuse d'un tel affront, Phryné, à son tour, ne respire que la vengeance. Quel volcan que le cœur de deux femmes humiliées l'une par l'autre ! Phryné, pour porter des coups plus sûrs, attend l'occasion en silence. Le brillant Alcibiade reparut alors dans Athènes, orné des lauriers de sa première campagne et des charmes du bel âge. Théano le vit, et le feu de l'amour circula dans ses veines. Oubliant son époux et ses infidélités, elle prodigua ses regards, ses attentions à ce héros naissant qui, aussi avide de plaisir que de gloire, n'eut garde de refuser cette conquête. Cette intrigue devint bientôt l'aliment de la conversation des cercles galans, et Phryné dès-lors prépara sa vengeance. Alcibiade est le plus volage des hommes, et fait gloire de son inconstance. L'adroite Phryné l'attira chez elle, et eut l'art de se faire aimer ou désirer : mais elle retarda sa défaite,

pour irriter les désirs du jeune guerrier. Elle avoit séduit un de ses esclaves, confident de ses amours. Un jour il lui apprend que son maître avoit un rendez-vous avec Théano : elle mande Alcibiade un peu avant l'heure indiquée, déploie tout son art, toute sa magie; se laisse dérober de légères faveurs pour allumer ses désirs : et lorsque, l'ame en feu, ce héros sollicite son bonheur, elle affecte une inquiétude amoureuse, une tendre jalousie, et ne veut se rendre qu'à condition qu'il écrira un billet à Théano, avec qui elle sait qu'il a un rendez-vous, pour lui annoncer qu'il ne peut s'y trouver. Le galant Alcibiade, qui avoit déjà oublié cette bonne fortune, griffonne à l'instant ce billet, et le fait porter par son esclave confident. Mais Phryné l'accompagna d'un petit écrit de sa main, ainsi conçu : « Je vous envoie, dangereuse Théano, une lettre du fidèle Alcibiade, que je vous emprunte pour une soirée. Restez paisiblement chez vous.

sans humeur, sans jalousie, sans regret d'une heure de plaisir perdue ; vous la ferez aisément renaître : les Amours et les Plaisirs doivent être à vos ordres ». Imaginez, à cette lecture, la fureur, le désespoir, la honte de cette amante. Ses imprécations auroient épouvanté les trois juges des enfers.

» Elle en fut malade ; elle n'osa paroître de plusieurs mois. Mais enfin le temps et l'attrait d'une nouvelle conquête, dissipèrent ces nuages de tristesse, et ramenèrent les plaisirs. Passionnée pour un nouvel objet, emportée par une imagination ardente, elle se livra avec impétuosité à toutes les jouissances, à toutes les voluptés. Ces excès attaquèrent sa santé ; mais elle acheva de la ruiner par un régime diététique et austère ; c'étoit pour éviter l'embonpoint, et ne pas déformer l'élégance de sa taille. De plus, pour entretenir la fraîcheur de son teint, elle détruisoit son estomac par des boissons froides : abus trop commun chez les

femmes, qui ne veulent pas entendre que les principes de la beauté et d'un brillant coloris, tiennent à une bonne complexion. Théano est tombée dans un état de langueur ; ses belles et fraîches couleurs sont effacées, ses traits fins et délicats ont grossi ; enfin, elle a eu le destin des roses ; sa beauté n'a duré qu'un matin : à peine pourriez-vous la reconnoître. Son dernier amant s'en est dégoûté bientôt. Pour surcroît d'infortune, les dissipations, le luxe effréné des deux époux, ont amené chez eux la misère et les regrets qui la suivent. Le beau Théon, incapable de relever l'édifice de sa fortune, ou d'en soutenir la perte avec courage ; de plus, énervé de débauches, consumé de chagrin, a terminé sa triste et insipide existence. Théano vit encore, objet de pitié. Pour comble d'ignominie, on dit que Phryné, cette rivale qu'elle abhorroit, soulage son indigence par une aumône secrète. Tels sont les fruits d'une éducation vicieuse, et de ce don funeste de la beauté ».

Phanor gémit sur les malheurs de Théano : sa sensibilité l'attachoit à tout être souffrant, et sur-tout à une femme qu'il avoit aimée. Il remit quelqu'argent à Thessalus, pour le lui faire parvenir.

Dès le grand matin il partit pour Thèbes ; et quoique notre séparation ne dût être que de six mois, elle n'en fut pas moins douloureuse. Dès que je l'eus quitté, je volai à la maison des champs de Lasthénie.

CHAPITRE VI.

Antenor va chez Lasthénie. Salle du Déjeûner. Divers Traits d'Alcibiade. Histoire du Peintre Agatarque.

En approchant de la demeure de Lasthénie, mon ame s'inondoit de joie. Je la demande. « Elle est dans son cabinet, répond un esclave. — Va lui dire qu'un

étranger vient des rives du Pont-Euxin pour la voir et l'admirer ». Lasthénie accourt, jette un cri perçant à ma vue, et craint quelqu'erreur de ses sens. Je me précipite dans ses bras : « Lasthénie ! adorable Lasthénie ! m'écriai-je ; quelle félicité ! quel jour heureux » ! Lasthénie, revenue de sa surprise, me dit : « Sortons d'ici : mon ame est suffoquée ; allons respirer un air moins brûlant ». Nous traversâmes son jardin dans le silence ; mais c'étoit le recueillement du bonheur. J'observois cependant les asiles charmans, jadis témoins mystérieux de nos amours. Un soupir, un mot, un regard annonçoient à Lasthénie mes souvenirs et mes regrets. Elle m'entendoit, baissoit les yeux, et son front se coloroit d'un doux incarnat. Après cent questions sur ma santé, sur mes voyages, nous rencontrâmes un vieillard qui se promenoit. Lasthénie court à lui, l'embrasse et me le présente, en me disant : « Voilà mon père, et voici ma jeune sœur Télésille qui accourt, légère

comme une biche. » Je les saluai l'un et l'autre. Lasthénie ajouta : « Télésille paroît ma fille, et non ma sœur : elle n'a que treize ans, mais elle est d'un second lit ». Le père nous proposa à déjeûner, en demandant à sa fille où l'on feroit servir? « Dans la salle de Minerve ». Nous nous y rendîmes les premiers avec Lasthénie. « Ah ! m'écriai-je, en entrant, c'est la chapelle deFlore ! — Oui, mais elle a changé de dénomination ; voilà la statue de la Sagesse substituée à celle du Silence, et les bustes des sages et des savans, aux volages Amours et aux vases de fleurs !... Vous ne dites mot ; vous avez l'air préoccupé ! — Je crains que ce ne soit ici la chapelle de Mnémosyne ; on y boit peut-être des eaux du Léthé ? — Non, tout ce qui tient au cœur ne doit jamais s'effacer ; mais il est un âge où il faut briser les hochets de la jeunesse. Regardez tous ces grands hommes ; leur physionomie noble et grave élève l'ame, l'échauffe de l'amour de la gloire et de

la vertu. — « La gravité, dit un philosophe indien, n'est que l'écorce de la sagesse ». — Soit, mais elle la conserve. J'ai fait graver au bas de chaque buste une de leurs maximes, ou quelque trait qui puisse les caractériser ». En effet, rien n'étoit plus imposant que cet assemblage : les bustes, d'un beau marbre blanc, occupoient le pourtour de la salle ; ils étoient posés sur des piédestaux de porphyre, où étoit écrite une de leurs sentences.

Sous le buste d'Aristippe :

Je possède Laïs sans qu'elle me possède.

Sous celui de Solon :

Je deviens vieux en apprenant toujours.

Sous celui d'Aristote :

L'espérance est le songe d'un homme éveillé.

Sous celui de Chilon :

Ce qu'il y a de plus difficile, c'est de garder

un secret, de savoir employer son temps, et de souffrir les injures sans murmurer.

Sous celui de Bias :

Puisque tout le monde est plein de méchanceté, il faut aimer les hommes comme si on devoit les haïr un jour.

Sous celui de Cléobule :

Examinez, avant de sortir de votre maison, ce que vous allez faire, et, à votre retour, ce que vous avez fait.

Sous le buste d'Épicure :

Le bonheur est dans la volupté.

Sous celui d'Anaxagore :

J'ai employé à former mon esprit, le temps que j'aurois employé à cultiver mes terres.

Sous celui de Pittacus :

Si l'on savoit qu'un ennemi vînt s'asseoir sur l'herbe qui cacheroit un aspic, on agiroit en mal-honnête homme si on ne l'avertissoit pas.

Sous

Sous celui d'Antisthène :

Le seul bien qui ne puisse nous être enlevé, est le plaisir d'avoir fait une bonne action.

Sous celui de Théophraste :

La plus forte dépense qu'on puisse faire, est celle du temps.

Sous celui de Zénon :

Avec la vertu on peut être heureux au milieu même des tourmens les plus affreux.

Sous celui de Thalès :

Ne vous haïssez point, parce que vous pensez différemment les uns des autres.

Sous celui de Socrate :

Je te frapperois, si je n'étois en colère.

J'achevois cette lecture, lorsque Télésille et son père entrèrent. On apporta du miel du mont Hymette, des fruits et des figues sèches que je trouvai déli-

cieuses. « Les figues d'Attique, me dit le vieillard, sont les meilleures du monde connu : les rois de Perse en font le plus grand cas ; et Xercès attaqua la Grèce pour être propriétaire de nos figuiers (3). Les Athéniens, qui aiment ce fruit passionnément, ont fait une loi rigoureuse pour en défendre l'exportation ». Pendant ce déjeûner, la jeune Télésille entroit, sortoit, alloit cueillir des fleurs : elle me présenta un bouquet de myrte et de jasmin, avec toute la grâce et l'ingénuité de son âge. Elle étoit régulièrement plus belle que sa sœur, cependant elle lui ressembloit. Lasthénie la surpassoit en blancheur, mêloit à la douceur de sa physionomie plus de gravité ; l'expression du visage de Télésille étoit l'enjouement et la vivacité ; ses yeux noirs scintilloient de feu ; son front, ses pieds, ses mains, toute sa figure étoit brillante et voluptueuse. Lasthénie, qui s'aperçut que sa sœur fixoit mon attention, me dit en souriant : « Je vais être jalouse ;

je vois que vos regards s'arrêtent souvent sur Télésille. — Je vous admire tour-à-tour : l'une est la rose naissante, l'autre est la rose dans tout son éclat ». Nous fûmes interrompus par un jeune homme d'un aspect superbe : il salua d'un air aisé et noble ; et Lasthénie le reçut comme une connoissance familière. Un sentiment de curiosité, peut-être de jalousie, me le fit considérer d'un œil très-attentif. Il s'énonçoit avec beaucoup d'esprit et l'atticisme le plus élégant. Son regard étoit fier, ses yeux noirs et superbes, sa taille celle des héros : son corps paroissoit sortir des mains de Phidias ; ses beaux cheveux noirs étoient parfumés d'essences et entremêlés de cigales d'or (4). Il avoit des fleurs aux oreilles, des mouches sur le visage; sa tunique, du coton le plus fin et d'une blancheur éblouissante, flottoit au gré des vents. Au lieu de pallium, il portoit un vaste manteau traînant, ce qui annonçoit un goût de luxe et de mollesse. Il avoit une canne

à la main, et ses souliers étoient d'une forme nouvelle et bizarre. Cet appareil fastueux me prévint contre lui; je lui supposai des mœurs efféminées, et le crus incapable de jouer aucun rôle dans la république. Cependant il parla avec beaucoup de force et d'éloquence des ressources d'Athènes, de divers plans pour abattre l'orgueil et la jalousie de Sparte : il nous conta ensuite une anecdote assez plaisante.

« Me promenant, dit-il, avec Trasybule, mon ami, une discussion s'éleva entre nous, au sujet de deux vers que j'affirmois être dans l'Iliade ; ce qu'il nioit. Nous étions alors vis-à-vis d'une école : je proposai à mon ami d'y monter. « Nous y trouverons, lui dis-je, un Homère qui terminera notre différend ». Nous entrons : nous voyons un grand nombre d'élèves et deux maîtres. Je m'adresse à l'un d'eux, et le prie de me prêter cet auteur. « Fils de Clinias, répondit-il, j'en suis fâché, mais je n'ai

point d'Homère. — Tu plaisantes, sans doute? — Non, par Pollux! je dis la vérité. — Point d'Homère! et tu te dis grammairien? — Grammairien et poète, je m'en vante ». A ces mots, je lui applique un soufflet, en lui disant: « N'oublie pas d'en acheter un aujourd'hui ». Ensuite m'adressant aux élèves: « Apprenez, mes amis, que votre maître est un sot ». Je sortois, après cette correction fraternelle, lorsque l'autre maître m'arrête et s'écrie: « Jeune homme, modère tes reproches et ta vivacité: voici un Homère ». Je le prends, et le lis: « Quels sont, lui dis-je, ces vers effacés, et ces lignes écrites à la marge? — Ce sont des passages que j'ai changés, et des corrections que je fais, car je lis Homère et le corrige. — L'état te paie-t-il pour cela? — Hélas! non. — Tiens, voilà ta récompense ». Et un autre soufflet tomba sur la joue du prétendu Aristarque. Nous sortîmes avec Trasybule, en riant, laissant les deux pédagogues confus et outrés

de colère ». La conversation tourna ensuite sur le luxe. Alcibiade dit qu'il étoit la source d'où couloient les richesses; qu'il adoucissoit les mœurs, embellissoit la société, comme la verdure et les fleurs embellissent la campagne. « Mais ses jouissances, ajoutoit-il, ne doivent pas devenir des besoins : il faut qu'un homme sache dormir sur la terre comme sur un lit de pourpre, et boire de l'eau saumâtre comme du vin de Lesbos. A Sparte, je donnerois l'exemple de la frugalité; à Athènes et à Persépolis, je voudrois, sur des touffes de roses, savourer à la fois tous les parfums de la volupté ».

Plus cet homme enchanteur parloit et développoit son caractère, plus il éveilloit ma jalousie ; je soupçonnai en lui un rival dangereux. Heureusement il devoit se rendre à l'assemblée du peuple, où on alloit élire les généraux pour une expédition contre les Perses. Lasthénie l'assura que toute la république avoit les

yeux sur lui. Je lui demandai comment se faisoit cette nomination? « De deux manières, dit-il ; l'une par scrutin, l'autre par l'élévation des mains. Celle par scrutin se fait dans le temple de Thésée, et l'élu est celui à qui le sort donne le plus grand nombre de féves blanches. Quant à l'élection par acclamation, elle a lieu auprès de la citadelle. Les thesmothètes (*a*) présentent le candidat au peuple, qui marque son suffrage en levant les mains ». Après ce récit, cet homme prit congé de Lasthénie, et remonta dans son char pompeux, tiré par des mules blanches de Sicyone. Je demandai son nom. « Eh quoi! me dit Lasthénie, vous n'avez pas reconnu, même sans l'avoir jamais vu, le célèbre Alcibiade, le plus bel homme de la Grèce, l'assemblage étonnant de tous les contraires? On croiroit que son corps renferme plusieurs ames : sobre et intem-

(*a*) Magistrats qui présidoient à la conservation des loix.

pérant, simple et fastueux, laborieux et dissipé ; vrai Prothée, on diroit qu'il est né pour la situation où il se trouve : paré de ses vices, des grâces de sa figure, de tous les agrémens de l'esprit, il n'a qu'à se montrer pour plaire, pour enchanter : d'ailleurs, brillant de courage, et grand capitaine (5). — Cet homme est dangereux en guerre comme en paix, dis-je, en lui adressant un regard expressif. — Oui, pour la république, car il mène et agite le peuple à son gré. Il en est aujourd'hui l'idole ; demain ce même peuple le précipitera du trône où il le place ; je le lui ai prédit : qui ne connoît son inconstance et sa mobilité (*a*) ? Le sage Anacharsis appeloit la place publique d'Athènes, le théâtre de l'injustice. Mais Alcibiade, enivré de ses succès, confiant par amour-propre, ne croit pas à mes prophéties. Un jour, il sortoit de l'assemblée générale, très-satisfait et glorieux de se voir entouré d'une

(*a*) Bellua multorum capitum.

foule nombreuse : l'atrabilaire Timon, loin de l'éviter comme il évite tout le monde, alla au-devant de lui, en criant : « Courage, mon fils, tu feras fort bien de t'agrandir et de t'élever, car c'est pour la ruine du peuple ». — Ce peuple est donc bien prévenu en sa faveur ? — Aujourd'hui. Il est vrai que ce rusé politique le manie avec beaucoup de dextérité ; jugez-en par un fait des plus bizarres. Il avoit un chien d'une taille extraordinaire et d'une grande beauté, qu'il avoit acheté soixante-dix-mines (3,500 livres). Un jour il me l'amena : j'avois un cercle assez nombreux ; quelle fut notre surprise, lorsque nous vîmes cet animal dépouillé de sa queue, son plus bel ornement ! Nous nous récriâmes tous à l'envi, et lui demandâmes ce qu'elle étoit devenue ? « Je l'ai fait couper ce matin. — Par Jupiter ! quelle démence ! dit l'un de nous ; tout Athènes vous blâmera. — C'est ce que je désire : je veux que les Athéniens s'occupent du traitement

fait à mon chien, et non de moi et de mes projets ». Ce trait vous peint son ambition et son adresse. Célui que je vais vous conter vous fera connoître son audace.

» Agatarque, peintre fameux, avoit fait, pour ce fils de Clinias, le portrait d'une matrone. Alcibiade loua la fraîcheur du coloris, la vérité de l'expression ; mais il critiqua le sein, dont les contours volumineux ne pouvoient, disoit-il, convenir qu'à la féconde Cérès. L'amour-propre irascible du peintre s'irrita de cette raillerie, et il en garda le souvenir.

» Quelque temps après, Alcibiade, voulant décorer un salon de diverses peintures, s'adressa encore à lui ; mais il fut refusé : sollicitations, promesses, rien ne put séduire ce peintre trop mémoratif. Alcibiade, inflexible dans ses volontés, résolut d'emporter par adresse ce que les prières ne pouvoient obtenir.

» Ce peintre passant un soir dans la

rue d'Alcibiade qui le faisoit suivre depuis long-temps, il le fit enlever, et, malgré ses cris, sa résistance, il fut enfermé dans une chambre écartée. Agatarque, étonné, confondu de la singularité de cette aventure, inquiet sur le dénouement, s'agitoit, se promenoit à grands pas, lorsqu'Alcibiade, d'un air aisé et riant, entra par une porte dérobée, et lui demanda pardon de cette manière si bizarre de l'attirer chez lui. Agatarque exhale sa colère, s'emporte en plaintes, en reproches. — « Oui, dit-il, je le vois, je pèche par les formes; mais je fais le plus grand cas de tes talens, j'en ai besoin, et tu ne sortiras d'ici qu'après avoir peint mon salon. — Par Athéna (*a*)! je brûlerai plutôt tous mes pinceaux! Je suis Athénien, né libre comme toi; rends-moi la liberté, ou crains la vengeance des loix. — Ecoute d'un esprit plus tranquille : si tu consens à m'obliger, pendant le cours

(*a*) Minerve.

de ton travail, tu partageras avec mo
tous les plaisirs, tous les agrémens de
ma maison ; musique, bonne chère
bains délicieux : le soir, pour égayer
ta solitude et te refaire des peines du
jour, deux esclaves charmantes, l'une
d'Ionie, l'autre de Milet, viendront reposer à tes côtés ; et lorsque ton ouvrage
sera fini, quatre talens attiques seront
ta récompense. Mais si ton entêtemen
continue, permets que je m'entête aussi »
Après ces paroles, il le salua et disparut

» Agatarque, resté seul, cria, jura,
implora la vengeance des hommes et des
dieux ; mais ni les hommes, ni les dieux
ne vinrent à son secours.

» A l'heure du repas, un esclave lui
apporta, en silence, un souper délicieux.
Agatarque repoussa l'esclave et les mets,
et voulut sortir avec lui ; mais d'autres
esclaves apostés s'opposèrent à sa fuite.
Désespéré, il se jeta sur son lit ; et appelant le sommeil, il tâcha d'oublier son
jeûne et sa prison.

» Le

» Le lendemain, le même esclave reparut avec des mets aussi excellens, ayant de plus des pinceaux, une palette et tout l'attirail des peintres. Agatarque, pressé par la faim, garda les vivres, et brisa le reste sous ses pieds. Ce même jeu fut répété les trois jours suivans : le quatrième, on ne lui servit que des mets à la spartiate ; il fallut s'en contenter, car il ne vouloit pas mourir d'inanition. Le septième jour, il prit les pinceaux, et commença à barbouiller le mur : alors la bonne chère revint, on le traita en voluptueux Athénien. Cependant son pinceau, conduit par le dépit et l'humeur, ne traça que des essais indignes de lui.

» Sur la fin du jour, il vit entrer dans sa chambre une jeune esclave, qu'il prit pour Aphrodite même (*a*). « Je suis, dit-elle, l'ionienne Aspathine (*b*), dont t'a

(*a*) Vénus.

(*a*) Aspathine signifie *blanc de neige*.

parlé Alcibiade mon maître : je viens danser et chanter avec toi. Aussitôt elle chante et danse avec tant de grâce, qu'Agatarque, ravi, courut à elle les bras ouverts pour l'embrasser ; mais, aussi légère que Zéphire, elle s'échappe, et lui crie de la porte : « Voilà tout ce qu'il m'est permis de faire aujourd'hui pour toi : mais si tu veux me revoir, passe l'éponge sur tes tableaux, et compose d'une manière plus digne de ton génie. Adieu ». Le peintre demeure quelque temps froid et immobile ; mais, bientôt sa colère s'éveillant, il vomit des injures, des imprécations contre son ravisseur. Le lendemain, levé avec l'aurore, il se met à l'ouvrage, en disant : Voyons si Aspathine me tiendra sa parole, si elle reviendra ; travaillons ; j'en serai quitte pour tout effacer lorsque je le voudrai. Cependant le souvenir de l'aimable Ionienne, et l'aiguillon de l'espérance, échauffent son génie ; il déploie toutes les ressources de son art. Il peignoit depuis une

heure, lorsque tout-à-coup une musique délicieuse frappe ses oreilles : il entend des chansons qui célébroient l'art sublime de la peinture ; son imagination s'enflamme, son génie l'entraîne, le pinceau vole sur la toile, et peint rapidement des chef-d'œuvres qui l'étonnent lui-même. Dans son enthousiasme, il oublie sa détention, es procédés d'Alcibiade ; et, emporté par son génie et le charme du travail, i peignit tout le jour. A l'approche du soir, il se rappela qu'Aspathine avoit promis de reparoître. « Nous verrons, disoit-il, si elle sera fidelle à sa promesse ». Tout-à-coup elle entra dans sa chambre, plus belle que l'étoile de Vénus, qui brille à travers les nuages : elle paya son ouvrage d'un baiser ; elle chanta, dansa ; et l'aurore naissante la retrouva encore auprès de lui. En le quittant, elle lui demanda s'il consentoit au même prix à garder sa captivité, et à finir ses tableaux ? L'heureux artiste promit tout ce qu'on voulut,

et la belle Aspathine sortit pour en rendre compte à son maître.

» Le fils de Clinias se présenta bientôt à son prisonnier, et lui dit en entrant : « Pardonne si j'ai long-temps différé ma visite ; mais j'étois instruit de ta mauvaise humeur, et je ne voulois point l'augmenter : à présent que ta colère tombe, semblable au vent qui, par degrés, s'appaise, je viens te demander si tu veux être mon ami et mon convive? Tu connois déjà l'ionienne Aspathine ; je te destine encore, car la variété est l'ame du plaisir, la milésienne Milto (*a*), fraîche comme la fleur du matin : promets seulement d'achever ton ouvrage ». Agatarque, pénétré de joie et de reconnoissance, donna sa parole, et sur-le-champ alla occuper la première place au festin de son hôte, qui le récompensa, l'ouvrage fini, de quatre talens attiques. Depuis, Agatarque demeura pour toujours le convive d'Alcibiade, et l'amant

(*a*) Milto signifie *teint de rose*.

de la belle Aspathine.... Mais la beauté du jour nous invite à la promenade. Je suis toujours de l'école d'Aristote, j'aime à promener mes disciples. Je veux vous conduire sur le mont Hymette ; le trajet est de vingt-quatre stades (une lieue), mais le terme est agréable ».

CHAPITRE VII.

Voyage au Mont Hymette. Histoire d'Hyparète.

Nous partîmes, suivis d'un seul esclave. Dans la route, je lui parlai encore d'Alcibiade ; de son esprit, de sa figure. — « Cet homme, me dit-elle, vous intéresse moins par ses brillantes qualités, que par le rapport qu'il peut avoir avec moi. — J'en conviens ; il vous a vu une fois, deux fois, trois ; ensuite il n'a pu cesser de vous voir. — Il vient

chez moi très-assidument.... Mais nous voici au pied du mont Hymette, qui a sept à huit lieues de tour. Montons tout doucement, et contemplons la beauté de ses sites, l'aménité de ses bosquets; respirons les émanations odorantes du thym, du serpolet et des plantes aromatiques que produit cette montagne. Voyez cette quantité de ruches. C'est ici qu'on recueille le miel le plus estimé de la Grèce : les Athéniens l'aiment beaucoup; ils en mettent dans les ragoûts; ils en font de la pâtisserie : c'est un mets très-sain; on assure qu'il prolonge la vie, et qu'il est fort utile aux vieillards. Voilà deux autels consacrés; l'un à Jupiter pluvieux, l'autre à Apollon le prévoyant ». Lorsque nous eûmes atteint le sommet : « Reposons-nous, dit-elle, et baignons-nous dans un air plus pur et plus vital : il semble que, sur les hauteurs, notre ame se dégage de ses liens, qu'elle a plus d'intensité, plus d'existence. Quelle splendeur ! un élément léger et transpa-

rent nous environne ; une chaleur douce et féconde vivifie, fait éclore tous les germes de vie. C'est ici que le sage doit venir planer au-dessus des misères humaines, des puérilités, des grandeurs et de la vanité. Ici l'on respire avec plus de facilité ; on a plus de sérénité dans l'esprit. Mais jetez les yeux sur l'espace que renferme ce vaste horizon ; voyez toute la ville d'Athènes et une grande partie du continent de la Grèce : quel superbe tableau ! Voilà la voie sacrée qui s'étend jusqu'aux portes d'Eleusis, par une route de treize mille pas, bordée de statues, de temples et de mausolées. Vous découvrez encore différentes îles le long de la côte, et d'autres plus éloignées. Regardez cette multitude de vaisseaux marchands qui animent le tableau. Voyez la mer, ce terrible élément, qui se brise, en mugissant, contre les digues inébranlables de la terre, tandis que sa surface, émaillée de fleurs et d'une verdure toujours renaissante, s'élève au-

dessus des eaux. — Cette vue est magnifique ; mais pour l'admirer et en jouir, il faudroit n'être pas avec Easthénie, ou l'oublier. — Laissez là ces idées terrestres ; songez que vous touchez à l'Olympe, au séjour des dieux. Connoissez-vous la vallée de Tempé ?

— Non, pas encore. — C'est là qu'il est permis de nourrir des pensées tristes. Ce vallon est, selon moi, l'asile de la mélancolie. Je préfère de beaucoup la vue de l'Hymette. Ici, l'ame ne reçoit que des impressions pures et agréables : elle doit s'épanouir à l'aspect d'une riche contrée, habitée par des mortels heureux et libres. — Y êtes-vous venue quelquefois avec Alcibiade, pour contempler cette belle perspective ? — Cet homme vous occupe. Descendons à mi-côte ; nous nous assiérons dans une grotte où je viens souvent lire et méditer, et je satisferai votre curiosité ». Elle me conduisit dans un asile frais et solitaire, embaumé du parfum des fleurs

et des plantes. Quand nous fûmes assis : « C'est donc, dit-elle, Alcibiade qui sera le sujet de notre entretien. Je suis convenue qu'il venoit chez moi fréquemment ; j'ajouterai qu'il m'aimoit, ou plutôt qu'il ambitionnoit ma conquête. Son amour paroissoit étendre ses ailes par degrés, lorsqu'une scène, où il jouoit le premier rôle, éclata dans la ville.

» Sa femme, Hyparète, étoit excédée de ses infidélités : il ne faut pas s'en étonner ; car Alcibiade, quelques jours après son mariage, ayant rencontré Anytus, celui-ci lui dit : « Je ne puis croire encore que le brillant Alcibiade se soit ainsi laissé enchaîner. — Eh ! mon ami, lui répondit ce héros, il n'y a que les petits oiseaux qui restent pris au lacet ; mais l'aigle le rompt ou l'emporte ».

» Hyparète, mal conseillée, résolut de demander le divorce : en pareil cas, la loi oblige la femme de déposer son acte de séparation entre les mains de la

-justice et devant le peuple ; c'est pour donner aux époux le temps de la réflexion. Hyparète se présenta devant les magistrats, et leur dit : « Citoyens d'Athènes, et vous, sages ministres de Minerve, je dépose ici, conformément aux loix, l'acte de ma séparation d'avec Alcibiade, fils de Clinias, jusqu'à ce jour mon époux...... » Elle finissoit, quand tout-à-coup Alcibiade paroît. Quel fut son étonnement ! Le trouble la saisit, ses genoux fléchissent, elle alloit tomber ; Alcibiade la soutient, s'empare de l'acte, le déchire, la prend sous le bras, et la ramène chez lui aux applaudissemens de tout le peuple. Le bruit de cette aventure vint bientôt jusqu'à moi, mais chargé de circonstances qui m'auroient vivement affligée, si je n'opposois toujours ma conscience à l'injustice et aux faux jugemens des hommes. Hyparète m'accusoit de lui avoir enlevé le cœur de son époux, et d'être la cause fatale de ses désordres. Je répondis à ceux qui m'en par-

lèrent, qu'Hyparète étoit prévenue, et me jugeoit sans me connoître ; qu'au surplus, si j'étois offensée, il m'étoit doux de pardonner. Je m'informai de sa situation; j'appris qu'elle passoit ses jours dans l'amertume, et qu'elle continuoit à m'imputer ses malheurs : je crus ne pouvoir mieux me justifier qu'en travaillant à les faire cesser.

» Elle ne me connoissoit pas. Je lui demandai un rendez-vous, sous un nom supposé, au petit temple de Vénus, où existe ce chef-d'œuvre de Zeuxis, représentant l'Amour couronné de roses ; je l'obtins : j'arrivai la première. Lorsqu'elle entra, je la reconnus à sa démarche lente, aux regards craintifs qu'elle jetoit autour d'elle : je l'abordai et la rassurai, car elle trembloit comme une colombe arrêtée dans le piége. Je lui dis : « Je sais votre infortune, et j'y prends le même intérêt que l'amie la plus tendre. Je connois Alcibiade, et je vous offre auprès de lui, par mes amis ou par

moi, tout le crédit, toute l'influence que nous pouvons avoir sur un homme de son caractère. — Je rends grâce à la pitié qui vous presse. Vous avez raison de me plaindre, je suis bien malheureuse. J'ai aimé Alcibiade à l'idolâtrie ; j'ai été un moment l'objet de ses attentions ; ou plutôt de son caprice. L'infidèle, après deux mois d'hymenée, portoit déjà son cœur et ses hommages à d'autres objets, à des courtisanes. Aujourd'hui une certaine Lasthénie qui se croit philosophe, d'autant plus dangereuse qu'elle affecte de la décence et des vertus qui sont loin de son ame. . . . — Eh bien ! cette Lasthénie ? — A enveloppé mon époux dans ses filets ; elle me l'enlève, nourrit sa froideur et lui inspire du mépris pour moi. — Je vous crois très-prévenue contre cette femme ; j'en ai ouï parler avec plus de justice. Elle ne se croit pas philosophe, mais elle s'attache à la philosophie - morale ; elle s'étudie à régler ses passions, à maî-

triser les mouvemens de son ame, à les diriger vers le bon et l'honnête, et j'ose assurer qu'il n'existe entr'elle et Alcibiade qu'une liaison d'amitié, et que, loin de partager ses égaremens, elle se croiroit heureuse de rétablir entre vous ce calme, cette douce union qui font du mariage un état de félicité. Mais laissons là les torts réels ou apparens de cette femme. Veuillez me confier vos intérêts, et me dire ce que vous exigez d'Alcibiade. — Hélas! qu'il me pardonne une démarche inconsidérée auprès des magistrats, car, depuis ce jour fatal, il m'a absolument privée de sa présence; qu'il revienne à moi, qu'il daigne me voir, me parler et me rendre la vie; je péris, la douleur me consume. — Rassurez-vous; Alcibiade est généreux. Voulez-vous recevoir un conseil salutaire? Tolérez ses infidélités : il est trop jeune, trop bouillant, trop aimable, pour qu'il puisse échapper à la séduction des plaisirs qui l'entourent. Mais un

mari honnête homme revient toujours à sa femme, ou plutôt il ne la quitte jamais ; c'est son amie principale, son intime confidente ; c'est le besoin, le repos de son cœur. Les femmes demandent à leurs maris plus d'amour que d'amitié : voilà ce qui couvre l'hymen de tant de nuages. L'amour est l'enfant du désir : on ne désire point ce que l'on possède. L'amitié s'accroît et se fortifie par le temps : l'habitude amène la confiance le charme, et le plus solide appui de l'hymen. Je verrai Alcibiade, je lui ferai parler ; et si demain vous voulez revenir dans ce temple, j'espère vous apporter une réponse favorable ». Hyparète y consentit, m'assurant, les larmes aux yeux, de son attachement et de sa reconnoissance.

» Le lendemain, je fis prier Alcibiade de passer chez moi. « J'ai, lui dis-je, une grande affaire à négocier avec vous. Si j'en crois les apparences, vous mettez quelque prix à mon amitié ? — Je ferois

bien des sacrifices pour parvenir à vous plaire. — Voici un bon office que je vous demande : vous êtes fort lié avec Cléomède ? — C'est un de mes intimes, homme d'esprit, aimable épicurien ; léger, frivole, sensuel comme un Athénien, mais hardi dans le conseil et brave dans les armées. — C'est lui-même; mais il ne suffit pas d'être brave et aimable, il faut être juste, et rendre heureux ce qui nous entoure pour être heureux soi-même.

Il traite Erinna, sa femme, avec la plus grande froideur ; il ne daigne pas lui parler. Loin de chercher à se faire pardonner ses infidélités, il affiche ses triomphes et son indifférence.—Il a tort ; je le gronderai. — Erinna, qui l'aime toujours, souffre, dépérit, pleure sa destinée. — Eh bien ! que puis-je faire ? Vous savez que c'est moi qui, le plus souvent, brouille les ménages au lieu de les raccommoder. — Il faut pourtant, à ma prière, sortir de votre caractère

et réconcilier ces époux ; il faut que vous engagiez Cléomède à avoir pour sa femme l'amitié, les égards qu'un homme honnête doit à la compagne de ses jours. Pour cela, vous amenerez votre ami dans le petit temple de Vénus ; sa femme y sera : là, aux pieds de la déesse, il lui fera le serment, non de lui être fidèle, l'effort est impossible, mais de la chérir, de la respecter, de s'occuper de son bonheur. — Je voudrois que vous missiez mon zèle à une plus grande épreuve. Je vous promets de voir Cléomède ; je lui parlerai avec chaleur, et lui représenterai ses devoirs. — Il est dans la maison, nous le trouverons au jardin : allons le joindre ». Cléomède étoit dans la confidence ; je lui avois dicté son rôle, et il attendoit le moment d'entrer en scène. Alcibiade lui dit en l'abordant, que nous venions de nous occuper de lui ; il lui représenta que ses amis, que le public improuvoient ses procédés avec sa femme, ajoutant que lorsqu'un galant hom-

me avoit le malheur de la tromper, il devoit du moins réparer l'irrégularité de sa conduite par beaucoup d'attentions et de complaisances. Cléomède confessa que sa conscience lui reprochoit quelques légers oublis ; que le goût de la dissipation et des plaisirs l'emportoit souvent au-delà des limites. « Accordez-moi, ajouta-t-il, encore quelques années de grâce, laissez évaporer le feu de la jeunesse ; après quoi je promets de porter le joug de l'hymen avec la résignation et la patience de Socrate lui-même (*a*). — Cette perspective lointaine ne nous suffit pas, répliqua Alcibiade ; nous te permettons bien quelques échappées secrètes ; mais nous exigeons une réconciliation sincère avec ta femme, et ta parole de la rendre heureuse autant que tu pourras ». Cléomède, après quelques momens d'une incertitude simulée, après avoir essuyé nos remontrances ;

(*a*) Xantippe, femme de Socrate, mit très-souvent à l'épreuve la patience de son mari.

promit un amendement dans sa conduite. « Je crois bien à ta bonne volonté, lui dit Alcibiade ; mais l'esprit de l'homme est changeant, et son cœur est fragile. Je veux t'enchaîner par un serment. Nous allons faire dire à Erinna de se rendre au temple de Vénus ; nous irons de notre côté ; et aux pieds de la déesse, tu jureras à ta femme attachement, soins et tendresse respectueuse. — J'y consens : je ne puis refuser un conciliateur si grave et si philosophe ». Je me chargeai de faire avertir Erinna. Je fixai le rendez-vous au soleil couchant. Hyparète, couverte d'un voile, étoit déjà dans le temple, auprès de la statue de Cythérée : une foible lumière l'éclairoit. Alcibiade l'aborda, la prit par la main pour la présenter à Cléomède ; il sentit que sa main trembloit ; il lui dit : « Rassurez-vous, votre époux veut réparer ses torts ; il vient le jurer à la face des dieux : allons, mon cher Cléomède, prononce le plus doux des sermens. — Je n'hésite pas ;

mais dicte-le-moi, je le répéterai d'après toi.—Très-volontiers, répond gaiement Alcibiade.« Je jure par Vénus et son fils, d'avoir toujours pour ma femme attachement, soins, égards, amitié, tendresse respectueuse; et si je fausse mon serment, que la déesse m'accable de son indignation, et m'inspire, comme à Pasiphaé, un amour effréné pour quelque monstre plus hideux que le Minotaure ». Après ces mots, un prêtre immola une victime, répandit du vin à pleines coupes, en s'écriant : Que le sang de celui qui violera son serment, se répande sur la terre, comme le vin et le sang de cette victime coulent sur cet autel » ! Hyparète alors s'écria : « J'accepte le serment, et je jure par Cypris, par sa beauté immortelle, d'être toujours fidelle à Alcibiade, de l'aimer toujours; et si je me parjure, que cette déesse me métamorphose en chauve-souris, comme les filles de Minée ». Quelle fut la situation d'Alcibiade, en

reconnoissant la voix de sa femme ! il étoit aussi immobile, aussi stupéfait que la foible Procris, lorsqu'elle reconnut Céphale, son époux, qui venoit de la séduire sous des traits empruntés. Je lui dis alors en souriant : « Le serment est prononcé, Vénus vous a entendu ; oseriez-vous devenir parjure ? — Allons, franchissons le fossé de bonne grâce ; j'avoue que je suis pris dans le piége. — Tu m'as débité tantôt, lui dit Cléomède, une si belle morale sur les devoirs conjugaux ! veux-tu que je te la répète ?—Non, je me la rappelle ; et je la crois si judicieuse, si bonne, que je confirme mon serment ». Aussitôt il embrasse sa femme, qui, pénétrée de bonheur, laissoit éclater la sensibilité la plus douce : mais la surprise et la honte tempérèrent sa joie, lorsqu'Alcibiade lui dit : « Remerciez Lasthénie à qui vous devez notre réconciliation. — Lasthénie, s'écria-t-elle ! — Oui, ajouta Cléomède, l'aimable, la sensible, la philo-

sophe Lasthénie ». A ces mots, la confusion couvrit son visage ; elle baissa les yeux. Pour terminer son embarras, je m'évadai, et la laissai avec Cléomède et Alcibiade.

» Le lendemain, elle vint chez moi, et se répandit en remercîmens, en excuses sur ses soupçons outrageux et ses préventions insensées. « Je n'en suis point blessée, lui répondis-je : toute ame bien née doit aspirer à l'estime du public ; mais lorsqu'il est injuste, prévenu, elle doit rentrer dans sa conscience, s'appuyer sur sa propre estime, et attendre du temps un jugement équitable. Si Protogène me peignoit avec un œil de moins, sous des traits hideux, parce qu'il croiroit que telle est ma figure, m'offenseroit-il ? Non, je rirois de son erreur. Vous êtes dans le cas de ce peintre : vous ne me connoissez point, vous avez tracé un portrait fantastique, et non le mien. Je serai bien vengée, si je contribue à votre bonheur, si vous recevez

mon amitié, et m'accordez la vôtre ». Notre entretien finit par les expressions les plus touchantes et les plus sincères. Depuis, je la vois souvent; et soutenue de mes conseils qu'elle veut bien écouter, elle supporte avec plus de patience et de douceur les écarts de son mari, qui l'en récompense par les attentions les plus empressées et un véritable attachement.

» Ce récit doit éclaircir tout ombrage, et vous démontrer jusqu'à l'évidence, que je ne tiens à Alcibiade que par le nœud de l'amitié. Il n'a jamais été dangereux pour moi, et j'ose même me flatter que Pallas que j'ai choisie, ainsi qu'Athènes, pour ma divinité tutélaire, me couvrira désormais de son égide contre les traits de l'Amour... Mais il est temps de retourner: l'heure du souper approche, et sans doute des convives m'attendent ».

CHAPITRE VIII.

Conversion de la Courtisane Damo. Table de Lasthénie. Portrait du Sage. Trait plaisant de Socrate.

Nous trouvâmes, en revenant, un esclave de Lasthénie, qui venoit l'avertir que Polémon et Damo étoient déjà chez elle. — « Ah ! Polémon ! m'écriai-je, ce fameux libertin, qui, par une transition si rapide et si étonnante, s'est jeté, du sein de la débauche, au milieu des aspérités de la philosophie ! — Lui-même. Pour Damo, vous ne la connoissez pas : c'étoit une courtisane célèbre par son esprit, sa figure et ses galanteries, et par une réponse qu'elle fit au sophiste Stilphon, qui lui reprochoit de corrompre la jeunesse : « Qu'importe, répond Damo, qu'elle soit corrompue par

une courtisane ou par un sophiste » ! Or, cette Damo, de mœurs si faciles et si voluptueuses, vit un jour le portrait de Polémon : son air grave, imposant, et cette sérénité qui annonçoit le calme d'une conscience pure, firent sur elle une si vive impression, qu'elle rougit de ses faux plaisirs et de la licence de ses mœurs. Sa conversion fut subite ; elle abjura ses erreurs, fréquenta les écoles de philosophie, et sur-tout celle de Polémon. Elle s'est fait bâtir une petite maison auprès de la sienne, où, cent fois plus heureuse, de son propre aveu, elle cultive en paix la philosophie, la vertu et son jardin : tant il est vrai, comme le dit un de nos sages, que la peinture et la sculpture ont plus d'efficacité pour la réformation des mœurs, que les leçons des philosophes ».

En rentrant chez Lasthénie, je me mis au bain où, l'imagination toute remplie d'elle, je ne cessai d'y rêver. Son esprit plus orné, sa raison plus aimable,

mable, ses charmes qu'une vie réglée et active maintenoient dans toute leur fraîcheur, rallumèrent un feu qui n'étoit qu'assoupi ; je redevins amant passionné : je m'oubliois dans ma rêverie, lorsqu'on vint m'appeler pour souper.

La table de Lasthénie étoit l'école de la frugalité, non-seulement par un principe d'économie que commandoit sa fortune qu'elle n'avoit jamais cherché à augmenter, mais par une des premières loix de l'hygiène : cependant, ce qu'il y avoit de plus aimable, de plus brillant, de plus instruit dans Athènes, s'empressoit d'y être admis ; elle y recevoit aussi des hommes d'un mérite ordinaire. Lorsqu'on lui en parloit, elle répondoit qu'ils étoient bons et honnêtes, *et que l'on étoit plus sociable par le cœur que par l'esprit.* Elle faisoit les délices de ses soupers par ses talens, par une gaieté douce et le charme de sa voix. Protagore étoit un de ses convives ; il jouissoit d'une grande réputation d'éloquence,

qu'il exerçoit depuis quarante ans. Il avoit gagné, dans cette profession, des sommes plus considérables que n'auroient pu amasser ensemble, par leurs ouvrages, dix des plus célèbres artistes. Il nous disoit que son disciple Prodicas, orateur comme lui, prononçoit des discours à tout prix. — « J'en sais quelque chose, dit Lasthénie ; car j'ai eu la curiosité d'aller l'écouter. Il a des discours depuis deux oboles jusqu'à cinquante drachmes (*a*). J'en ai entendu de tous les prix, et j'ai trouvé ceux de cinquante drachmes très-chèrement payés ». Protagore, comme tous les sophistes, se piquoit de parler sans préparation sur toutes sortes de sujets ; il soutenoit le pour et le contre, au choix des auditeurs. On vint à parler du sage, et nous lui en demandâmes le portrait. « Le voici, nous dit-il ; je me flatte que Polémon et Lasthénie pourront s'y reconnoître ». Polémon remercia gravement d'un signe

(*a*) La drachme valoit près de seize sous.

de tête, et Lasthénie baissa modestement les yeux. » Le sage est maître de lui-même, il s'inquiète peu des événemens. Content de son état, il ne désire point d'en sortir. Il a tout apprécié, il sait qu'il n'y gagneroit rien; il n'a qu'un foible besoin des autres. Occupé continuellement à exercer les facultés de son ame, de son esprit, il jouit sans dégoût, sans remords, de lui-même et de tout l'univers; un tel homme est sans doute l'être le plus près du bonheur : les plaisirs physiques, ceux de l'esprit qu'il goûte tour-à-tour, assurent sa félicité. Dans ses revers, dans ses maux, il souffre moins qu'un autre : la force de son ame le soutient, la raison le console ».

Nous applaudîmes à la vérité de ce portrait, et nous convînmes unanimement que les talens, la culture de l'esprit et de la raison, donnent des jouissances pures, augmentent la sphère de nos plaisirs, l'activité de notre vie, et nous prémunissent contre un essaim de

maux, ou réels ou imaginaires, qui désolent la plus grande partie des hommes. Damo et Polémon avouèrent que les rayons du bonheur n'avoient réfléchi sur leur existence, que depuis qu'ils étoient sortis du bourbier d'un faux épicuréisme, pour entrer dans la route de la vertu et de la philosophie.

Protagore nous parla de la mort du philosophe Chrysippe. — « Il est mort, dit Lasthénie, d'un excès de vin, digne fin d'un prétendu sage, qui a osé dire : « Si je savois quelqu'un qui me surpassât en science, j'irois dès ce moment étudier à son école ». Je crois que la postérité se moquera bien de la forfanterie de nos philosophes. — Je vous abandonne ses jactances, reprit Protagore ; mais je parle de sa mort, qui n'a pas été causée par un excès de vin, comme on le prétend, mais bien par un excès de rire, en voyant un âne manger des figues dans un bassin d'argent ».

Polémon qui, depuis sa réforme, avoit

renoncé au vin, dit alors : « Si Chrysippe n'est pas mort d'un excès de vin, au moins le grand usage qu'il en faisoit a dû détruire sa santé. En effet, je ne sais rien de si nuisible, de si ridicule même, que de s'abreuver tous les jours de cette liqueur fermentée. La vigne, disoit Anacharsis, porte trois sortes de fruits ; la joie, l'ivresse et le repentir. La nature nous a donné l'eau pour boisson ; tous les animaux n'en connoissent pas d'autre, et jouissent d'une santé inaltérable. — Vous oubliez, dit Protagore, que le vin étoit la panacée d'Asclépiade, qui l'ordonnoit à ses malades, aux uns pour les éveiller, aux autres pour les endormir ; et pour prouver la bonté de sa théorie, il fit la gageure de vivre exempt de maladies : il gagna, et mourut d'une chute, dans un âge avancé. Ignorez-vous encore que le sage Hippocrate conseilloit de boire du vin pur de temps en temps, même jusqu'à l'ivresse ? Le vin est très-convenable à l'homme ; il

aide à la digestion, répare la dissipation des esprits, corrige la bile, accroît la transpiration et la chaleur vitale qui s'affoiblit. Vous savez que dernièrement Philocrate, après une vive harangue de Démosthène contre Philippe, monta à la tribune sans être appelé par le crieur public (6), et dit brusquement : « Athéniens, je ne suis pas étonné que Démosthène et moi ayions des opinions contraires, car il boit de l'eau, et moi je bois du vin ». Un tel début fit beaucoup rire le peuple ». En parlant ainsi, Protagore vidoit une grande coupe. — « Je vois bien, dit Polémon en souriant, que mon antagoniste prend ici le parti de sa maîtresse ; mais il sait certainement que l'eau pure est la boisson la plus générale des hommes, qu'elle est un grand dissolvant ; que les buveurs d'eau jouissent d'une meilleure santé que les buveurs de vin, qu'ils sont plus vigoureux, qu'ils ont en général l'esprit plus net, la mémoire plus ferme, les sens plus exquis. Notre fa-

meux Démosthène en est un exemple. Je prie Protagore, et Antiphile (c'étoit un des convives) qui caresse si souvent cette coupe de vermeil, de me dire si, au sortir de cette table, ils éprouveront, comme moi, cette légéreté de corps et cette sérénité d'ame qui annoncent une digestion bonne et facile ? Au contraire, ils auront la tête appesantie, les yeux troubles, les jambes chancelantes. — Puisque vous m'attaquez, répliqua Antiphile, je vous dirai que vous confondez l'abus du vin avec son usage modéré. Le vin contient un esprit ardent qui réjouit le cerveau, ranime les sens, donne de la vigueur ». — *Polémon.* « Je vous arrête. Les habitans de la campagne, réduits à l'eau, sont plus robustes que ceux qui boivent du vin. — Quelques personnes le prétendent, mais je le nie. Cette assertion n'a pas été démontrée. — Pour terminer votre discussion, s'écria Lasthénie, je conseille à Antiphile de mettre plus souvent de l'eau dans son

vin, et à Polémon de mettre parfois du vin dans son eau ». On rit de ce jugement, et de plus, on fit boire du vin de Lesbos à Polémon ; car, lui dit-on, *un peu de folie est bonne quelquefois* (*a*).

Antiphile nous apprit alors que Dinocrate d'Argos avoit remporté le prix de la course des chars aux jeux olympiques. « La renommée, dit-il, a déjà répandu sa gloire dans toute la Grèce. Déjà les peintres et les poètes s'exercent à l'envi pour transmettre à la postérité et son nom et ses traits. Lui-même, orné d'une couroune de laurier, est retourné dans sa patrie. Toute la route n'a été pour lui qu'une fête triomphale. Argos l'a reçu avec plus d'honneur que Miltiade n'en reçut dans Athènes après la bataille de Marathon....... » Polémon, souriant à ce récit, nous dit : « Ce triomphe, ces honneurs me rappellent la conduite plaisante de Socrate vis-à-vis d'Alcibiade qui revenoit d'Olympie, glo-

(*a*) Dulce est desipere in loco.

rieux de trois prix qu'il avoit remportés dans la course des chars. Toute la Grèce à l'envi l'avoit félicité, et avoit célébré ses victoires. A son arrivée, Athènes se précipita chez lui : Socrate seul n'y parut que le lendemain ; et au lieu de demander le vainqueur, il demanda les vainqueurs. Comme les esclaves ne le comprenoient pas, il leur ordonna de le conduire aux écuries. Il y entra avec son cortége ; et s'étant fait montrer les chevaux qui avoient couru, il les aborde, les salue avec respect, leur fait de grands complimens sur leur agilité, sur la gloire qu'ils venoient d'acquérir. Des plaisans leur récitèrent l'ode qu'Euripide avoit composée en l'honneur d'Alcibiade. Après cette scène comique, Socrate se retira sans demander à voir le triomphateur ».

La conversation qui, même entre savans, n'approfondit rien, qui voltige comme l'oiseau de branche en branche, s'étoit tournée sur l'envie, dont la dent venimeuse déchire les talens, qui loue

les morts par haine pour les vivans. « J'ai placé, dit Protagore, la figure de ce monstre dans une grotte de mon jardin. Voici comme je l'ai représenté : Il a des yeux égarés et enfoncés, un teint livide, le visage plein de rides ; il est coiffé de couleuvres ; il porte trois serpens d'une main, une hydre à sept têtes de l'autre, et un serpent lui ronge le sein ».

CHAPITRE IX.

Histoire Tragique.

Au sujet de l'envie, Damo nous raconta une histoire tragique arrivée, pendant son séjour à Corinthe, à deux peintres, l'un nommé Egésippe, et l'autre Callistrate. « Dès leur première jeunesse, liés par l'amitié, ils en resserrèrent les nœuds par l'hymen de Callistrate avec Cléobuline, sœur d'Egésippe ; mais l'envie travailloit sourdement l'ame du

premier. Les talens d'Egésippe se perfectionnoient de jour en jour ; son génie prenoit l'essòr ; ses tableaux étoient admirés et préférés à ceux de son ami : de plus, Egésippe, doué d'un caractère aimable et doux, et qui joignoit à cette aménité beaucoup d'enjouement, une physionomie heureuse et une modestie rare, étoit plus recherché, plus fèté par la bonne compagnie. Ces succès, cette préférence aigrissoient l'humeur de Callistrate, qui n'avoit aucune des qualités aimables de son ami ; il devenoit plus sombre, plus impatient : sa femme le lui reprochoit avec douceur. Son beau-frère, attribuant cette morosité à quelques revers de fortune, lui ouvrit sa bourse, en le suppliant de partager avec lui ; mais rien n'adoucissoit ce caractère féroce. Egésippe composoit un tableau charmant, dont le sujet étoit Vénus se disputant avec l'Amour, à qui auroit le plutôt rempli sa corbeille de fleurs. On voyoit d'un côté la déesse, le sourire sur les lèvres,

couronnée de myrte et de roses ; et de l'autre, l'Amour déployant ses ailes nuancées de pourpre et d'un bleu riant, et voltigeant autour des fleurs qu'il se hâtoit de cueillir : mais derrière Cypris étoit Péristère, jeune et charmante nymphe, qui lui apportoit des fleurs à la dérobée, et les jetoit dans sa corbeille. Egésippe avoit pressé plusieurs fois Callistrate de venir voir son tableau, pour lui donner ses conseils et l'aider de ses lumières. Il avoit toujours refusé sous divers prétextes, et ne le vit que lorsqu'il fut achevé. Cette composition étoit trop agréable, l'exécution trop parfaite, pour que l'œil de l'envie pût l'admirer. Callistrate critiqua, demanda quantité de corrections, vouloit effacer les plus beaux traits. Egésippe étoit docile à la censure ; mais, surpris de la sévérité et de l'aigreur de son Aristarque, il consulta des gens aussi éclairés et beaucoup plus équitables ; et, d'après leurs avis, il exposa le tableau sans plus y retoucher.

Il eut un succès prodigieux. On courut en foule pour le voir, et le nom d'Egésippe étoit publié par la voix de la Renommée. Quel trait poignant pour l'ame d'un envieux !

» Cependant il tâchoit de se consoler, dans l'espérance qu'un tableau qu'il travailloit secrètement, pour lutter contre son rival, l'éclipseroit entièrement, et mettroit le nom de Callistrate bien au-dessus de celui d'Egésippe. Ce tableau représentoit Hercule âgé de dix mois, couché, avec son frère Iphiclus plus jeune d'une nuit, dans le vaste bouclier d'Amphitrion leur père. Deux serpens monstrueux s'étoient glissés dans ce bouclier; leur dos verdoyant se hérisse et se replie; de leur gueule découle un noir venin. Iphiclus, pâle, palpitant d'effroi, semble jeter des cris épouvantables : Hercule, de ses petites mains, avoit saisi les deux monstres à la gorge; et souriant à sa mère Alcmène et à Amphitrion, accourus aux cris d'Iphiclus, il les leur

montroit frappés de mort. Amphitrion étoit armé d'un bouclier et d'une large épée. Ce tableau fut exposé sans nom d'artiste, quelques jours après celui d'Egésippe ; mais foiblement colorié, manquant sur-tout d'expression et de vigueur, il ne fit aucun effet : on en parla un jour, et on l'abandonna pour retourner à celui d'Egésippe. Ce revers enflamma l'ame de Callistrate de la haine des Furies, et dans sa rage, il jura la perte d'un rival trop heureux. Il choisit une nuit sombre, et, déguisé, armé d'un poignard, il l'attendit dans la rue qui va droit au Lechée. Dès qu'il paroît, il s'élance sur lui, le perce de deux coups, et le laisse étendu, nageant dans son sang, aux pieds de la statue de bronze de Mercure. Ce monstre rentra aussitôt chez lui. Sa femme, qui le voit pâle, l'air farouche, les yeux égarés, l'interroge, le presse de questions ; il ne répond rien, se promène à grands pas, s'assied, se relève. Alarmée de cette violente agitation, elle

cherche à le consoler, ose hasarder quelques caresses; il les repousse durement; sa fureur paroît s'en augmenter. Dans ce moment, on frappe à la porte; c'est Egésippe mourant, qui vient chercher un asile dans la maison de son ami: des passans l'avoient trouvé couvert de sang, se traînant avec effort; ils lui demandent où il veut se faire porter? — « Chez Callistrate, chez mon frère, il recevra mon dernier soupir ». Dès que son assassin entend le nom d'Egésippe, il fuit épouvanté, va se cacher dans les ténèbres, au haut de la maison. Cléobuline vole auprès de son frère, pleure sur lui, s'empresse, lui prodigue tous les secours. Cependant Egésippe demande Callistrate; il veut le voir, le presser dans ses bras avant de mourir. Cléobuline va le chercher, l'entraîne malgré lui. Le traître embrasse son ami mourant, répand des larmes hypocrites sur ses blessures, ose lui demander quel est le scélérat qui a pu commettre un forfait

si atroce? — « Je ne sais, mon ami, répond Egésippe d'une voix éteinte, je n'ai pu le reconnoître; mais je n'ai jamais offensé personne, du moins volontairement : je ne méritois pas un sort si funeste. — Oui, mon cher Egésippe, s'écrioit son bourreau, un monstre seul a pu porter le fer sur vous »! En prononçant ces mots, il se courboit sur lui, le caressoit, sembloit anéanti de douleur. — « Je meurs moins malheureux, dit Egésippe, puisque je meurs dans les bras de mon ami, de mon frère; donnez-moi votre main, que je la serre pour la dernière fois ». Callistrate lève sa main glacée, et ose la mettre dans celle de sa victime. Egésippe ajoute : « Ne pleurez pas ma mort, mon cher Callistrate; consolez-vous, votre douleur m'accable; ayez soin de ma sœur; et vous, Cléobuline, je vous recommande votre époux, le meilleur de mes amis. Adieu : soyez heureux ». Ce furent ses dernières paroles. Dès qu'il eut expiré, Callistrate s'é-

chappe, forcené de remords, poursuivi des Furies, va se jeter sur un lit, se relève, frappe les murs, hurle, s'arrache les cheveux, déchire ses vêtemens. Sa femme l'avoit suivi; et le voyant ainsi éperdu, frénétique, n'ose avancer, et frémit d'horreur. Callistrate l'aperçoit; et encore maître de lui-même, composant son visage, s'approche d'elle, et lui dit: « Vous voyez dans quel état me jette la mort d'un ami si cher! je suis au désespoir! au moins si je pouvois venger votre frère, égorger son bourreau! mais, hélas! quel est-il? je l'ignore! — Vous l'ignorez? eh bien! je le connois. — Vous? — Oui, moi; et je vais le nommer: c'est vous, vous-même: saisissez le poignard, et frappez l'assassin; aussi-bien vous souillez le jour que vous respirez ». Après cette terrible exclamation, elle s'enfuit de la maison, et va se réfugier chez une de ses sœurs. Callistrate partit cette même nuit de Corinthe, et depuis, je n'ai rien appris de la destinée

de ce monstre exécrable. Sans doute, s'il a échappé à la vengeance des hommes, les feux du ciel l'auront réduit en poudre ».

Nous frémissions tous au récit de cette histoire tragique : on vomit des imprécations contre ce monstre, nommé l'Envie, qui poursuit les talens pour en dévorer la racine, ou l'empoisonner de son écume. Lasthénie demanda alors à Polémon, s'il avoit voyagé à Corinthe? — « Jadis égaré dans le dédale d'une vie licencieuse, j'avois projeté ce voyage; mais aujourd'hui je n'oserois aborder une ville où les courtisanes jouissent, non-seulement des honneurs et de la considération publique, mais où l'on prie Vénus de les conserver et d'en augmenter le nombre ». On pressa ensuite Polémon de lire quelque morceau du traité qu'il travailloit, sur les mœurs, les usages, les caractères des Athéniens. — « Très-volontiers, répond ce philosophe, d'autant plus que, pour mettre la

dernière main à cet ouvrage, j'ai besoin de l'exposer aux regards sévères de mes amis et de quelqu'Aristarque.... Mais voilà Protagore qui vient d'éternuer. *Vivez* »! Et chacun, d'après Polémon, répéta : *Vivez!* « Voyons, ajouta Polémon, s'il continue à manger. — Certainement, réplique Protagore, et à boire ». Aussitôt il avale une coupe de vin. — « Je vous en félicite, car si, dans ce moment, vous eussiez perdu l'appétit, c'étoit d'un très-mauvais augure pour vous. — Je n'en serois pas plus effrayé que du foie d'une victime, qui ne seroit pas sain ». Lasthénie demanda alors à Polémon une petite digression en faveur de l'éternument, sur l'origine du compliment qu'on faisoit, et les bons et mauvais pronostics qu'on pouvoit en tirer. — « Volontiers, d'autant plus que cette digression n'est pas étrangère au tableau des mœurs.

CHAPITRE X.

De l'Origine des Complimens que l'on fait à ceux qui éternuent.

» La coutume de saluer les gens qui éternuent, est très-ancienne et très-répandue. La fable nous dit que Prométhée, ayant formé le premier homme, déroba le feu du ciel, l'emporta dans un petit flacon qu'il mit sous le nez de la statue, pour le lui faire aspirer. Le phlogistique divin pénétra bientôt dans la tête, s'insinua dans les fibres du cerveau, se répandit dans toutes les veines; et le premier signe de vie que donna ce nouvel être, fut d'éternuer. Prométhée, ravi de ce mouvement, lui cria aussitôt : *Bien te fasse.* Ce souhait fit sur l'homme une telle impression, qu'il

s'en servit toujours dans la même occasion, et le fit passer à sa postérité.

» Aristote et d'autres ont cru voir l'origine de ce compliment dans le respect religieux qu'on avoit anciennement pour la tête, comme la partie la plus distinguée du corps, le domicile et le laboratoire de l'ame. Les Egyptiens et les Grecs pensent que l'éternument est un avertissement divin, pour nous conduire de telle ou telle manière dans différentes circonstances, ou bien le présage de quelqu'événement heureux ou malheureux. Xénophon haranguoit ses soldats, lorsqu'un d'entr'eux éternua ; toute l'armée crut que c'étoit un signe favorable des dieux, et le général offrit un sacrifice en actions de grâces. Un jour que la fidelle Pénélope prioit pour le retour d'Ulysse, le jeune Télémaque éternua si fort, que tout le palais, dit-on, en fut ébranlé ; et cette tendre épouse ne douta plus de l'accomplissement de ses vœux.

» Vous savez que nos poètes croient enchanter les belles, quand ils leur annoncent que les Amours ont éternué à leur naissance. Je connois une jeune personne qui éternua en écrivant à son amant; cet incident lui parut si favorable, qu'elle ne douta plus de son amour. Nous autres Grecs, nous disons *vivez!* aux personnes qui éternuent; mais beaucoup de gens, en pareil cas, s'adressent ce vœu à eux-mêmes.

» Il faut considérer le temps et l'heure à laquelle on éternue. Si un convive éternue pendant le repas, et cesse de manger, c'est un pronostic de malheur; celui qui éternue en se levant le matin, doit bien prendre garde à soi toute la journée. Le temps le plus propice et du meilleur augure pour l'éternument, est depuis midi jusqu'à minuit, et lorsque la lune est dans les signes du Taureau, du Lion, de la Balance, du Capricorne ou des Poissons : dans les autres constellations, il est d'un mauvais présage.

» Enfin l'éternument est une preuve du bon état, de la santé, de la chaleur et de la force du cerveau : sous ce rapport, il mérite donc un compliment. D'autres médecins, au contraire, prétendent que c'est une opération violente et dangereuse : en admettant cette opinion, quoi de plus honnête que de faire un souhait à celui qui éternue (7)?

» Voilà tout ce que j'ai pu savoir sur cet antique usage. On ne peut aujourd'hui éternuer sans cérémonie ; si la mode en passe, je m'y soumettrai de bon cœur. Je vais maintenant vous lire quelques fragmens sur les mœurs de cette ville. Je choisirai au hasard ». Il déroula alors ses tablettes, et lut.

CHAPITRE XI.

Mœurs des Athéniens.

» ATHÈNES est une ville pleine d'esprit, de grandeur, de légèreté, d'inconstance, et toujours agitée par les factions; elle contient environ trente mille habitans, sans compter les esclaves. Les Athéniens se piquent d'élégance, et leurs mœurs inclinent à la mollesse; ils portent des habits brodés comme les femmes, composent leur teint comme elles, se frisent, se parfument des essences les plus suaves, se mettent des boucles d'oreilles, ont des miroirs de poche, une toilette, un nécessaire; ils se plaignent de la migraine, ressentent des vapeurs, des tressaillemens de nerfs. Les jeunes gens de bonne maison soupent avec les courtisanes, passent leurs journées

journées chez elles, dans les places publiques, ou dans les boutiques des parfumeurs, des orfévres et des barbiers, ouvertes à tout venant. Là, ils vont se repaître de nouvelles, dont tout Athénien est avide ; ils s'exercent à saisir les ridicules les uns des autres. Nés très-railleurs, ils ridiculisent également le sacré et le profane. Les visites, les promenades, les spectacles remplissent leurs loisirs.

» Leurs importantes occupations sont d'assister aux sacrifices, aux fêtes des dieux, aux assemblées du peuple ; de s'étaler au Prytanée avec des habits de mode. Ils courent en foule à l'Odéum, théâtre de mauvaise musique, où des mimes représentent, avec des gestes indécens et des danses lascives, des scènes d'amours coupables. Jeunes gens, hommes faits, magistrats, philosophes, presque tous les gens aisés vivent de cette sorte. Jadis, la plupart des Athéniens alloient pieds nus ; mais Alcibiade a in-

troduit une nouvelle chaussure, adoptée par les élégans : ils la mettent sans bas. On trouve dans cette ville des compagnies choisies et des conversations instructives sous les différens portiques. Le peuple se réfugie, sur-tout l'hiver, dans les bains publics ; chaque particulier en a dans sa maison, et ils se mettent au bain après la promenade, ou, le plus souvent, avant le repas. Les Athéniens ne couvrent leur tête d'un grand feutre à bords retroussés, que dans les voyages. Ils vont communément à pied dans la ville, ou aux environs, une canne à la main ; mais, depuis quelque temps, les gens riches et fastueux ont des litières attelées de mules blanches de grand prix, qu'ils font venir de Sicyone, ou du Péloponèse. Un cuisinier, dans cette ville, est un important personnage. On ne peut s'empêcher de rire, lorsqu'on se rappelle que le gouvernement a accordé le droit de bourgeoisie au nommé Chérips, parce que son père avoit in-

venté un excellent ragoût aux truffes.

» Les Athéniens, sans s'abandonner à l'ivresse, aiment le bon vin ; ils font servir sur leurs tables des cigales, des sauterelles, et même la chair des ânes et des taupes. Pendant l'été, ils font rafraîchir le vin dans la neige. Les fleurs les plus brillantes ornent leur table pendant l'hiver. Chez eux, point de festins sans bouffons Les jeunes gens s'adonnent à la chasse, à l'équitation, aux baladins. Les Athéniens élèvent beaucoup de paons ; ils aiment passionnément toutes sortes d'animaux étrangers. Ils nourrissent des perroquets d'Afrique, des faisans, des pigeons de Sicile, des chiens de Malte et de Lacédémone, des chevaux de Thessalie et de l'Argolide, des mulets du Péloponèse, et des singes. Leur conversation est légère, frivole et brillante d'esprit. Ils sont durs et polis, civils et médisans, sur-tout envers les femmes ; ils s'imaginent qu'on ne peut penser, s'amuser et vivre heureux

que dans leur ville. Ils respectent la naissance, sur-tout de ceux dont les aïeux ont donné de grands exemples de vertu et de bravoure, ou rempli les premières places de la magistrature, gagné des batailles, ou remporté des couronnes aux jeux publics. Cependant ces familles ne jouissent d'aucun privilége exclusif, d'aucune préséance; mais leur éducation leur donne des droits aux honneurs, aux premières places, et le peuple aime à leur en faciliter l'entrée. Le sénat est composé de cinq cents sénateurs renouvelés tous les ans. A la fin de l'année, chaque tribu présente cinquante députés et cinquante suppléans élus par le sort; mais il faut que les candidats soient renommés par des mœurs pures et une conduite irréprochable. Heureux les gouvernemens où ces conditions seroient observées! Mais Athènes, aujourd'hui, ne remplit ses magistratures que de citoyens avides et pervers. Les députés, avant d'exer-

cer leurs fonctions, prêtent serment de ne donner que de bons conseils, et de se conformer exactement aux loix. La république leur donne une drachme par jour (dix-huit sous). Ils s'assemblent toute l'année, excepté les jours de fêtes et ceux regardés comme funestes.

» La nature a favorisé les Athéniens des plus beaux yeux du monde, et d'une vue très-perçante (*a*). C'est à la perfection de leurs yeux qu'il faut attribuer les progrès qu'ils font dans les arts qui dépendent immédiatement du dessin. Les hommes sont fameux par la beauté des formes, et l'emportent même sur les femmes; tellement qu'on a craint que leur ascendant sur nous n'en fût affoibli. En conséquence, on a établi des magistrats nommés *gynéconomes*, au nombre de dix, pour veiller sur la parure de ce sexe : on exige de lui qu'aux

(*a*) Paw prétend qu'ils découvroient à dix lieues de distance les plumes du casque de la statue de Minerve. Le croyoit-il?

M.*

que dans leur ville. Ils respectent la naissance, sur-tout de ceux dont les aïeux ont donné de grands exemples de vertu et de bravoure, ou rempli les premières places de la magistrature, gagné des batailles, ou remporté des couronnes aux jeux publics. Cependant ces familles ne jouissent d'aucun privilége exclusif, d'aucune préséance; mais leur éducation leur donne des droits aux honneurs, aux premières places, et le peuple aime à leur en faciliter l'entrée. Le sénat est composé de cinq cents sénateurs renouvelés tous les ans. A la fin de l'année, chaque tribu présente cinquante députés et cinquante suppléans élus par le sort; mais il faut que les candidats soient renommés par des mœurs pures et une conduite irréprochable. Heureux les gouvernemens où ces conditions seroient observées! Mais Athènes, aujourd'hui, ne remplit ses magistratures que de citoyens avides et pervers. Les députés, avant d'exer-

cer leurs fonctions, prêtent serment de ne donner que de bons conseils, et de se conformer exactement aux loix. La république leur donne une drachme par jour (dix-huit sous). Ils s'assemblent toute l'année, excepté les jours de fêtes et ceux regardés comme funestes.

» La nature a favorisé les Athéniens des plus beaux yeux du monde, et d'une vue très-perçante (*a*). C'est à la perfection de leurs yeux qu'il faut attribuer les progrès qu'ils font dans les arts qui dépendent immédiatement du dessin. Les hommes sont fameux par la beauté des formes, et l'emportent même sur les femmes ; tellement qu'on a craint que leur ascendant sur nous n'en fût affoibli. En conséquence, on a établi des magistrats nommés *gynéconomes*, au nombre de dix, pour veiller sur la parure de ce sexe : on exige de lui qu'aux

(*a*) Paw prétend qu'ils découvroient à dix lieues de distance les plumes du casque de la statue de Minerve. Le croyoit-il ?

M.*

attraits touchans de la décence, il joigne l'éclat et l'élégance des vêtemens. La rigueur de ce tribunal est extrême ; il impose une amende de mille drachmes aux femmes qui sont mal coiffées ou mal vêtues, et fait inscrire leurs noms dans un tableau exposé au public ; et celles dont les noms y paroissent, sont à jamais perdues dans l'esprit des Grecs.

» Les Athéniens joignent une grande force de corps à la beauté des formes : c'est dans le quartier appelé Colitos, que naissent les plus beaux enfans (*a*). C'est à la salubrité de l'air et à l'admirable position de nos montagnes, qui nous garantissent du souffle impétueux des aquilons et de l'humide intempérie des vents du couchant, que nous devons ces avantages. On vit ici long-temps, et l'on n'est sujet à aucune maladie endémique. Ce qui contribue encore à la bonne constitution de ce peuple, c'est

(*a*) Paw assure qu'ils parlent plutôt que les autres.

l'usage habituel du miel, excellent dans l'Attique, preuve certaine de la pureté de l'air. Les Athéniens reçoivent des impressions très-vives de tous les objets : tout parle en eux, les gestes, l'habitude du corps, la force et l'expression de leurs regards. Un observateur prétend qu'à Athènes on parle plus dans un jour, qu'à Sparte dans toute une année.

» Pour entretenir leur santé et leur agilité, ils font un grand usage des étuves, dont nous devons l'invention à la fameuse Médée. L'appareil du feu et des chaudières fit imaginer au peuple qu'elle rajeunissoit les hommes en les faisant bouillir : il le crut d'autant plus aisément, que Médée, pour dérouter les médecins, garda strictement le secret de sa méthode Le genre de mort de Pélias n'est qu'un conte populaire : il fut étouffé par la vapeur du bain (8).

» A l'âge de dix-huit ans, les Athéniens se font inscrire, et prêtent le serment de servir la république jusqu'à ce-

lui de soixante (9). Les citoyens seuls sont admis au serment. On compte aujourd'hui dans cette ville vingt mille citoyens, dix mille étrangers, et environ quarante mille domestiques ou esclaves (*a*). Le gouvernement veille sur l'éducation de la jeunesse. Les Gymnases ou Palestres sont les lieux destinés aux exercices du corps et de l'esprit : on y apprend la danse, qui donne au corps de la grâce, de la noblesse et de l'aisance ; la musique, qui calme les passions, et adoucit l'âpreté du caractère : mais, aujourd'hui très-licencieuse, elle est, ainsi que la danse, une des causes de la dissolution des mœurs. L'équitation et les évolutions militaires sont au nombre des exercices des jeunes gens. Quant à ceux de l'esprit, des maîtres

(*a*) Les Athéniens avoient des domestiques à gage, de condition libre, et des esclaves faits prisonniers à la guerre, ou achetés des marchands d'esclaves, qui les tiroient presque tous de la Phrygie et de la Mysie.

leur enseignent la prosodie, la syntaxe, la prononciation de notre langue ; leur en font sentir les grâces, les beautés. De-là naît ce goût délicat des Athéniens, cet amour des beaux vers, dont ils se font un plaisir d'orner leur mémoire, avantages qui leur attirent chez les étrangers un accueil très-distingué.

» Mais le talent auquel ils s'attachent avec le plus de passion, est celui de l'éloquence, qui leur ouvre la porte des honneurs et de la gloire.

» Eschine, un de nos premiers orateurs, plus âgé de seize ans que Démosthène, lui disputoit la palme de l'éloquence ; mais le peuple ayant voulu décerner à ce dernier une couronne d'or, Eschine attaqua à la tribune Ctésiphon, l'auteur du décret : Démosthène se présenta pour le défendre. Les deux rivaux luttèrent avec vigueur, déployèrent toutes les ressources de leur génie. Eschine succomba, et fut condamné à l'exil ; mais le généreux Démosthène, loin

d'accabler le vaincu du poids de sa gloire, le força à lui pardonner son triomphe. Au moment qu'il sortoit d'Athènes, il courut au-devant de son rival, lui offrit sa bourse et l'obligea de l'accepter. Eschine, pénétré de ce procédé, s'écria : « Eh ! comment ne respecterois-je pas une patrie où je laisse des ennemis si généreux, que je désespère de retrouver ailleurs des amis qui les égalent » ?

» On sait que Démosthène s'enferme des mois entiers dans un cabinet souterrain, et que, pour n'être pas tenté d'en sortir, il se fait raser la moitié de la tête : c'est là qu'à la lueur d'une lampe, il compose ses harangues immortelles.

» De l'école d'Isocrate il est sorti une foule d'orateurs éloquens et de personnages illustres. En parlant de ce grand homme, on ne doit pas oublier que lui seul osa porter le deuil de Socrate aux yeux du peuple qui venoit de l'assassiner (10). L'arbre de la philosophie est aussi cultivé à Athènes ; mais on voit

éclore sous son ombre une fourmilière de prétendus philosophes, hérissés d'arguties et de paralogismes ; gens qui, bigarrés de quelques pièces du manteau du sage, osent débiter ses maximes, ses opinions, qu'ils isolent et appliquent gauchement à leurs systèmes insensés ou pervers. D'autres jeunes gens sont attaqués de la laconomanie ; ils affectent les mœurs et le costume des Spartiates, ils portent une tunique fort courte, d'une laine très-grossière, et s'enveloppent d'un grand manteau de la même étoffe. Ils laissent tomber leurs cheveux hérissés et épars. Ils ont une longue barbe, vont pieds nus, ou chaussés d'une sandale de couleur rouge, et marchent, armés d'un gros bâton, d'un pas grave et mesuré. Ils mangent couchés sur un lit de bois de chêne, le coude appuyé sur une pierre, ou sur un morceau de bois.

« Les mœurs de cette ville ont déjà souffert de grandes altérations. L'ardeur des plaisirs a succédé à l'enthousiasme

des nobles passions, et le dégoût de la vie à l'amour de la gloire. La soif du gain, l'avarice y règnent tellement, que ce vers d'Aristophane,

L'Athénien, en mourant, tend encore la main,

est devenu proverbe. Une mauvaise philosophie, qui ramène tout aux sens, ose débiter en plein théâtre ses maximes funestes. Le poète Alexis est le premier qui ait propagé ces principes épicuriens. « Que parlez-vous, dit-il, du Lycée, de l'Académie ou du Portique, amusement de sophistes, où il n'y a rien de solide ? Jouissons, goûtons les plaisirs de la table ; il n'est rien de plus doux : vertus, honneurs, dignités, vous êtes de vains songes ! la mort, au temps marqué, doit glacer vos sens ; nous n'emporterons que ce que nous aurons bu et mangé. Et que sont aujourd'hui les Périclès, les Codrus, les Miltiade ? rien, qu'un peu de cendre » ! Quelle dépravation ! quelle morale ! l'on ne rougit

pas

pas de la publier ! et les magistrats le souffrent ! On trouve ici, à côté de la sagesse et de la magnanimité, la folie et la bassesse ; la liberté à côté de la tyrannie ; l'austérité contrastant avec la volupté ; la philosophie d'Anaxagore et de Socrate, obscurcie par les paradoxes et les subtilités des sophistes. Athènes est aujourd'hui l'école du plaisir et du vice, comme de la littérature et de la philosophie ».

Après cette tirade, que Polémon débita avec véhémence, on l'engagea à se reposer ; il but de l'eau, et mangea un morceau d'ânon.

Lorsqu'il eut fini, Lasthénie lui demanda si, dans la peinture des mœurs d'Athènes, il avoit oublié les femmes ? — « Je n'aurois garde ; mon tableau perdroit son plus grand intérêt, son attrait le plus piquant. Mais pour les peindre, il faut les connoître, ce qui demande beaucoup de sagacité et une étude très-suivie. Je n'ai fait encore qu'esquisser

un esclave. Dans les fêtes publiques, elles ne doivent se montrer qu'entourées d'eunuques, d'esclaves d'Ethiopie, ou de femmes esclaves qu'elles louent, ou qui leur appartiennent. Quant à leurs mœurs, la sévérité de nos loix ne peut réprimer la coquetterie. La vigilance et les précautions de la jalousie ne servent qu'à enflammer leur imagination. Livrées à l'oisiveté, aux amusemens; soumises aux influences d'un climat voluptueux, elles font, de l'amour et de leur parure, leur principale affaire. Toute leur vertu, toute leur attention consistent à tendre les voiles du mystère sur leurs intrigues ». — « Vous ne les épargnez pas, s'écria Lasthénie : j'oserai pourtant me charger de leur défense. Je ne puis nier quelqu'irrégularité dans leur conduite; mais l'exemple des hommes exténue leurs fautes. La plupart des maris ne songent qu'à avoir des enfans de leurs femmes pour perpétuer leur nom; ils ne les prennent que pour veiller à leur mé-

nage, et ils réservent leurs égards, leurs empressemens, pour les courtisanes qu'ils entretiennent ». — « Il faut peu s'étonner de l'influence de ces femmes sur les mœurs : elles sont mieux élevées, plus instruites, parlent plus purement leur langue que les dames d'Athènes ; elles fréquentent les écoles des philosophes, tandis que l'éducation de nos dames est tellement négligée, que les agrémens de l'esprit fuient à leur aspect. « Et parce qu'elles n'ont pas cueilli, disoit Sapho, les roses des Muses, on ne parlera point d'elles pendant leur vie, on les oubliera après leur mort, et elles passeront de l'obscurité dans le néant du tombeau ».

CHAPITRE XII.

De Cratès. Anecdotes. Histoire des Amazones.

Protagore nous donna ensuite pour nouvelle, que les magistrats avoient décrété que le cynique Cratès seroit nourri au Prytanée. Chacun de nous se récria, improuvant qu'un tel homme, inutile à l'état, vécût aux dépens du public. — « Il mérite de la république plus que vous ne croyez, répondit Protagore ; il est le médiateur, le juge de tous les débats, de toutes les tracasseries domestiques ; il s'attache sur-tout à maintenir la paix entre les époux. Il vient de raccommoder le médecin Nicomaque avec Praxile sa femme. Ce mari jaloux, ayant eu l'imprudence de revenir de l'assemblée du peuple avant la fin de la séance,

surprit Praxile et Myson son amant dans une attitude décisive. Enflammé de colère, il court sur son rival, le poignard à la main. Praxile aussitôt s'écrie : « Il ne m'a pas séduite, il a employé la force. — Oui, dit Myson, et j'invoque la loi ». Ces mots arrêtent le bras de Nicomaque. Vous devez savoir que la loi permet au mari de tuer l'amant de sa femme, surpris dans un rendez-vous avec elle ; mais lui défend ce meurtre, lorsque celle-ci déclare que c'est par la violence, et non par la séduction, qu'il a triomphé d'elle ». Je trouvois cette loi fort bizarre.—« Elle est sage, me répond Protagore : l'arme de la séduction est plus dangereuse, plus facile que celle de la force, si rarement possible. Mais l'époux, dans ce dernier cas, a le droit de répudier sa femme, et de faire condamner son complice à une amende considérable en sa faveur. Nicomaque, irrité, ne vouloit faire aucune grâce : Praxile étoit perdue sans ressource ; elle alloit être exclue des cé-

rémonies religieuses ; elle n'auroit plus osé se parer ; tout le monde pouvoit la couvrir d'opprobres et déchirer ses vêtemens. Dans son malheur, elle eut recours à Cratès, lié d'amitié avec son mari, et qui promit ses bons offices. Il va trouver Nicomaque, qu'enflammoient la fureur et la vengeance. « Je ne chercherai pas, lui dit-il, à vous consoler par l'exemple des hommes et des dieux, et par la fatalité qui sème cette ivraie dans le champ de l'hymen : mais quel est celui dont la vertu est la plus ferme ? est-ce celui qui marche plein de confiance au bord du précipice ; ou celui qui, tombé une fois, connoît l'écueil où il s'est brisé ?

» Un Spartiate se fit tuer dans une bataille, parce qu'au combat des Thermopyles, un mouvement de foiblesse l'empêcha de prodiguer sa vie. Et qui de nous est inébranlable dans la vertu ? quel stoïcien répondroit de ne jamais faillir ? La foiblesse est inhérente à la nature humaine, comme la gravité à la matière ».

Nicomaque traitoit ce raisonnement de paralogisme ; il assuroit que l'homme est né libre, que sa volonté absolue le décide au bien ou au mal, et que l'on étoit vertueux lorsqu'on le vouloit bien. Cratès comprit que sa dialectique et ses prières seroient du temps et des paroles perdus, et qu'il falloit d'autres léviers pour remuer l'ame d'un mari outragé. Voici ceux qu'il a employés. Il s'est adressé à la jeune Naïs, courtisane très-jolie et très-adroite. Il l'a fait venir chez lui, sous le titre de sa nièce, arrivée depuis peu à Athènes, pour raison de santé ; il l'a revêtue d'habits simples et modestes : sous ce vêtement, Naïs a affecté l'air et le ton d'une villageoise douce et timide. La scène préparée, Cratès est venu vers Nicomaque, lui a montré de l'inquiétude sur la santé de sa jeune nièce, et l'a prié de venir lui donner ses soins. Un médecin ne demande pas mieux que d'exercer ses talens, sur-tout lorsqu'il s'agit d'une jeune et jolie femme. Il court

chez Naïs ; elle étoit étendue sur un lit, abattue, l'air souffrant. Le disciple d'Hippocrate tâte le pouls, le trouve petit, inégal, intermittent ; demande à la malade si elle a des maux de tête, des vertiges ? — « Oui.— Des anxiétés ? — Oui. — Des crampes, des inquiétudes aux jambes ? — Oui. -- Des frayeurs ? — Oui, souvent. — Cela suffit, belle Naïs ; je connois la cause de votre maladie, mais nous vous guérirons. Il faut commencer par vous dissiper et vous égayer : le rire et le plaisir sont le premier spécifique de votre état ». Nicomaque dit ensuite à part, en souriant, à l'oncle prétendu, que la maladie de sa nièce étoit causée par un excès de sagesse, qu'il falloit au plutôt lui chercher un mari. —« Je m'en occuperai, lui répondit Cratès en souriant aussi ; mais en attendant, il faut la soulager, et venir la voir souvent ». Nicomaque ordonna des bains de pieds, du lait, des substances végétales, et sortit en promettant de revenir le soir même.

Il trouve Naïs avec une seule esclave, qui s'éloigna par discrétion. Elle le reçut avec cette joie douce qu'inspire la présence d'un médecin qui a notre confiance, et cette volupté timide que fait naître la vue d'un objet aimé : son léger vêtement offroit les formes les plus heureuses, et laissoit entrevoir la neige d'un sein charmant. Le jour de la chambre étoit foible et doux : l'intéressante Naïs tournoit souvent ses beaux yeux languissans sur son cher Esculape qui s'enflammoit, donnoit des conseils et des remèdes en bégayant. Elle se plaignoit d'un mouvement de colique ; la main de Nicomaque voulut connoître la cause du mal : elle s'égare ; Naïs soupire, oppose une foible résistance. Nicomaque n'y est plus, la tête lui tourne, il se précipite dans ses bras : elle jette un cri perçant, et Cratès paroît. Quel aspect ! quel coup de foudre ! chacun reste muet. — « Que vois-je ! s'écrie enfin le cynique ; qui? vous? un homme si sûr, si

maître de lui-même, si inexorable pour les fautes d'autrui, vous abusez de ma confiance, vous venez séduire ma jeune nièce, l'innocence même » ! Nicomaque auroit voulu se cacher dans les entrailles de la terre. Dans sa stupeur, il veut s'excuser, et la parole expire sur ses lèvres. Enfin Cratès en eut pitié. Après quelques reproches, il lui dit que, plus philosophe et plus indulgent que lui, il consentoit à se taire, à pardonner, pourvu qu'à son tour il pardonnât la même foiblesse à sa femme, et qu'il dispensât le jeune Myson de l'amende qu'il en exigeoit. Le galant Nicomaque se crut trop heureux d'obtenir grâce à ce prix, et la paix fut acceptée et signée.

» Un jour ce même Cratès dit à Gorgias le sophiste, qui exhortoit les Grecs à une paix générale et perpétuelle entr'eux : « Comment pourriez-vous concilier des intérêts si opposés, vous qui ne pouvez maintenir la paix dans votre maison, qui pourtant n'est composée

que

que de trois individus, vous, votre femme et un esclave » ?

Lorsque Protagore eut cessé de parler, Polémon nous raconta le triste accident de Lycias, philosophe orné des plus grandes connoissances. « Il a eu le malheur de perdre sa femme ; il en a été si vivement affecté, que sa mémoire s'est éteinte tout-à-coup. Il a deux grandes filles auprès de lui, qui l'appellent, le nomment, l'embrassent : il ouvre de grands yeux, ne les reconnoît pas, et repousse leurs caresses. J'ai été témoin de cette triste scène.

» Mais je ne sais si vous connoissez Hyllus le thessalien, philologue, sophiste, médecin et beau parleur ; il n'est ici que depuis quinze jours. Il m'a raconté une anecdote assez plaisante, qui lui étoit arrivée avec le vieux Denis de Syracuse. Ce tyran, dévoré de craintes et de soupçons, comme tous ses pareils, se plaignoit un jour, devant ses courtisans, du nombre des conspirateurs qui l'envi-

ronnoient. Hyllus, qui étoit présent, lui dit : « Donne-moi un talent, et je t'apprendrai un secret qui te fera découvrir tous ceux qui conjurent ta perte ». Denis promit la somme si le moyen étoit infaillible. Hyllus, à ces mots, le conduit à l'écart, et lui dit : Fais-moi remettre cet argent tout-à-l'heure ; et les conspirateurs, alors persuadés que je t'ai enseigné le moyen de les connoître, n'oseront plus former de complots contre toi ». Denis, trouvant l'invention heureuse, la ruse très-adroite, fit appeler son trésorier, et lui ordonna de compter un talent à Hyllus ». — « Voici un trait de Philippe de Macédoine, dit Damo, peut-être aussi plaisant que celui que vient de nous conter Polémon.

« Ce roi, dans une bataille, avoit fait un grand nombre de prisonniers ; on les vendoit à l'enchère, lui présent, assis sur une chaise. Ayant, par inadvertance, sa robe un peu trop relevée, de sorte que la situation étoit indécente, un des pri-

sonniers, qui s'en aperçut, s'écria, au moment où l'on publioit son enchère : « Philippe, fais-moi grâce, empêche que je ne sois vendu, car je suis ton ami et celui de ta famille. — De quel côté, répond Philippe, et d'où vient cette amitié entre nous? — Si tu veux le savoir, je te le confierai à l'oreille ». Le roi le fit amener, et le prisonnier lui dit tout bas : « Abaisse le devant de ta robe, car tu montres au public ce que la décence oblige de cacher ». Philippe, enchanté d'un avis donné si adroitement, le fit relâcher soudain, en disant : « Il est vrai, c'est un de mes amis, je l'avois oublié ».

Après ces divers récits, Polémon me demanda si, dans mon voyage en Asie, j'avois vu le fleuve Thermodon (*a*), et ces fameuses Amazones, dont Penthésilée et Antiope avoient été reines; la

(*a*) Le Thermodon est un fleuve de Cappadoce qui se jette dans le Pont-Euxin ; il est célèbre par l'histoire ou la fable des Amazones.

première, renommée pour avoir combattu vaillamment au siége de Troie ; et Antiope, pour avoir osé attaquer Hercule qui la vainquit, et lui fit épouser Thésée, dont elle eut Hippolyte ? — « Non, dis-je, je n'ai point étéjusqu'au Thermodon ; mais en traversant la Cappadoce, j'ai pris des renseignemens sur l'existence et les mœurs de ce peuple de femmes célèbres. Des historiens prétendent qu'elles n'admettent aucun homme dans leurs états, mais qu'elles se rendent une fois tous les ans sur la frontière, pour y recevoir les caresses de leurs voisins ; qu'après leur accouchement, elles gardent les filles, et renvoient les garçons à leurs pères. Ils ajoutent qu'elles se brûlent une mamelle pour mieux tirer de l'arc, et conservent l'autre pour allaiter leurs enfans. Sans m'ériger en critique, ces récits me paroissent douteux, ou du moins je crois la vérité embellie par beaucoup de fictions. Mais voici la traduction qui me paroît la plus vraisemblable, telle que je

l'ai reçue d'un vieillard du pays, homme digne de foi.

« Les Grecs attaquèrent la patrie de ces guerrières, les battirent complétement, et les emmenèrent prisonnières sur des vaisseaux. Lorsqu'on fut en pleine mer, elles brisèrent leurs fers, égorgèrent leurs vainqueurs, et s'emparèrent des navires; mais, ignorant la manœuvre, elles voguèrent au gré des vents et des flots. Après une navigation pénible, elles abordèrent à Cremnes, sur le Palus-Méotide (*a*), ville habitée par les Scythes, nation libre. Elles s'avancèrent dans le pays en le dévastant. Les Scythes, étonnés, prennent les armes, et courent au-devant des ennemis inconnus, qui sembloient descendus du ciel, ou vomis par les mers. Ils les attaquent; mais, ayant reconnu le sexe des morts restés en leur pouvoir, ils ne voulurent plus combattre

(*a*) Aujourd'hui mer de Zabache, grand golfe au nord de la mer Noire, dont les bords appartiennent maintenant à la Russie.

de pareils adversaires. Ils tinrent conseil, choisirent des jeunes gens en nombre à peu près égal à celui des Amazones, et les envoyèrent camper auprès d'elles, avec ordre d'éviter tout combat, de chercher, au contraire, à les gagner, à s'attirer leur bienveillance, leur projet étant de s'unir avec ces femmes belliqueuses pour en avoir des enfans. Les jeunes gens suivirent exactement le plan qu'on leur avoit tracé. Les Amazones, voyant qu'on ne cherchoit pas à leur nuire, restèrent dans l'inaction et dans la sécurité. Cependant les deux armées se rapprochoient tous les jours. Des Scythes s'aperçurent que, parfois, une Amazone seule, ou suivie d'une autre, s'éloignoit du camp. Un d'eux les épia, comme on épie la colombe qu'on veut surprendre. Il en vit une isolée, qui entroit dans un bois; il courut après elle et l'atteignit. Celle-ci, loin de s'enfuir ou de le repousser, lui sourit agréablement. Au défaut d'un idiome commun entr'eux, ils se

firent des gestes, se parlèrent des yeux; et le plaisir et la nature donnant le signal, cette scène muette finit par l'union la plus intime. L'Amazone s'en trouva si bien, qu'elle fit entendre à son vainqueur qu'elle reviendroit le lendemain au même lieu, avec une de ses compagnes, l'invitant à retourner aussi avec un de ses compagnons; ce qu'il promit. De retour au camp, il conta son aventure, et fut exact au rendez-vous du jour suivant avec un de ses camarades. Ils y trouvèrent l'Amazone et une de ses amies. Elles étoient jeunes et belles, et le temps fut aussi bien employé que la veille.

» Insensiblement ces jeunes Scythes apprivoisèrent toutes ces guerrières, plus fières au combat que farouches en amour. La liaison formée, les deux camps se réunirent, et chacun prit pour femme celle dont il avoit obtenu les faveurs. Lorsqu'ils commencèrent à s'entendre, les Scythes proposèrent à leurs épouses de se joindre au reste de leur nation,

et de vivre tous ensemble. — « Nous ne pourrions, dirent-elles, nous accorder avec les femmes de votre pays : leurs coutumes diffèrent trop des nôtres. Nous tirons de l'arc, nous lançons le javelot, nous montons à cheval, et nous n'avons point appris les ouvrages de notre sexe. Vos femmes, au contraire, ne connoissent que les occupations et les travaux du leur; elles ne quittent jamais leurs chariots (11). Mais, puisque vous voulez resserrer et continuer notre hymen, quittons cette terre, et allons nous établir au-delà du Tanaïs ». Les Scythes y consentirent; et ayant traversé le fleuve, ils marchèrent pendant trois jours vers l'orient, et arrivèrent dans le pays qu'ils habitent aujourd'hui, sous le nom de Sauromates. Les femmes ont conservé leurs anciens usages; elles montent à cheval, vont à la chasse, tantôt seules, tantôt avec leurs maris, et les suivent aussi à la guerre. Le vêtement des deux sexes est le même. Quant au mariage,

ils ont réglé qu'une fille ne pouvoit se marier qu'elle n'eût tué un ennemi. Beaucoup vieillissent et meurent sans avoir mérité un époux ».

Après ces diverses narrations, Damo et Lasthénie récitèrent des scènes et des vers de plusieurs poètes. Polémon nous dit, à propos du plaisir dont nous jouissions dans ce repas, que le sage ne devoit pas imiter le vulgaire, qui attend la fête de Saturne, de Bacchus ou de Minerve, pour se livrer à la joie. « L'ame, disoit-il, se porte d'elle-même aux objets doux et agréables : si elle entend des instrumens de musique, le chant mélodieux des oiseaux; si elle voit un beau ciel, un site heureux et champêtre, de jeunes animaux jouer avec gaieté et folâtrer sur l'herbe, elle s'épanouit, respire une joie douce et paisible. Laissons le méchant s'attrister, calomnier la vie. Carnéade disoit que, comme les boîtes où l'on a mis de l'encens, retiennent encore la bonne odeur après qu'on l'a enlevé,

ainsi le sage, conservant le souvenir de sa vertu et de ses bonnes actions, doit être heureux chaque jour de son existence. « Oui, s'écria-t-il, ce monde est un temple digne de la majesté d'un dieu suprême, et la vie une fête perpétuelle pour l'homme de bien » !

Il nous cita, à ce sujet, quatre vers que Solon avoit faits dans sa vieillesse; « car ce grand, ce grave législateur, nous dit-il, étoit aussi ami des plaisirs que de l'ordre et des loix ».

« Bacchus, ranime-moi du feu de ton ivresse;
Sur mes cheveux blanchis, jouez, jeunes Amours;
Muse de quelques fleurs couronne ma vieillesse,
Et que ton luth divin charme mes derniers jours ».

CHAPITRE XIII.

De la Ville d'Athènes. Achat d'un Esclave. De Timon le Misantrope. Repas public. De la Campagne d'Athènes. Morale de Lasthénie.

Le soir, Lasthénie me proposa de la suivre le lendemain à la ville, où elle alloit acheter un esclave. Nous partîmes de grand matin; nous arrivâmes par le chemin de l'Académie, il est bordé de cyprès. « Vous ne pouvez faire un pas ici, disoit Lasthénie, sans fouler la cendre d'un héros. Voilà l'autel des Muses, celui de Mercure, de Minerve, d'Hercule. Ce grand olivier qui est à votre droite, est le second né dans l'Attique. Ces tombeaux sont ceux de Trasybule, de Périclès, de Chabrias, de Phormion. Ici, sont les cénotaphes de nos braves

guerriers morts dans les combats; leurs noms et leurs pays sont gravés sur les petites colonnes qui sont auprès ». En entrant dans Athènes, je lui dis : « Je trouve votre ville assez mal bâtie; les rues y sont étroites, point alignées, d'une irrégularité frappante; les maisons sont chétives, peu commodes, excepté quelques-unes. Ces escaliers qui donnent sur les rues, ces appartemens supérieurs, bâtis en saillie, défigurent les façades, offusquent la vue, et gênent la circulation de l'air. Je n'aime pas non plus ces Hermès de pierre, de forme cubique, placés aux portes des maisons; je préfère ces autels couverts de gazon qui les touchent, ils sont bien plus agréables à l'œil. Vous n'avez qu'une fontaine (*a*); on y supplée, il est vrai, par des puits et des citernes. Enfin, je

(*a*) Il n'y avoit qu'une fontaine, c'est-à-dire une source; mais par neuf canaux souterrains, elle distribuoit de l'eau dans plusieurs quartiers de la ville.

cherche

cherche Athènes dans Athènes. — Vous ne faisiez pas toutes ces observations, il y a trois ans; on voit que les voyages vous ont formé le goût. A ce sujet, je vous dirai qu'un plaisant, entrant dans cette ville, et trouvant à la porte un temple consacré à deux divinités, s'écria: « Il faut que je m'en retourne; car, puisqu'on loge ici deux dieux ensemble, je n'y trouverai pas de logement pour moi »! Il est certain que tout respire dans cette ville la simplicité; mais la magnificence brille dans les portiques, les temples, les édifices publics. Cimon a fait planter ces beaux platanes qui décorent la grande place de l'Académie, qui étoit un lieu aride et nu; il en a fait un bocage délicieux arrosé de belles fontaines, percé de plusieurs grandes allées couvertes, et de longues lices pour les courses; d'ailleurs, la noblesse d'Attique, qui aime beaucoup la vie champêtre, déploie son faste et son goût dans les maisons de campagne. C'est là que vous voyez une heu-

reuse distribution unie à l'élégance, les appartemens les plus frais, les plus voluptueux, et des jardins dignes d'être le temple de la nature ».

Arrivés dans la place publique, où se vendent les esclaves, Lasthénie me dit : « Voilà l'autel de la Pitié, que les Athéniens seuls honorent d'un culte particulier. Cette divinité si respectable nous apprend à compatir aux malheurs de nos semblables, et à supporter les nôtres avec courage et résignation. Le culte de cette déesse, et les autels que les Athéniens ont élevés à la Pudeur, à la Renommée et à la Vigilance, prouvent qu'ils sont le peuple le plus religieux de la Grèce ». Les esclaves de tout âge, de tout sexe et de toute nation, étoient entassés au milieu de la place. Dès que Lasthénie eut parlé au marchand, il fit ranger sa troupe en rond, et lui ordonna de danser ; c'étoit pour nous faire juger de leur vigueur et de leur agilité. Ces malheureux sautèrent, gambadèrent de

toute leur force ; lorsqu'ils se ralentissoient, le maître les ranimoit avec des verges. Lasthénie fit bientôt cesser cette triste danse, marchanda un jeune Scythe, d'une figure douce et spirituelle, et demanda au marchand quels étoient ses défauts corporels et autres (*a*) ? — « Il craint la fatigue, répondit le marchand ; il est d'une humeur triste ; souvent, au lieu de travailler, il s'amuse à chanter des pœans amoureux et mélancoliques, qui attristeroient les hiboux ; mais avec des verges, vous le corrigerez aisément ». Lasthénie le choisit, malgré ces inculpations, en me disant : « La Pitié, ici présente, me parle en sa faveur ; d'ailleurs, je préfère l'esprit à la matière. Je me flatte que mes soins, la douceur de sa servitude lui rendront la gaieté, et peut-être le bonheur. Il cultivera mes

(*a*) Les marchands d'esclaves étoient obligés de déclarer les vices et les défauts qu'ils leur connoissoient ; autrement le marché étoit résilié.

fleurs et mes laitues, et je cultiverai sa raison et son cœur ». Elle le paya six cents drachmes. Je lui parlai alors d'une branche de commerce si cruelle et si flétrissante pour l'humanité. Elle m'avoua qu'elle en avoit gémi souvent ; que l'esclavage outrageoit la nature, dégradoit également l'acheteur et le vendeur ; mais que cet abus étoit presqu'impossible à réformer. Ce commerce est considérable dans la Grèce ; l'Attique, seule, compte quatre cent mille esclaves : ce sont eux qui labourent les champs, font valoir les manufactures, exploitent les mines, travaillent aux carrières, et sont chargés de tout le détail du service. Ceux qui sont mieux élevés et plus heureux, s'adonnent aux arts, cultivent des talens. On doit rendre justice aux Athéniens, ils ne traitent pas leurs esclaves avec la même sévérité que Sparte traite les ilotes. Ici, nul maître n'a le droit d'attenter à leur vie : il peut seulement les charger de fers, les condamner à tour-

ner la meule, leur interdire le mariage et les séparer d'avec leurs femmes. Si des maîtres barbares exercent sur eux des actes de cruauté, ils peuvent se réfugier au temple de Thésée : dans cet asile, ils demandent un maître plus doux, et souvent ils l'obtiennent. Ils sont obligés d'avoir la tête rase, qu'ils couvrent d'un bonnet ; et leur tunique ne peut passer le genou. La loi défend, sous des peines très-graves, de maltraiter l'esclave d'un autre. Ils peuvent, par des services rendus, ou par un pécule, fruit de leur industrie ou de leur économie, acheter leur liberté ; mais s'ils en abusent, si un maître prouve en justice que son esclave a manqué de reconnoissance, il le reprend et le remet aux fers, en lui disant : « Sois esclave, puisque tu ne sais pas être libre ».

Pendant cet entretien, nous vîmes arriver un homme bizarrement vêtu, suivi de la foule. Lasthénie le reconnut, et me dit : « Voilà Timon le misantrope ; on le

voit rarement dans la ville, c'est un hibou qui craint le grand jour : il hait les hommes, et les fuit comme des bêtes féroces. Mais je veux l'observer. Oh ! oh ! il monte à la tribune ; écoutons. *O Athéniens !* crie-t-il d'une voix de Stentor, *j'ai un figuier à ma campagne, où plusieurs de vous se sont déjà pendus ; je veux le couper pour bâtir à sa place : si quelqu'un de vous veut profiter de cette commodité pour s'y pendre, qu'il se dépêche ; je ne lui donne que vingt-quatre heures.* Après cette courte harangue, il descendit de la tribune et se retira tranquillement. Le peuple, loin de s'offenser de cette saillie d'humeur, en rit beaucoup, et accompagna Timon avec des battemens de mains.

En traversant les rues avec Lasthénie, j'y vis nombre de tables dressées et couvertes de mets. « Quelle fête, ou quelle réjouissance, lui dis-je, occasionne ces repas ? — Avez-vous oublié qu'à chaque nouvelle lune, les riches dressent des

tables pour le petit peuple, en l'honneur de la déesse Hécate? Tous ceux que vous voyez accourir et manger de si bon appétit, sont nourris aux dépens de la ville; ce sont des malheureux qui n'ont ni de quoi vivre, ni de quoi travailler. Cette ville est populeuse : l'Attique peut mettre vingt mille hommes sous les armes. Je ne parle pas des étrangers qui, loin d'être naturalisés, sont obligés de se choisir des protecteurs parmi les citoyens, et de payer un tribut annuel de douze drachmes (dix livres) par tête pour homme, et de six pour femme ». Je ne quittai pas Lasthénie de tout le jour, et ce jour eut pour moi la rapidité de l'éclair. Quelle situation plus délicieuse que celle d'être auprès d'une femme que l'on aime, dont la conversation est animée et embellie par les grâces de l'esprit, par une instruction brillante et solide, et par le charme touchant de la modestie et de la douceur !

Cependant quelqu'inquiétude altéroit

mon bonheur : elle ne me parloit jamais que d'amitié, écartoit avec soin les souvenirs les plus doux ; et toute expression un peu tendre donnoit à son visage une teinte d'austérité. Nous devions aller le lendemain nous promener ensemble ; je résolus de la conduire aux mêmes lieux que nous parcourions au commencement de nos amours, dans cet asile agreste et solitaire, où je cueillis le premier baiser, où son regard et sa bouche me promirent mon bonheur. Les premières faveurs de l'amour, quoique légères, laissent de si profondes impressions, que le moindre souvenir éveille notre sensibilité, et souvent le feu de nos désirs.

Nous partîmes de grand matin, et traversâmes le Pédion, ou la campagne d'Athènes. Lasthénie m'en faisoit remarquer les beautés. « Elle est arrosée, me disoit-elle, par le Céphise, l'Eridan et l'Ilyssus (12). L'Ilyssus est consacré aux Muses et à plusieurs autres divinités. On voit,

sur ses bords, une chapelle à Borée qui enleva Orithie, et un autel dédié aux Muses; un temple de Cérès, et celui de Diane, où l'on sacrifie quantité de chèvres. Admirez ce que peuvent le travail, l'industrie, un bon gouvernement et la salubrité de l'air. Ce pays, hérissé de montagnes et de rochers, présente cependant le tableau le plus riant, le plus animé; par-tout des bourgs, des hameaux riches d'une population nombreuse. Voyez cette quantité d'oliviers touffus, qui forment une forêt immense; ces collines sont couvertes de vignes, de bois d'érable, de cédres, d'arbousiers et d'arachnés. Ces majestueux platanes qui bordent l'Ilyssus, ont souvent prêté leurs ombres au divin Socrate: c'est là sans doute qu'il faisoit descendre la philosophie du ciel, pour la guider dans les routes tortueuses du cœur humain. Mais ce qui m'intéresse le plus dans ce magnifique tableau, c'est l'aspect et la destinée des hommes. Je m'approche sou-

vent des gens de la campagne; j'entre dans les villages; je ne vois que des hommes heureux, ou du moins exempts de soucis et de peines. Le laboureur, en conduisant sa charrue, fredonne une chanson; l'artisan jouit en s'occupant de son travail; et le philosophe, en méditant sous ces ombrages, sur les misères de la vie humaine, en plaignant nos malheurs, est heureux lui-même. Mais venez voir l'épitaphe de ce tombeau voisin : *J'ai passé ma vie à manger, à boire et à médire de tout le monde.* — Comment se nommoit cet honnête homme ? — Timacréon. Il étoit athlète, poète très-vorace et très-satyrique : ce fut Simonide qu'il avoit déchiré dans ses vers, ainsi que Thémistocle, qui lui fit cette épitaphe. — Quoique ce portrait ne soit pas celui de toute l'espèce humaine, l'épitaphe conviendroit à bien des gens ».

Tout en égarant nos pas et nos discours, j'avois conduit Lasthénie dans

l'enceinte des rochers, où mon amour et ma victoire sur le taureau furent récompensés du premier baiser. En y entrant, une douce mélancolie investit mon cœur; mes regards attendris se fixèrent sur le gazon où jadis nous nous étions assis. — « Qu'avez-vous? me dit Lasthénie; vous paroissez rêveur ! — Oui, je le suis; une tendre réminiscence me représente l'époque la plus fortunée de ma vie : l'avez-vous oubliée ? Avez-vous mangé de ce lotos dont parle Homère, qui fait perdre la mémoire? — Non; ces lieux, leur danger me sont présens encore, le souvenir m'en est cher. — Ces rochers sont les mêmes, cette onde suit toujours la même pente, ces arbres élevés nous prêtent encore leur ombrage; rien n'a changé; Lasthénie seule n'est pas la même ». Elle ne répondit rien; la tête baissée, elle s'abandonnoit à ses réflexions. « Regardez, lui dis-je, cette inscription que ma main a gravée sur cette roche : *Si ma vie duroit autant*

que ces rochers , j'aimerois toujours Lasthénie. Et celle de ces arbres : *Arbres , croissez pour couvrir Lasthénie ; croissez avec mon amour.* Lisez encore ces deux vers écrits au front de cette Naïade qui épanche ses eaux :

« Seul avec Lasthénie en ces sauvages lieux,
» Elle seroit pour moi l'univers et mes dieux».

Lasthénie lisoit et gardoit le silence : un soupir sortit du fond de son cœur. Nous nous assîmes à côté l'un de l'autre, et je lui parlai le langage le plus tendre de l'amour. Je lui jurai que je l'aimois plus que jamais. « Mon cher Antenor, me dit-elle enfin, dans quel trouble vous me jetez ! quel ressouvenir ! Vous êtes le seul homme qui ayiez rempli mon cœur ; soit sympathie, soit foiblesse, illusion des sens, besoin de l'ame, un charme impérieux m'entraîna toute entière vers vous. Ma résistance fut foible : à trente ans je payai mon tribut à l'amour. Je tire le rideau sur le passé ; mais depuis,

j'ai beaucoup réfléchi sur cette passion, peut-être indifférente par sa nature, mais criminelle quand elle blesse les loix et la moralité. Si la loi attache une flétrissure aux jouissances de l'amour, quel frein arrêtera, dans la pente des vices, une femme qui brave les loix de la modestie et de la pudeur? Les vertus se tiennent toutes; une seule détruite, les autres s'écroulent insensiblement. Qui dédaigne l'opinion publique sur un point, bientôt ne rougira plus d'aucun vice. Ainsi, mon cher Antenor, laissez-moi oublier mes égaremens; renfermons nos sentimens dans le cercle de l'amitié; ma résolution est inébranlable : une rechute m'aviliroit à mes yeux, et je ne vous pardonnerois pas d'y prétendre ». Je connoissois trop bien la fermeté de son caractère pour me flatter d'ébranler ou de modifier ses principes : mais, plus enflammé encore par l'attrait de tant de vertus, je lui offris de lier nos deux cœurs des nœuds de l'hymen. — « Si je

vous répondois sur-le-champ, ma réponse seroit un refus; mais puisqu'il s'agit, dites-vous, de votre bonheur, et sans doute du mien, je vous demande vingt-quatre heures de réflexion; ce n'est pas trop pour un sujet aussi grave. Continuons notre promenade, et parlons d'autres choses.

» Voyez-vous, sur votre droite, cet édifice qui s'élève à mi-côte, au milieu d'un bois de cyprès? c'est le temple d'Esculape; allons le visiter? — Croyez-vous que ce dieu me guérisse de mon amour? — Pourquoi non? il a bien ressuscité Hippolyte. -- Croyez-vous plus facile de rendre la vie à un mort, que d'éteindre l'amour dans le cœur d'un homme?

Nous traversâmes le même lieu où jadis j'avois combattu et terrassé le taureau qui couroit sur elle. Je m'arrêtai, et soupirai. — « D'où vient ce soupir, me dit-elle? — Vous souvient-il de ce champ de bataille et du monstre qui menaçoit

vos jours ? — On n'oublie point de pareils traits de bravoure, et sur-tout un service aussi important. — Que n'ai-je à lutter contre le Minotaure ou l'hydre de Lerne, et obtenir le même prix de ma victoire ! — Le combat seroit plus dangereux, et le salaire moins doux. Les secondes faveurs de l'amour ressemblent aux liqueurs évaporées, elles ont perdu de leur séve et de leur parfum ».

CHAPITRE XIV.

Rencontre d'Ariston. Son Histoire.

Un homme très-modestememt vêtu, s'avançoit alors vers nous. — « Voici, me dit Lasthénie, un philosophe assez original ; vous allez le juger ». Elle lui demanda, en l'abordant, ce qu'il devenoit, ce qu'il faisoit de son temps ? — « Je le passe à ouvrir les yeux, à voir, à prêter l'oreille, à avoir la santé,

la liberté et le repos ; et dans ce moment je m'achemine vers la maison de ce fou de Théophraste. — Fou ! s'écria Lasthénie ; quelle épithète ! Ignorez-vous qu'une loi de Solon défend de mal parler des morts ? — N'importe, j'appelle fou tout homme qui s'amaigrit, se tue à travailler, à composer. J'appelle fou ce Carnéade, qui s'enfonçoit tellement dans l'étude, qu'il négligeoit le soin de son corps, laissoit croître ses cheveux et ses ongles, oublioit même de manger, au point qu'il falloit que sa servante lui mît les morceaux dans la bouche ; et tout cela pour surcharger sa mémoire d'une érudition fastueuse, qu'un rien, un instant nous fait oublier. J'ai connu un certain Hermogène, grand rhéteur et prodigieux pour son âge, car il commença à professer à l'âge de quinze ans ; à dix-huit, il composa sa rhétorique, ouvrage très-estimé ; et par un malheur étrange, à vingt-quatre ans il fut frappé d'une telle

paralysie morale, qu'il perdit tout souvenir du passé; et sa mémoire, comme le tonneau des Danaïdes, ne peut plus rien conserver. C'étoit bien la peine de s'abîmer de travaux, d'user sa jeunesse dans l'étude, pour tomber dans l'imbécillité! — Mais Théophraste a conservé la mémoire, le jugement jusqu'au dernier moment de sa vie. — Mais il est mort: à quoi lui servent aujourd'hui ses travaux et sa prétendue gloire? Nous sommes moins faits pour penser que pour agir, pour raisonner que pour jouir; les vrais biens sont ceux de la nature: le ciel, la terre, la campagne, voilà les sources intarissables de nos jouissances. Le poète Callimaque disoit avec raison qu'un gros livre étoit un grand mal. Désormais le monde sera mon livre, et l'expérience mon maître. — Mais, vous, grand détracteur de l'étude et de la science, vous avez cependant consumé nombre d'années dans les travaux littéraires. — Oui, soit passion ou démence, ce

qui est synonyme, à force d'étudier, j'étois devenu plus maigre que l'oiseau de Minerve. Un de nos philosophes disoit que, dans sa vie, il s'étoit repenti de trois choses; la première, d'avoir confié un secret à sa femme; la seconde, d'avoir été par eau lorsqu'il pouvoit aller par terre; et la troisième, d'avoir passé un jour sans rien faire. Eh bien! moi, j'ai commis aussi trois grandes fautes; la première, d'avoir pâli sur des livres pendant cinq ans; la seconde, de m'être marié; et la troisième, d'avoir accepté un riche héritage. — Mais pourquoi vous repentir du mariage, vous, sur-tout, qui aviez une femme douce, aimable et jolie? — La chaîne la mieux dorée n'est pas moins une chaîne, et la femme la plus aimable n'est pas moins une femme. — Mais en quoi vous incommodoit une succession, que vous envoyoit la bonté des dieux? — Dès ce jour, les soucis, la gêne, les travaux, la crainte, l'avarice entrèrent dans mon

logis. Quel fardeau que l'opulence ! des comptes éternels à régler, des esclaves à surveiller, des procès à soutenir, des débiteurs à poursuivre „des bâtimens à réparer, à édifier, des terres à faire valoir! Si je voulois voyager, la moisson, la vendange, les semailles m'enchaînoient tour-à-tour. Si je voulois dîner, mes cuisiniers n'étoient pas prêts. Rassasié par l'abondance, l'appétit me manquoit; je ne digérois plus. Dans ma maison, dans les rues, j'étois entouré de prétendus amis qui m'importunoient tout à l'aise. A la moindre incommodité, parens et médecins m'enveloppoient et m'empêchoient de me guérir à ma manière. Enfin, fatigué de mes richesses, de mes livres et de ma femme, je pris un beau jour le parti irrévocable de secouer mon fardeau, et de briser tous mes liens. Je commençai par ma femme: je connoissois un jeune homme de ses alliés qui l'avoit aimée; mais plus chargé d'amour que d'argent, les parens l'avoient

rejeté. J'allai le trouver, et lui dis sans préambule : « Je sais que ma femme vous plaît, et je viens vous offrir sa main ; je connois votre fortune, je me charge des frais, et vous donne en présent de noces une métairie assez considérable que j'ai à Brauron, au pied du mont Pentélique qui nous fournit un si beau marbre ». Alors, sans attendre son balbutiement de reconnoissance, je le pris par la main, et le menai chez ma femme. « Voici, lui dis-je en entrant, Phidippe, votre nouvel époux ; il est doux, honnête ; il vous aime, il vous convient : suivez-moi, allons chez le magistrat demander le divorce ». Muette de surprise, elle ne répondoit rien. J'ajoutai : « Je vous laisse avec lui ; expliquez-vous, arrangez-vous ; je vais présenter ma requête au tribunal, et vous faire sommer d'y comparoître ». A mon retour, nos amans étoient d'accord, et le mariage se fit.

» Débarrassé de ce lien, j'avois encore ma fortune sur les bras. J'invitai à dîner

mes deux frères, qui, peu riches, voyoient peut-être mon opulence avec quelqu'envie, et me croyoient le plus heureux des hommes; car le sage seul connoît le néant des richesses. J'appelai à ce festin la plupart de mes amis : il fut splendide et abondant. Le lieu de la scène étoit ma plus belle maison de plaisance. Le buffet, la table étaloient tous mes vases d'argent et de vermeil; Bacchus épanchoit ses trésors; chacun louoit à l'envi ma magnificence, la délicatesse des mets.

» A la fin du repas, on apporta un vase de vermeil superbe, avec son couvercle. Tous les convives s'étonnèrent à l'aspect de cette huitième merveille; mes frères sur-tout l'admiroient, exaltoient la matière et le travail. Je leur répondis que, puisque ce vase leur paroissoit de quelque prix, je les priois de l'accepter, avec tout ce qu'il contenoit. Enchantés du cadeau, ils s'empressèrent de l'ouvrir; ils le croyoient plein d'or, ils n'y trouvèrent que de vieilles tablettes. Je

m'aperçus de l'affoiblissement de leur hilarité, et m'en assurai. Cependant je priai un ami, beau lecteur, de nous lire le contenu des tablettes. Quelles furent la surprise de l'assemblée et la jubilation de mes frères, quand ils entendirent que c'étoit une donation que je leur faisois de toute cette orfévrerie, de tous mes meubles, de tous mes biens, ne me réservant qu'une simple métairie, ornée d'un petit bois et d'une fontaine, quelques vases d'argile et une belle statue de marbre placée au milieu du bois, que j'avois élevée à la Nature! Mes frères, interdits, embarrassés, ne savoient s'ils devoient accepter ou refuser. Ils me pressèrent de rétracter mes bienfaits, ou du moins de m'en réserver une portion plus considérable. — Non, leur dis-je, ma résolution est fixe, et voici sur quelle base elle est appuyée. Un jour le sophiste Antiphon aborda Socrate qui étoit au milieu de ses disciples, et lui dit : « Je pensois que la philosophie devoit servir à rendre les hommes

plus heureux, et il me semble que vous vous écartez de ce principe ; votre manière de vivre est pire que celle du moindre esclave ; il n'est point de nourriture, point d'habillemens plus misérables que les vôtres : d'argent, vous n'en touchez jamais, et cependant l'argent réjouit celui qui le possède, lui procure des distinctions et une foule de plaisirs. En vérité, Socrate, si vos disciples suivent votre exemple, vous leur aurez appris une vie triste et malheureuse.— Je vois bien, Antiphon, répondit Socrate, que vous aimeriez mieux mourir que d'en mener une pareille. Mais trouvez-vous que je manque de rien ? voyez-vous que je me plaigne du froid, du chaud, de la faim, de la soif? Vous croyez que le bonheur consiste dans la magnificence ; et moi, je crois que celui qui a le moins de besoins approche le plus de la divinité : tous ces gens que vous nommez riches et heureux, sont fort contens lorsqu'ils font quelque profit ; croyez-vous que les jouissances

de la vertu soient moindres » ? Lasthénie interrompit Ariston pour lui demander s'il n'avoit pas imité certains rois qui s'étoient repentis, plus d'une fois, d'avoir abdiqué leur couronne ? « Jugez si je puis nourrir quelques regrets. A présent, je vais seul où je veux, au marché, à la place, à la promenade, à pied ou à cheval ; je dîne à la campagne, à la ville, sous un figuier ou dans ma chambre, et à l'heure qu'il me plaît. Ai-je sommeil, je vais me coucher ; je me lève tard ou tôt, à ma volonté ; je travaille mon jardin, j'ouvre un livre, ou je reste profondément oisif, suivant mon caprice. Si j'ai chaud, je prends le frais ; ai-je froid, je me chauffe : suis-je fatigué de la ville, je me sauve dans mon petit bois, où je vis et je règne, et guéri radicalement de mon ambition et de mon avarice, je m'écrie, comme mon maître Socrate, en jetant les yeux sur l'appareil de la magnificence et du luxe : Que de choses dont je n'ai pas besoin » !

CHAPITRE XV.

Maison de Théophraste. Ses Maximes, ses Opinions. De la Mouche d'Ariston. Du Temple d'Esculape, et d'une Scène qui s'y passe.

Nous étions parvenus à la maison de Théophraste, qu'occupoit un ami d'Ariston. Nous entrâmes d'abord dans un petit jardin où étoit l'image d'Aristote ; nous parcourûmes ensuite un portique orné de cartes de géographie : de-là nous allâmes au Musée, où ce philosophe donnoit ses leçons d'histoire naturelle. Nous lûmes sur le fronton de la porte cette inscription qui étoit au temple de Délos : *La justice est ce qu'il y a de plus beau parmi les hommes ; la santé, ce qu'il y a de meilleur, et l'accomplissement de ses désirs, ce qu'il y a de plus agréable et*

de plus doux. Autour du Musée on voyoit divers logemens, assez grands pour servir de retraite à plusieurs philosophes. Nous nous promenâmes ensuite dans le jardin, qui étoit agréablement terminé par les rives de l'Ilyssus.

Lasthénie nous quitta, et entra dans un berceau où étoit la statue de Théophraste. Je l'y trouvai dans un recueillement profond. « Qu'avez-vous, lui dis-je? — C'est un moment d'attendrissement, causé par le portrait de mon ancien ami, et un souvenir bien doux. Un jour, j'étois avec lui dans ce berceau; il me dit: « Ma chère amie, je porte le poids de quatre-vingt-dix-neuf ans; j'ai assez vécu pour connoître les hommes: j'ai vu, pendant le cours de ma vie, toutes sortes de personnes de divers caractères; je me suis toujours attaché à les étudier, et mon dessein est de parler de toutes les vertus et de tous les vices. Ce traité sera utile à ceux qui viendront après moi; il leur tracera des modèles qu'ils pourront

suivre ». Il n'a point achevé cet ouvrage, quoiqu'il ait poussé sa carrière jusqu'à cent sept ans.

Nous allâmes ensuite auprès d'un grand bassin. « C'est ici, me dit-elle, où, deux mois avant sa mort, ce grand philosophe me parla de la courte durée de notre vie. « Il y a dans ce bassin, me disoit-il, des carpes qui ont au moins cent cinquante ans d'existence. Observez qu'elles sont aussi agiles, aussi vives que des carpes beaucoup plus jeunes que j'ai vues naître. Je ne dirai pas, avec certains philosophes, que les poissons sont immortels : tout ce qui a une origine doit arriver à une mort ; mais le poisson, vivant dans un élément uniforme. à l'abri des grandes vicissitudes et des injures de l'air, se conserve plus long-temps que les autres animaux ; et si les variations de l'atmosphère sont, comme on le prétend, les principales causes de la prompte destruction des êtres vivans, les poissons, moins exposés que les autres animaux, doivent

jouir d'une plus longue vie : d'ailleurs, les os des animaux terrestres, leurs parties solides durcissent, s'ossifient avec l'âge, et lorsqu'ils sont absolument obstrués, le mouvement cesse, et la mort suit ; au lieu que les arêtes et les os des poissons, étant d'une substance beaucoup plus molle, ne sont pas sujets à ces obstructions qui détruisent la vie, ou du moins ce n'est que par degrés lents et insensibles, qu'ils acquièrent cette solidité fatale. Hélas ! ajouta-t-il, j'ai vécu presqu'âge de carpe ! Le passé n'est plus rien ; demain, après demain, dans peu de jours, mon songe sera fini » ! Quoiqu'il y ait bien du temps de cette conversation, elle m'est encore présente. Je me souviens aussi qu'un jour je l'attendois dans cette allée voisine ; il m'aperçut, et vint à moi d'un pas ferme et pressé : il paroissoit tout rajeuni. « Comment ! lui criai-je ; quelle vivacité ! — Je suis piqué d'une aventure qui vient de m'arriver. Je sors du marché d'Athènes, où

j'allois acheter des herbes potagères ; j'ai offert mon prix. — « Non, étranger (*a*), m'a répondu l'herbière ; j'en veux davantage. — Comment savez-vous que je suis étranger ? — Je le vois à votre prononciation ». Je vous avoue, ajouta le philosophe, que je suis étonné et très-mortifié, après avoir vieilli, en cette ville, dans l'étude de sa langue et de son accent, de n'avoir pu acquérir ce que le simple peuple a naturellement et sans peine ».

Au sortir de cette maison, nous nous séparâmes d'Ariston qui refusa obstinément de souper avec nous, parce qu'il alloit faire un repas champêtre à sa métairie. « Je place, dit-il, ma table dans mon petit bois, auprès de ma fontaine ; un esclave m'apporte du lait et du vin, quelques mets dans des vases d'argile. Il se retire, je reste seul avec la Nature ; je bois, je réfléchis, je mange en

(*a*) On appeloit étranger, à Athènes, tout ce qui n'étoit point de l'Attique même ; et barbares, ceux qui n'étoient pas Grecs.

me promenant, ou couché sur l'herbe : je suis de l'œil les oiseaux qui voltigent sur ma tête, et ce repas délicieux dure quelquefois plus de deux heures ». En le quittant, Lasthénie lui demanda des nouvelles de sa mouche, et s'il la revoyoit encore quelquefois ? — « Non ; Agnodice m'en a délivré pour toujours ». Quand nous fûmes seuls avec Lasthénie, je lui demandai l'explication de cette mouche. — « Vous avez dû voir que cet homme est marqué au coin de la singularité ; il vous a dit que, pendant cinq ans, il s'étoit exténué à force d'étudier. Quand il vouloit travailler, il se couchoit à terre, sur le ventre, entouré de ses livres ; alors il croyoit voir une mouche qui venoit se reposer sur son nez : il avoit beau la chasser, elle revenoit toujours, et le mettoit au désespoir. Les plus habiles médecins furent consultés ; mais leur science et leurs remèdes ne purent faire déguerpir cette fille du ciel, comme l'appelle un de

nos poètes, du nez d'Ariston, ou plutôt de son imagination. Enfin, la célèbre Agnodice eut l'honneur de cette cure. Agnodice est une femme de beaucoup d'esprit, qui avoit un penchant si invincible pour la médecine, qu'elle se travestissoit en homme pour assister aux leçons d'Hiérophile. Les dames d'Athènes s'intéressèrent avec tant de chaleur à cette élève d'Hippocrate, qu'elles firent abroger en sa faveur la loi qui prohiboit à leur sexe l'exercice de cette profession. Or, cette femme habile fut consultée pour Ariston par un de ses amis. Elle se chargea de la destruction de la mouche. On l'annonce, on la mène chez Ariston. Il lui demande ce qu'elle voit sur son nez? « Une mouche », répond hardiment Agnodice. Par ce mensonge officieux, elle inspira de la confiance à son malade; ensuite, avec l'air grave et profond d'un médecin qui veut connoître les effets et les causes, elle lui fait des questions relatives aux habitudes

de cette mouche, à son importunité, aux heures où elle revenoit. D'après cet éclaircissement, elle lui ordonne des potions innocentes, sous prétexte de le purger; enfin, un beau jour elle lui annonce qu'elle vient extirper la mouche; elle tire un petit couteau de sa poche, le lui passe légérement sur le nez, et lui montre une mouche qu'elle tenoit cachée dans sa main. Ariston s'écrie: « La voilà ! je la reconnois; c'est la même qui me tourmente depuis si long-temps » ! C'est ainsi que ce disciple du dieu d'Epidaure le guérit de sa vision : tant il est vrai que l'imagination est une magicienne qui nous présente des fantômes que nous prenons pour des réalités » !

Nous allâmes avec Lasthénie au temple d'Esculape. Nous y trouvâmes quelques hommes et un nombre infini de femmes. La statue du dieu est couverte d'une tunique et d'un manteau de laine blanche : on ne voit que son visage, ses pieds et ses mains. — « Quelle est cette

statue qui est auprès du dieu, enveloppée d'une robe semblable ? — C'est celle d'Hygie sa fille, divinité que j'invoque avec le plus de ferveur ; car ce qu'on appelle en médecine *hygiène*, est le vrai principe de la santé ; elle prescrit l'exercice et la sobriété. Observez ces femmes ; elles coupent des tresses de leurs cheveux, et les attachent à la statue du dieu ; d'autres y appendent des tableaux. — Ce sont sans doute des offrandes pour demander à ce dieu la santé, ou pour le remercier de l'avoir obtenue. — Oui, l'on court ici en foule pour solliciter la guérison du corps ; mais personne ne s'est encore avisé d'implorer Esculape, pour avoir un esprit plus doux, une ame honnête, sensible, reconnoissante ; personne ne vient lui demander d'être guéri de la vanité, de l'envie et des autres vices inhérens au cœur humain ».

Dans ce moment, nous vîmes entrer dans le temple une femme richement vêtue, d'un âge mûr, suivie de plusieurs

esclaves. Tout le monde porta les yeux sur elle ; sa démarche étoit traînante ; un air de langueur et de tristesse étoit répandu sur sa physionomie ; elle venoit consulter l'oracle. Elle s'approcha lentement, et se plaignit au dieu de l'excès de sa lassitude. — « C'est, répond l'oracle, que vous venez de loin. — Dieu d'Epidaure, que dois-je faire ? le soir je suis sans appétit. — Il faut dîner peu. — J'ai de fréquentes insomnies, le sommeil inquiet, agité. — Levez-vous avant le milieu du jour. — Mais je deviens pesante, l'exercice m'accable. — Servez-vous de vos jambes. — Ma vie est triste et je m'ennuie. — Occupez-vous, travaillez. — Le vin m'incommode, je ne puis le supporter. — Buvez de l'eau. — J'ai des indigestions. — Faites diète. — Je n'ai ni la même force, ni la même santé que j'avois. — C'est que vous vieillissez. — Est-il possible ! Mais quel moyen de guérir cette langueur ? — Le plus court, Théoxène, c'est de mourir, comme ont

fait votre mère et votre aïeule. — Fils d'Apollon, quel conseil me donnez-vous? est-ce là cette science si vantée, qui vous fait révérer de toute la terre? Je savois tout ce que vous m'apprenez. — Que n'en usiez-vous, sans venir me chercher si loin »!

Cette scène dramatique entre l'oracle et cette femme nous amusa beaucoup. Nous apprîmes de l'une de ses suivantes qu'elle étoit d'Olympie, et fort riche : désolée de vieillir, elle voyageoit par inquiétude, se croyant toujours malade et près de mourir, et elle venoit consulter l'oracle sur ses maux prétendus.

CHAPITRE XVI.

Petits Incidens. Réponse de Lasthénie à la Proposition du Mariage. Beaux Traits de son caractère.

Lasthénie, en rentrant chez elle, trouva son père alité d'une violente indigestion. Elle fit fermer sa porte; rien n'égale les soins, la tendresse que cette intéressante fille prodigua à l'auteur de ses jours; elle ne le quitta point, oublia tout, lecture, plaisirs, promenades. Elle fut son médecin, car elle étoit versée dans cette science, et le conduisit si bien, qu'en peu de jours cet honnête vieillard eut repris sa santé.

Tant de vertus, de douceur, de sagesse et d'esprit, m'affermirent dans ma résolution de lier ma destinée à la sienne. Il tardoit à mon impatience d'avoir sa réponse;

réponse ; mais je la voyois trop affectée de la maladie de son père pour la solliciter. Dès que le danger eut cessé, et que son cœur fut rassuré, elle vint avec sa sœur me joindre dans le jardin : celle-ci s'étant éloignée, je lui rappelai sa promesse, et la décision que j'attendois. — « J'y ai réfléchi ; je ne tarderai pas à m'expliquer. Mais faites attention à la jeune Télésille : comme elle franchit cet espace ! elle revient ; je gage qu'elle vous apporte des fleurs. En effet, cette aimable enfant me présenta un bouquet de jasmin et de cassie ; après quoi, sans attendre mes remercîmens, elle disparut. Sa sœur me mena dans le berceau des Grâces, dont le souvenir m'étoit si cher. Il me retraçoit l'heureux moment où je trouvai Lasthénie que je croyois avoir perdue, et que j'accusois d'ingratitude. Je m'assis auprès d'elle ; je pris sa main qu'elle me céda : mon cœur étoit si plein, si ému, que mon esprit étoit sans idées. Lasthénie

paroissoit aussi profondément occupée. Nous nous abandonnions l'un et l'autre à la plus tendre rêverie, lorsque tout-à-coup je fus éveillé par le son charmant d'une cithare. Je ne voyois pas le musicien caché derrière le berceau; et peut-être ce prestige, et la situation de mon ame, ajoutèrent au charme et à l'illusion de la musique. Après l'exécution de plusieurs airs agréables, une jeune voix de femme chanta ces paroles:

Amour, que je crains ton empire,
Et tes charmes et tes bienfaits!
Epargne un cœur qui ne respire
Que l'innocence et que la paix.

Le ciel à ton culte est fidèle;
Tu vis, tu règnes dans les cœurs;
Celui d'une foible mortelle
Ne peut accroître tes honneurs.

Laisse moi donc, maître du monde,
Garder ma douce liberté;
Jouir, dans une paix profonde,
Des jours de ma félicité.

S'il faut pourtant qu'un jour mon ame
D'aimer éprouve le malheur,
Allume en moi si douce flamme,
Que je bénisse ta rigueur.

Cette petite scholie fut chantée avec un goût et une expression ravissante, quoique la voix parût avoir le timbre un peu aigu de l'enfance. Je crus reconnoître celle de Télésille; je sortis tout doucement pour la surprendre; mais elle m'entendit, et elle s'échappa rapidement.

Je revins à Lasthénie qui me dit en souriant: « C'est une nymphe fugitive, mais nous la fixerons; laissons éclore son ame: dans quelque temps ce jeune arbrisseau sera l'honneur d'un beau jardin. Sa chanson est un fruit de sa Minerve; je n'y suis que pour quelques corrections.

» Venons maintenant à la réponse que je vous dois relativement à notre mariage; j'y ai réfléchi beaucoup; mon cœur, je l'avouerai, a plaidé votre cause;

il m'offroit un tableau séduisant dans le bonheur de deux époux enchaînés par l'amour, le devoir, la confiance et les mêmes intérêts de fortune. J'ai combattu, j'ai été agitée; mais enfin la raison a été victorieuse. Le mariage ne convient ni à mon caractère, ni à ma situation, ni à mes habitudes. J'ai fait venir mon père pour soigner sa vieillesse; j'acquitte la dette la plus sacrée. Ma sœur occupe une partie de mon temps; c'est une jeune plante que je cultive avec soin et délice. Voici mon régime: été ct hiver, je me lève avec le soleil; cinq ou six heures de sommeil mc suffisent. Je passe une heure ou deux dans les occupations littéraires. Je donne ensuite quelques momens aux soins de mon ménage: ces détails qui paroissent si fastidieux à la plupart des gens de lettres, sont plus aisés qu'on ne pense, quand l'ordre est établi et la machine montée. Ce n'est que l'indolence ou la foiblesse d'esprit qui néglige ses affai-

res, et trouve pénibles des soins qu'une tête bien organisée résout et termine facilement. Xénophon lui-même a écrit sur l'économie domestique. Après ce travail, je vais embrasser mon père; ensuite je me promène avec Télésille dans le jardin: une allée écartée est notre lycée. Là, nous étudions, nous discutons; je lui fais réciter des vers, pour orner et former sa mémoire, pour épurer sa prononciation. Un cadran horizontal, dont la connoissance nous vient de Babylone, règle le temps de nos leçons; ensuite nous allons rejoindre mon père; nous prenons le repas du matin: des fruits, du laitage, du miel sont nos seuls alimens jusqu'au soir, où, selon l'usage des Athéniens réglés, nous faisons notre meilleur repas. Le déjeûner fini amène l'instant de la récréation, mais d'une récréation saine et utile. Nous visitons notre volière, nos poulets; nous appelons ces jeunes essaims qui, conduits par leur mère, accourent pour recevoir

notre tribut alimentaire. Nous arrosons nos fleurs ; parfois, la serpette à la main, nous émondons nos arbres, nous en plantons. Le jardinier nous dirige, nous instruit dans un art si utile, si agréable, et que la plupart des hommes osent ignorer. Après ces délassemens, je rentre dans mon cabinet ; ou bien, suivie d'un seul esclave, emportant un livre et mes tablettes, je m'égare au loin dans la campagne. A mon retour, c'est l'heure de notre grand repas : je trouve chez moi des amis, des hommes aimables, ou quelques philosophes qui m'attendent, et je finis avec eux le reste d'une journée rapide et fortunée. La sagesse n'est aimable et solide que par cet heureux mélange de plaisirs, de travaux, et des devoirs qu'elle impose. Je ne m'assujettis point à ce système de vie par une loi inflexible, ce seroit traîner une chaîne ; il faut un peu de variété : les esprits si méthodiques sont étroits et minutieux ; mais je rentre dans ma route toujours avec plaisir. Vous

voyez que ma vie est aussi douce qu'on peut raisonnablement l'attendre sur cette terre orageuse. Je jouis de la santé, d'une fortune médiocre et suffisante, des plaisirs du cœur et de l'esprit. Je me prépare à quitter tout cela ; mais chaque jour que je respire encore, je le reçois comme un bienfait des dieux. Si je me soumettois au joug du mariage, il faudroit briser mes habitudes, m'imposer de nouveaux devoirs. — Pourquoi ne seriez-vous pas toujours maîtresse absolue dans votre empire ? — Non, je sais trop que les despotes ne se font point aimer. L'époux le plus honnête, le plus complaisant, a ses goûts, ses habitudes ; il ne pourroit les plier, les combattre continuellement, sans éprouver parfois des momens d'humeur, qui finissent par refroidir l'ame et aigrir le caractère. De mon côté, plus il feroit pour moi, plus je lui devrois d'égards et de condescendance : mon devoir, la raison me commanderoient des sacrifices. Il en est du

mariage comme de la prétendue liberté civile. Un jour quelques Athéniens se vantoient devant moi de la liberté républicaine dont ils jouissoient ; je leur dis : « Vous vous croyez libres dans l'enceinte de vos murs par les loix de l'état, et vous êtes esclaves par celles de la société : des charges à briguer et à remplir, des hommes à ménager, la faveur du peuple à capter, des noirceurs à prévoir et à éviter ; des devoirs de bienséance, plus rigoureux que ceux de la nature ; une gêne continuelle dans l'habillement, dans la démarche, dans les paroles, dans les actions ». Tel est l'hymen ; il exige une réciprocité d'égards et de soins qui entravent la liberté. Ainsi, pour me résumer, mon parti est pris : je renonce à un engagement dont la perspective, en séduisant mon cœur, n'a pu séduire ma raison. La plupart des hommes sont malheureux, parce qu'ils ne savent pas s'approprier la partie du bonheur qui leur convient ; ils ne

consultent que les idées vulgaires, et non leur cœur et leur caractère. Combien d'hommes auroient été plus heureux sous une chaumière que sous des lambris dorés ! Cependant, comme vous m'êtes cher, que je sens que votre amitié, votre société répandent le jour le plus doux sur mon existence. J'ai médité un projet dont la réussite me comblera de joie. Ma sœur Télésille a de l'esprit, de l'aptitude à l'instruction ; vous connoissez ses talens pour la musique; je vous ai entendu louer sa figure ; son ame est naïve, douce et sensible ; enfin, je crois pouvoir lui appliquer ce vers heureux de l'un de nos poètes :

« Les fruits surpasseront la promesse des
» fleurs ».

Voyez si la sœur de votre amie, avec ces qualités, peut mériter une place dans votre cœur ». La fin de son discours me préoccupoit à tel point, que je rêvois profondément. — « Eh bien ! quelle est

votre réponse ? — Vous m'avez demandé un jour pour répondre à ma proposition ; je vous demande un mois pour réfléchir sur la vôtre. — Le terme est trop long ; je vous accorde vingt-quatre heures : songez que c'est ma sœur, l'amie la plus tendre, une autre moi-même que je vous offre ici ; que cet hymen resserre plus fortement la douce étreinte de notre amitié ; que nos jours, comme deux sources réunies, couleront confondus ensemble. Songez que, si vous me refusez, nous ne pouvons plus habiter le même toit, nous reposer dans la même solitude ; et quelle différence, pour deux ames sensibles, de voir naître et finir le jour à côté l'un de l'autre, de se rencontrer sans cesse, de se quitter sans jamais s'éloigner, d'être dans l'absence même toujours présens l'un à l'autre ! au lieu que l'amitié a beau nous rapprocher, unir nos cœurs, séparés par le logement, encore plus par les loix de la décence, nous ne pourrons nous voir

que des momens. — Je le sens: quel bonheur de confondre mes jours avec les vôtres, de respirer le même air, pour ainsi dire la même vie : mais aussi quel sacrifice vous exigez ! — Aucun, du moins de ceux du cœur. Vous vous attachez à moi par deux titres précieux ; vous devenez mon frère et mon ami : moins gênée dans l'expression de mon amitié, je pourrai m'abandonner à toute ma sensibilité ». Je gardois le silence, pénétré de regret et de tendresse. Alors Lasthénie se leva, en disant : « Je vois qu'il faut vous donner le temps de la réflexion : à demain, je viendrai recevoir votre réponse ici, dans ce même berceau ; songez cependant que les hommes doivent souvent, comme un rameau flottant, se laisser aller au fil de l'eau, et que trop de réflexion produit l'incertitude et les soucis ». Elle me quitta après ces mots, et j'allai me promener et rêver dans une allée de platanes, agité comme la feuille détachée que se disputent les vents. Je

rencontrai Télésille aussi troublée que moi, mais par une cause bien différente : elle couroit après son petit chien qu'elle avoit perdu. Elle me confia sa douleur, et me pria de l'aider à le chercher. — « Volontiers, lui dis-je ; mais, si je le trouve, quelle sera ma récompense? — Je vous ferai donner un baiser par ma sœur. — Et vous, ne me donnerez-vous rien du vôtre? — Non, ma monnoie n'a pas la même valeur ». Cependant je me mis à la poursuite du chien, et je rencontrai Lasthénie qui l'avoit trouvé. Nous appelâmes Télésille ; et lorsqu'elle parut, je fis part à Lasthénie de notre traité. — « Je ne paie pas ; me dit-elle, les dettes des autres, et ma sœur doit s'acquitter elle-même. — Vous le voulez, dit la jeune personne ? Je vous préviens qu'Antenor n'aura pas le même plaisir : il disoit l'autre jour qu'il n'aimoit pas le vin nouveau. — Oh ! dis-je en l'embrassant, il y a vin et vin ». Cette scène gaie et charmante calma mon agitation,

tation, et mon ame se reposa un moment sur des idées plus douces et plus riantes. Nous allâmes souper. Lasthénie fit répéter, pendant le repas, à Télésille les couplets du berceau. Sa voix et sa chanson furent applaudies, et l'on vanta le bonheur de celui qui la réconcilieroit avec l'amour. Lasthénie m'annonça par un regard que ce seroit moi.

Enfin arriva ce lendemain où je devois donner une réponse décisive. Je me rendis au berceau où Lasthénie m'attendoit: elle me dit, dès que je fus entré : « Suis-je votre sœur, ou une simple amie ?—Vous me pressez vivement ; je n'ai pas dormi cette nuit. Renoncer à Lasthénie qui, depuis trois ans, est ma pensée unique, la seule affection de mon ame, c'est un effort qui la déchire ! D'ailleurs, m'assurez-vous des sentimens de Télésille ? voit-elle vos projets avec le même intérêt que vous ? — Depuis quelque temps, je la prépare à cet hy-

men. J'ai semé dans son cœur le premier sentiment de tendresse ; je l'ai cultivé et développé. Hier je lui demandai si elle vous épouseroit volontiers ? « Oui, me répondit-elle , car je vois qu'il aime mon chien ». Dans ce moment Télésille entra : je fus déconcerté. Lasthénie s'en aperçut, et sourit : Télésille , croyant sa présence importune , eut l'air très-embarrassé. Sa sœur lui dit : « Nous parlions de vous et de votre noce future ». A ces mots , un beau couleur de rose rougit le front de cette aimable enfant. J'ajoutai : « Oui , l'Amour lui-même , malgré votre prière , veut vous donner un époux. A qui doit-il ressembler pour mériter le bonheur de vous plaire ? — A celui qui m'atteindra à la course ». Et soudain elle se mit à courir. Je la suivis et l'atteignis bien vîte. Je la ramenai sous le berceau. Lasthénie me dit alors : « Puis-je embrasser mon frère » ? Et sans attendre ma réponse , elle me sauta au cou. Ce baiser décida ma des-

tinée : je lui demandai cependant quelque temps pour effacer des impressions trop vives, et me pénétrer de l'amour que méritoit l'aimable Télésille. « Je vous donne un an, me dit Lasthénie, d'autant que l'hymen est un fruit encore trop précoce pour elle. Pendant ce temps vous irez marier votre ami Phanor avec la charmante Athénaïs ». Ainsi je me trouvai engagé dans les liens du mariage avec la sœur de mon amie.

Je demeurai encore deux mois au sein de cette charmante famille, traité, caressé comme l'enfant de la maison. Télésille, toujours pleine de candeur et de naïveté, mais plus timide, plus réservée dans ses expressions, m'attachoit à elle de plus en plus. Je prenois pour Lasthénie des sentimens que l'admiration, l'estime épuroient tous les jours; je m'étonnois même de mes premiers désirs, et sur-tout d'avoir pu triompher un moment d'une vertu si solide et si pure. Peut-être cette unique foiblesse,

dont elle s'est si bien relevée, loin de ternir sa gloire, ajoute à son éclat. Au surplus, si c'est une faute aux yeux du sévère stoïcien, par combien de vertus ne l'a-t-elle pas rachetée ! Pour mieux faire connoître son ame, je citerai, parmi nombre de traits de bienfaisance, de générosité et de courage qui honorent sa vie, les trois suivans qui se passèrent sous mes yeux.

Un paysan qui possédoit un petit champ, voisin de sa maison de campagne, vint la prier de l'acheter. Ce petit coin de terre lui convenoit ; cependant elle lui demanda pourquoi il vouloit s'en défaire ? — « C'est avec bien du regret, dit-il ; mais j'y suis forcé ; j'ai des créanciers impitoyables qui me poursuivent. — Combien devez-vous ?—Beaucoup : deux talens. — Je vais vous les donner, et vous garderez votre champ : un jour, si vous devenez plus riche, vous me les rendrez ». Voici une anecdote qui an-

nonce autant d'intrépidité que de grandeur d'ame.

Le philosophe Anaxagore, surnommé l'*Esprit*, fut accusé par ses ennemis d'impiété et d'athéisme, quoiqu'il eût reconnu, le premier, une intelligence suprême qui avoit débrouillé le chaos : il y eut ordre de l'arrêter. Anaxagore en fut instruit : il sortit d'Athènes, déguisé, et vint se réfugier a la campagne de Lasthénie qui le cacha, le garda plusieurs jours et le fit évader.

Des délateurs, informés de cette infraction à la loi, la dénoncèrent aux magistrats ; elle fut mandée pour rendre compte de sa conduite. La loi prononçoit la mort contre ce délit. Le trouble, la terreur, le désespoir agitèrent toute la maison ; je voyois ses esclaves, ses domestiques, gémir, verser des larmes, embrasser ses genoux ; son père, sa sœur, tous ses amis, et moi, consternés, anéantis, l'environnions, la pressions dans nos bras. Elle étoit touchée

de ces vifs témoignages d'intérêt et d'attachement ; mais elle nous consoloit, nous rassuroit autant par sa douce sérénité que par ses discours. « J'ai fait mon devoir, nous disoit-elle, je crois n'avoir rien à craindre ». Et puis elle ajouta tout bas : « Un verre de ciguë est sitôt avalé » ! Nous l'accompagnâmes devant le tribunal. Un des juges lui demanda, d'un visage austère, s'il étoit vrai qu'elle eût osé donner un asile à Anaxagore, à un proscrit? « Oui, répondit-elle, avec le calme de l'innocence et la sécurité du courage ; mais ce n'est pas le criminel d'état que j'ai reçu chez moi ; c'est un sage, mon protecteur, mon ami. Il m'a rendu service, il m'a secourue dans mes revers ; il étoit malheureux, condamné à la mort ; je lui sauvois la vie, en exposant la mienne : pouvois-je m'y refuser sans la plus noire ingratitude ? Si j'offense la loi, mon sang lavera cette transgression : mais si je blesse les loix de l'amitié et de la recon-

noissance, la perte de ma vie ne pourroit effacer ma honte ». Cette réponse excita l'admiration générale; et les juges, loin de lui infliger aucune peine, la renvoyèrent avec des éloges.

Cléon, fils d'un corroyeur, qui, par son audace et ses intrigues, avoit acquis une très-grande autorité sur le peuple, sollicitoit, quoique très-mauvais guerrier, le commandement des armées. Il vint prier Lasthénie de l'appuyer de son crédit auprès de quelques personnages importans avec qui elle étoit liée. Lasthénie, convaincue de son incapacité, le refusa, en lui disant qu'elle ne connoissoit pas ses talens militaires. Cléon fut très-piqué du refus et de la réponse. Lorsqu'on représenta à Lasthénie que Cléon ne lui pardonneroit pas cette offense, elle répondit: « J'aime mieux me brouiller avec lui qu'avec moi ».

Cependant les six mois de délai, fixés par Aristide, alloient expirer. Phanor me pressoit vivement, par ses lettres,

de hâter mon départ. Il me fallut quitter cette riante demeure, où mes jours s'écouloient si doucement; où, après un sommeil paisible, mes premières pensées étoient des jouissances, mes premiers sentimens des émotions douces; où le soir, en fermant la paupière, je rêvois au bonheur du lendemain.

CHAPITRE XVII.

Beauté de la Diacrie. Séjour d'Antenor à Orope. De la Fête d'Hyacinthe. Nouveau Trait de folie d'Archias. Anecdotes sur Pindare. Départ pour Sardes avec Phanor. Mariage de ce dernier. Leur Retour à Thèbes avec Aristide et sa Famille. Mort du jeune Cyrus. Mort d'Aristide.

Je partis pour Orope, où le sage et honnête Dioclès m'avoit jadis si bien ac-

cueilli. Je me faisois un vrai plaisir de revoir cette intéressante famille. Je traversai la Diacrie : dans mon premier voyage, les beautés de cette contrée m'avoient échappé ; il étoit nuit, et l'excès de la douleur interceptoit mes facultés morales.

On trouve dans la Diacrie la plus belle route de la Grèce ; c'est une promenade continue, à travers des bosquets de lauriers-roses.

En arrivant chez Dioclès, le premier objet que je vis dans la maison, à l'ombre d'un figuier, fut l'aimable Chrysilla ; elle épluchoit des herbes, et deux jeunes enfans jouoient à ses pieds. Elle jeta à ma vue un cri de surprise et de joie, et vint à moi précipitamment. Après nous être embrassés, je lui demandai des nouvelles de son père et de son mari. « Philotas travaille dans la campagne. Mon père, hélas ! n'est plus parmi nous ! il habite les Champs-Elysées. Il a fini sa course dans nos bras, en disant : « Je

vais rejoindre ma chère Euphémie, dont je suis séparé depuis douze ans». Nous l'avons bien pleuré, nous le pleurons encore tous les jours ». Je vis alors ses yeux baignés de larmes. Pour la distraire, je lui parlai de ses enfans, je les caressai, je louai leur jolie figure; ensuite nous allâmes chercher son mari qui creusoit dans le roc, pour sa chère Chrysilla, une grotte déjà commencée par la nature, au pied de laquelle serpentoit un petit ruisseau. Il lui préparoit cet asile pour l'abriter contre les feux de Sirius. Ces aimables époux m'accueillirent comme leur frère. Je trouvai dans Philotas un homme instruit en morale, en politique et dans l'économie rurale. Ils me vantèrent la douceur, la tranquillité de leur vie; ils s'aimoient comme au premier jour de leur hymen; ils avoient deux jolis enfans, des amis qui venoient souvent égayer leur solitude; et des travaux modérés appeloient chez eux l'abondance.

Le lendemain nous allâmes, au lever de l'aurore, toute la famille et moi, au tombeau du sage Dioclès ; ses cendres étoient renfermées dans l'urne de sa chère Euphémie. Le père, la mère, les enfans et moi, nous évoquâmes son ombre, nous fîmes les libations d'usage, et nous jetâmes des fleurs sur sa tombe.

Je me proposois de partir pour Thèbes après cette cérémonie, de quitter ces bons et heureux agriculteurs, qui jouissoient du repos sans oisiveté, de l'abondance sans superflu, et d'une vie exempte de remords et d'inquiétude : mais le ciel se chargeant de nuages, Chrysilla me pressa, avec tant d'intérêt et de grâce, de différer mon départ jusqu'au lendemain, que, malgré le vif désir qui m'entraînoit à Thèbes, je cédai sans peine à ses douces instances. Ce fut heureusement pour moi ; car l'atmosphère se noircit de plus en plus ; les nuages s'amoncelèrent, bientôt s'ouvrirent et versèrent des torrens d'eau dans

la campagne. Nous nous assîmes en cercle autour du brasier sur lequel s'apprêtoit le souper. Chrysilla entretenoit le feu, le souffloit. Philotas causoit avec moi en aménuisant le bout des échalas qui devoient étayer ses vignes. Il me dit que, l'année précédente, voyageant en Laconie, et se trouvant à Amiclès, il avoit assisté à la fête d'Hyacinthe. — « Je suis curieux, lui dis-je, d'en connoître les détails, d'autant plus que je comptois la voir pendant mon séjour à Sparte; mais une aventure de mon ami Phanor précipita notre départ, et me priva de ce plaisir. — Je satisferai fidèlement votre curiosité; car j'ai été témoin oculaire et très-attentif.

» Vous savez qu'Amiclès est peu éloigné de Sparte? — Oui, j'y ai passé en allant à Gythium. — C'est dans cette ville, au mois d'hécatombéon (juillet), que cette fête est célébrée. Le tombeau d'Hyacinthe est dans le temple d'Apollon, sous la statue de ce dieu, dont la base est construite

construite en forme d'autel : sur cette base sont représentés en relief Cérès, Proserpine, Pluton ; à leur suite les Parques et les Heures. Après elles on voit Vénus, Minerve, Diane, qui enlèvent au ciel Hyacinthe avec sa sœur Poliboé, morte vierge. Le jour de la solennité, les prêtres, avant de sacrifier à Apollon, ouvrent une petite porte d'airain, qui est du côté gauche de cet autel. Tous les Lacédémoniens accourent à cette fête ; Sparte est déserte. On fait des sacrifices pendant trois jours à Hyacinthe : le premier est un jour de deuil et de tristesse ; on pleure la mort de ce bel enfant de Clio ; on bannit les couronnes des repas ; on mange des gâteaux au lieu de pain ; point de chants, point d'hymnes en l'honneur d'Apollon ; on supprime toutes les cérémonies d'usage, tout ce qui peut rappeler l'allégresse des beaux jours : les repas sont modestes et silencieux ; après quoi, dans le même silence, chacun rentre chez soi.

» Le second jour, la joie et les plaisirs renaissent avec la lumière. On représente divers spectacles, où assistent les personnages les plus distingués. Je vis paroître des enfans d'une figure agréable, vêtus de blanc, couronnés de roses et de myrte, qui chantoient en accompagnant leur voix de la flûte ou de la cithare. Ensuite des jeunes gens, agiles et bien faits, montés sur des chevaux superbes et richement harnachés, caracolèrent, se promenèrent sur le théâtre. Après eux vinrent des chœurs d'autres jeunes gens qui chantoient, tantôt à l'unisson, tantôt alternativement, des vers analogues à la solennité du jour. Des danseurs se mêlèrent avec eux, et exécutèrent des danses anciennes au son de la flûte. Au milieu de ces jeux, on vit arriver des jeunes filles, semblables aux nymphes de Diane, le sourire sur les lèvres, la gaieté dans le cœur. Les unes étoient sur des chars magnifiques; d'autres, armées en guerrières, parurent

sur les chars destinés aux combats. Ces spectacles finis, on commença les sacrifices. On immola quantité de victimes. Toute la ville respiroit la joie et les plaisirs. On donna des festins, où les esclaves furent admis. Le vin, la bonne chère, le rire, les bons mots, les chants animoient et enivroient tous les convives. Ces repas terminèrent la fête bruyante du jour. Le lendemain la ville prit une face nouvelle. La tristesse, le silence succédèrent aux clameurs de la joie, et l'on pleura de nouveau la mort du beau et malheureux Hyacinthe ».

Ce récit nous conduisit jusqu'à l'heure du souper. Je vis, en nous mettant à table, qu'on laissoit une place vacante; je compris que c'étoit celle de Dioclès. J'en parlai à ses enfans. — « Oui, me dit Philotas, cette place ne sera jamais occupée; c'est un hommage que nous lui rendons; et de plus, nous voulons entretenir une illusion qui nous trompe si agréablement. Nous croyons ce bon père

avec nous ; quelquefois nous lui adressons la parole, et nous pensons qu'il nous entend et qu'il jouit de notre conversation ». Le repas commença par des libations. Philotas versa du lait sur le feu, en l'honneur des dieux Lares de la maison. A la fin du repas, il brûla une moitié de pigeon qu'il avoit réservée, en l'honneur du bon Génie de Dioclès et des dieux Manes. Je demandai des nouvelles d'Archias, de cet aimable fou dont l'amour avoit dérangé la cervelle. Philotas sourit à ma question, et me dit : « Vous me rappelez mes accès de folie ; car quel homme n'en a eu son petit grain ! Mais la mienne n'est plus, et celle d'Archias empire tous les jours.

» Dernièrement il vit entrer dans le temple de Junon une jeune personne qui alloit se marier : elle étoit entourée de sa famille, de son époux et de toute la pompe de cette cérémonie. Ce malheureux, à son aspect, se passionne, s'enflamme ; il s'approche, se place au-

près d'elle ; et lorsque le prêtre prit la main du mari pour la mettre dans celle de la femme, Archias présenta la sienne, et on eut de la peine à l'empêcher de saisir celle de la fiancée. Cependant sa tête fermente, il se croit le mari de la belle Myrtho, c'est le nom de l'épouse. Au sortir du temple, il suit la noce en dansant et chantant un épithalame. Vous savez la vénération que les Grecs ont pour les insensés, qu'ils croient inspirés par la divinité (*a*). On n'osa le contrarier : on le laissa asseoir au festin. Il trépignoit, pétilloit de joie de se voir au moment de posséder une si belle personne. Ses transports, ses yeux enflammés, ses propos, ses gestes, ses grimaces, tout annonçoit le délire de son cœur et de sa raison. Il excitoit tour-à-tour le rire, la pitié, la colère et l'indulgence. Vers la fin du repas, la chose devint plus sérieuse : il voulut emmener

(*a*) Les Turcs ont les mêmes préjugés et la même opinion : ils respectent les fous.

sa femme prétendue ; il juroit qu'elle étoit à lui, qu'il l'avoit épousée, et qu'il passeroit la nuit avec elle. On eut bien de la peine à le retenir, et à arracher Myrtho de ses mains. Lorsqu'il vit qu'il ne pouvoit l'enlever, il alla s'établir dans la chambre où brûloit le flambeau nuptial (13). Il avoit déjà quitté son manteau, sa tunique (*a*), lorsque les époux arrivèrent. On ne put jamais lui faire entendre raison ; il crioit qu'il avoit épousé Myrtho, et qu'il prétendoit coucher avec sa femme. Comme on ne vouloit pas employer la force, on eut recours à la ruse. On fit disparoître Myrtho, et on lui dit qu'elle s'étoit rendue chez lui, où elle l'attendoit, et qu'on alloit y porter le flambeau nuptial : en effet, on l'emporta. Alors il sortit, et on en fut délivré ». Je ris de l'aventure, quoique je plaignisse le sort de l'infortuné Archias.

(*a*) Les Grecs couchoient tout nus.

Le jour suivant, toute la maison s'éveilla avec l'aurore, et nous nous séparâmes après les plus tendres adieux. J'arrivai à Thèbes avant la nuit. Phanor accusoit déjà ma lenteur. Notre départ fut fixé au surlendemain. Je profitai de ce peu de temps pour visiter la ville et quelques temples. Je vis celui d'Hercule, dont la statue est de marbre blanc, sur la voûte duquel Praxitèle a gravé les douze travaux de ce demi-dieu. Vers la porte Homoloïde, sur une colline, est le temple d'Apollon Isménien, ainsi nommé à cause du fleuve Ismène qui coule tout auprès. Les Thébains choisissent, tous les ans, un enfant de bonne maison, de figure agréable et d'une taille avantageuse, pour le revêtir du sacerdoce de ce dieu. On donne à cet enfant le nom de *porte-laurier*, parce qu'en effet il a sur sa tête une couronne de laurier. Les porte-lauriers qui sont riches, ne manquent pas d'offrir à Apollon un trépied de bronze. A l'entrée du temple est une

Minerve de Scopas, et un Mercure de Phidias. A quelques pas au-dessus, coule une fontaine consacrée à Mars, qu'il faisoit autrefois garder par un dragon.

Le théâtre est près de la porte Prœtide : non loin de là, on voit sur un petit tertre le tombeau d'Amphion et de Zéthus, entouré de pierres qui ne sont ni taillées, ni polies. On prétend que ce sont celles qu'Amphion attiroit par la douceur de son chant.

Je priai Phanor de me conduire au tombeau de Pindare, ce prince des poètes lyriques, qui, malgré la prévention des Grecs contre les Thébains (*a*), marche l'égal d'Homère : il unit la véhémence des figures, l'audace des métaphores, la vivacité des expressions, le nombre et l'harmonie, à la douceur et à la beauté des images. Phanor, en allant, me raconta quelques anecdotes de la vie de ce favori des Muses ; il avoit appris l'art des vers, d'une femme nommée Myrthis. On

(*a*) Bœotum in crasso jurares aere natum.

raconte que, voyageant un jour d'été, dans sa première jeunesse, il fut si accablé de la chaleur, qu'il se coucha à l'ombre d'un grand arbre et s'y endormit : pendant son sommeil, des abeilles vinrent se reposer sur ses lèvres, et y laissèrent un rayon de miel, heureux présage de l'harmonie et de la douceur de ses chants. Son nom, brillant de gloire, se répandit bientôt dans toute la Grèce, idolâtre des productions du génie. Un oracle de la Pythie mit le comble à cette gloire, en ordonnant aux habitans de Delphes de donner à Pindare la moitié de toutes les prémices qu'on offriroit à Apollon. Cependant ce grand poète fut vaincu cinq fois aux jeux olympiques par la célèbre Corinne; mais cette Muse, bien inférieure à son antagoniste, dut ses couronnes et ses triomphes, bien plus à sa beauté qu'aux accords de sa lyre.

« Clio fut éconduite, et Vénus eut la pomme ».

Pindare, irascible comme tout poète (*a*), se vengea par des épigrammes et des railleries piquantes. On dit que, sur la fin de ses jours, il eut un songe, une vision. Proserpine lui apparut, et se plaignit d'être la seule divinité qu'il n'eût pas célébrée dans ses vers. Elle ajouta : « Mais j'aurai mon tour, lorsque je vous tiendrai ». On assure qu'il mourut, dix jours après ce songe, au théâtre, d'une mort subite. Il y avoit à Thèbes une femme vénérable, sa parente, qui chantoit ses odes avec beaucoup de goût et d'expression. Une nuit, pendant qu'elle dormoit, elle vit en songe ce poète qui lui chanta un hymne, qu'il venoit, dit-il, de composer en l'honneur de Proserpine : cette femme, à son réveil, se le rappela, et le mit par écrit. Cependant Pindare, malgré la gloire qu'il faisoit jaillir sur sa patrie, fut condamné à une amende considérable, pour avoir dit, dans une ode, qu'Athènes étoit le soutien de la

(*a*) Genus irritabile vatûm.

Grèce (*a*). Mais les Athéniens lui donnèrent le double de la somme qu'il devoit payer, et lui érigèrent depuis une statue devant le temple de Mars, auprès de celles d'Harmodius et d'Aristogiton.

Pendant ce récit, nous arrivâmes hors de la porte Prœtide, au pied du stade qui mène au tombeau de Pindare : ce stade est formé en terrasse ; au bout, en tournant à droite, nous entrâmes dans la lice de la course aux chevaux. Le tombeau est au milieu de cette lice : il est d'un style simple, ombragé par quatre cyprès placés aux quatre angles. Deux cippes ornent les deux côtés : sur l'un est sculptée, en demi-relief, une lyre surmontée d'une couronne de laurier ; sur l'autre on voit Pindare, encore enfant, qui dort, et sur ses lèvres des abeilles qui s'y reposent, d'autres qui voltigent tout autour. Nous répandîmes des fleurs sur sa tombe, appelâmes trois fois son ombre ; nous récitâmes sa deuxième ode

(*a*) Cette ode ne nous est pas parvenue.

olympique, où il fait un tableau si gracieux, si riant des Champs-Elysées; et, en partant, nous le recommandâmes aux dieux Manes.

L'amoureux Phanor ne me permit pas de faire un long séjour à Thèbes (14). Nous en partîmes le lendemain, dès que l'oiseau de Mars (*a*) annonça le jour. Nous marchâmes avec toute la diligence possible. Nous nous embarquâmes à Orope; les vents irritèrent souvent l'impatience de Phanor : il promit à Neptune de lui sacrifier une génisse avec les cornes dorées, et un bœuf à Thétis, s'ils favorisoient sa navigation. Il invoqua Nérée et les cinquante Néréides ses filles, Castor et Pollux, dieux tutélaires des marins. Ces vœux, ces prières ne parvinrent pas aux oreilles de ces divini-

(*a*) Alectryon, soldat de Mars, faisant un jour sentinelle lorsque ce dieu étoit avec Vénus, s'endormit et les laissa surprendre par Vulcain; Mars, irrité, le métamorphosa en coq.

tés;

tés ; car, quoique nous eussions d'excellens rameurs et une bonne trirème, nous n'entrâmes à Smyrne qu'après le renouvellement d'une lune. De là, sans nous arrêter, des chevaux nous menèrent à l'heureuse contrée des Sardiens. Quelle joie vive et pure ! comme le cœur palpitoit au futur époux ! sur-tout lorsque nous entrâmes dans l'asile fortuné de l'aimable Athénaïs. Nous pénétrons dans le jardin sans être vus; Aristide y étoit seul; nous l'embrassons, nous l'accablons de nos caresses; sa joie égaloit la nôtre. Après l'effusion de ces premiers momens, pour surprendre Athénaïs, il nous fit cacher derrière des arbres. A peine y fûmes-nous, qu'elle parut sans être avertie ; elle assura ensuite qu'un mouvement qu'elle ne peut définir, une émotion inopinée, lui fit quitter l'étude pour se promener dans le jardin ; elle avoit pressenti quelqu'événement heureux. Son aïeul l'aborda, en lui disant : « Je ne crois pas que notre ami Phanor

arrive sitôt.—En tout cas, répondit-elle ; ce ne sera pas sa faute, car je ne doute point de son empressement. — Et s'il tarde beaucoup, lui pardonneras-tu ce délai?—Si c'étoit par sa négligence, non : s'il avoit des affaires, vous avez endurci mon ame à la patience et aux traverses de la vie, je ne me plaindrai pas. — Tu sais que nous sommes plus tourmentés par l'opinion des choses, que par les choses même ; que la plupart des maux et des biens naissent de notre jugement. Ainsi, pour te rendre heureuse, imagine-toi qu'il est ici.—Qui ? Phanor? — Oui ; s'il étoit là présent, que dirois-tu ? — Mais je le gronderois de différer à se montrer ». Phanor, à ces mots, s'élance à ses pieds, ivre d'amour, de bonheur et de sensibilité.

Cette scène touchante finit par les larmes les plus douces. On appela Phaloé, qui demanda si nous lui apportions aussi un mari? Phanor l'assura qu'il en avoit un à Thèbes, son parent, aimable, digne

d'elle, et qui l'attendoit avec impatience.

Deux jours après, l'hymen fut célébré. Athénaïs, selon le rit grec, porta une corbeille sacrée dans le temple de Diane, pour que cette déesse lui pardonnât la perte de sa virginité. L'expression me manque pour peindre le bonheur de ces deux époux : cette intime jouissance de l'ame, celle des sens, cette assurance d'un avenir heureux, de vivre à jamais l'un pour l'autre, nous jettent dans un enchantement, une ivresse qui font goûter sur la terre les plaisirs purs et célestes dont on prétend que jouissent les dieux.

Lorsqu'il fallut qu'Aristide abandonnât sa douce retraite qu'il appeloit son paradis, des larmes humectèrent ses yeux; plus d'une fois il retourna pour lui faire ses adieux, pour revoir les arbres qu'il avoit plantés. Dès que les Athéniens apprirent que cet homme juste et malheureux, qu'ils croyoient mort depuis longtemps, étoit à Thèbes, ils firent éclater leur joie et leur générosité. Il fut rap-

pelé par un concours général ; l'amende fut abolie ; le Prytanée donna à chacune des deux sœurs, pour dot, trois mille drachmes. Mais Aristide ne jouit pas long-temps de ce retour de fortune ; soit changement de climat, ou l'essor d'une joie trop vive, sa santé commença à s'affoiblir. Il reçut alors la triste nouvelle de la mort du jeune Cyrus, qu'il aimoit comme son fils. Ce fut sur-tout le genre de sa mort, qui lui porta le coup le plus sensible. Ce jeune héros, éperdu d'ambition, avoit pris les armes contre Artaxercès, son frère aîné. Il s'avançoit vers Babylone, à la tête de cent mille barbares, de vingt chariots armés, et de treize mille Grecs, sur lesquels il appuyoit toute l'espérance de son succès. Son frère l'attendit à Cunaxa, à vingt lieues de Babylone, avec une armée de douze cent mille hommes, et de cent cinquante chariots armés de faulx. Un peu avant le combat, Cléarque, général des Grecs, conseilla à Cyrus de ne point

exposer sa personne, et de se tenir derrière les bataillons grecs. « Qu'oses-tu dire, répliqua Cyrus ? Quoi ! tu veux que, lorsque j'aspire à me faire roi, je me rende indigne de l'être » ? Il choisit six cents cavaliers d'élite, combattit avec eux, tête nue, car tel est l'usage des Perses dans un jour de bataille. Dans la mêlée, il aperçoit une troupe de six mille chevaux que son frère commandoit ; il fond sur eux avec six cents cavaliers, tue le commandant de sa main, et disperse le reste. Alors, découvrant son frère qui n'avoit pas quitté le champ de bataille, il se précipite sur lui les yeux étincelans, en s'écriant : *Je le vois*. Artaxercès l'attendit de pied ferme ; les deux frères, aussi acharnés l'un contre l'autre qu'Etéocle et Polynice devant Thèbes, combattent avec rage. Le roi a son cheval tué sous lui ; il se relève, en monte un autre, et court sur son rival, qui le reçoit avec la même intrépidité, et le blesse encore. Artaxercès, en lion fu

rieux, s'élance de nouveau sur lui, le cimeterre levé, et le plonge tout entier dans son sein. Cyrus veut se venger, mais il chancelle et tombe sans vie. La plupart de ses officiers, dont il étoit adoré, se firent tuer sur son corps. Ainsi périt, à la fleur de son âge, ce jeune héros qui ternit, par une ambition immodérée, les qualités les plus heureuses.

Aristide le pleura comme son fils; et la douleur acheva d'user le fil qui l'attachoit encore à la vie. Un jour, au sortir de table, dans le mois boédromion (septembre), il tomba en foiblesse. Sentant sa fin prochaine, il fit approcher ses enfans et leur dit: « Laissez les larmes, les libations, les honneurs funèbres; c'est par des vertus qu'on honore la cendre de ses pères ». Bientôt après, il expira, en disant: « Je vais faire un long sommeil ».

Alcibiade fit ordonner que son corps seroit transporté au port de Phalère, où les Athéniens lui élevèrent un tombeau.

Ils étendirent leur générosité jusque sur les descendans de ce grand homme.

Phaloé épousa un jeune Thébain, parent de Phanor, dont elle fit le bonheur. Je restai avec ces aimables amis, jusqu'à l'expiration de l'année fixée par Lasthénie pour mes noces avec Télésille.

CHAPITRE XVIII.

et dernier.

De Télésille, de sa Beauté. Son Mariage avec Antenor. Vieillesse de Lasthénie. Sa Mort.

PENDANT mon absence, la beauté de Télésille s'étoit développée, sa physionomie étoit plus animée, ses yeux parloient un langage plus expressif; les nouvelles facultés de son ame venoient s'y réfléchir en traits de feu; la timidité,

une modestie aimable tempéroient sa vivacité ; son esprit s'étoit enrichi d'une érudition agréable et solide ; son accent étoit aussi pur que celui du premier orateur d'Athènes ; sa voix formée donnoit des sons doux et mélodieux. Je l'épousai huit jours après mon arrivée, et je bus à longs traits dans la coupe de la félicité. Je sentis alors plus que jamais, que, malgré le système des faux Épicuriens, le bonheur consiste plus dans les affections de l'ame et les travaux de l'esprit, que dans la jouissance des sens. Les plaisirs sensuels, vu la foiblesse de nos organes, ne peuvent durer que des momens ; s'ils ne sont pas mesurés à notre foiblesse, ils fatiguent et détruisent la constitution la plus ferme, amènent les maladies et la mort. Les plaisirs de l'esprit et du cœur sont de tous les temps, de toutes les heures ; ils nous suivent par-tout, aux champs, à la ville, dans le monde, dans la solitude, et ils embellissent tous les âges.

Lasthénie eut une vieillesse exempte d'infirmités : à l'âge de soixante ans, elle continuoit ses mêmes promenades, ses mêmes exercices ; travailloit avec la même ardeur dans son cabinet. Lorsqu'on lui représentoit que cette assiduité à l'étude pourroit nuire à sa santé, elle répondoit : « J'aime mieux m'user que me rouiller ». Ses traits étoient si peu altérés, que les jeunes gens recherchoient sa société avec autant d'ardeur et d'intérêt qu'en inspirent la jeunesse et la beauté. Un jeune homme des meilleures familles d'Athènes, fort épris d'elle, sollicita vivement sa main. Lasthénie demanda jusqu'au lendemain pour faire sa réponse. Ce jour, elle changea ses vêtemens et sa parure, qu'elle soignoit toujours avec goût et propreté, disant qu'il falloit désenlaidir la vieillesse. Elle prit le costume d'une femme de son âge. Sa tunique étoit de couleur terne (15), son manteau d'un drap grossier et sombre ; le bord de sa robe, au lieu

d'être garni avec des franges d'or et d'argent, n'en avoit que de laine. Elle cacha ses cheveux, très-beaux encore, se courba sur un bâton, et attendit ainsi son jeune amant. Dès qu'il la vit, il recula et resta muet. J'étois témoin de cette scène. Lasthénie s'avance vers lui, et lui demande s'il veut la conduire au temple, ajoutant qu'elle étoit revêtue de ses habits de noces, et conformément à son âge. Celui-ci comprit la plaisanterie, et renonça, quoiqu'avec peine, à ses amoureux projets.

A soixante-dix ans, elle voulut apprendre les mathématiques, et y fit des progrès. Un jour on lui vantoit la tranquillité, le bonheur de sa vieillesse, dont l'approche et la perspective inspirent tant d'horreur à la plupart des hommes. « C'est, dit-elle, que j'ai employé la première partie de ma vie à rendre l'autre plus heureuse ». Enfin, jusqu'à sa quatre-vingt-cinquième année, époque de sa mort, elle suivit, à

peu près, le même système de vie qu'elle avoit adopté à l'âge de trente ans : elle pouvoit dire qu'elle avoit vécu toute entière jusqu'à son dernier jour, ayant parcouru cette longue période sans avoir essuyé aucune maladie un peu grave.

Cette aimable philosophe eut le pressentiment singulier de sa destruction prochaine. L'incrédulité se moque de ces avertissemens ; le sage s'en étonne, et doute : il pénètre si peu dans le mystère des causes, qu'il est obligé de soumettre sa raison. Trois jours avant sa mort, elle me fit appeler. Sa santé n'avoit reçu aucune secousse violente ; elle déclinoit comme un beau soleil descend du méridien. Elle me dit d'un air calme et serein : « J'ai travaillé toute la matinée à débrouiller ce fatras d'écritures inutiles à la postérité, mais qui, en m'occupant et m'instruisant, ont émoussé les épines de ma vie. Voici seulement trois manuscrits que je vous confie, auxquels vous donnerez le jour, s'ils mé-

ritent de le voir. L'un est une tragédie ; l'autre un traité du bonheur ; le troisième un sujet politique que j'ai médité pendant quarante ans ; savoir, quel est le gouvernement le plus convenable à l'espece humaine ? L'art de procurer aux sociétés la plus grande somme de bonheur possible, est une des branches les plus intéressantes de la philosophie. Vous verrez que je ne penche pas pour l'ochlocratie, qui n'est qu'une anarchie décorée du beau nom de liberté Ces sortes de républiques vont se perdre bientôt dans les vastes empires du despotisme. J'ai ouï dire, il y a bien des années, au sage Anacharsis, qu'*à Athènes, les sages consultoient, et les fous délibéroient.* Le peuple a une tête trop vide, un estomac trop débile pour digérer un aliment tel que la liberté. Mais je vous renvoie à ce mémoire. Tout le reste de mes papiers est condamné au feu et va périr aujourd'hui.—Pourquoi vous presser de leur faire subir cet arrêt ? attendez....

tendez...... — Mon ami, ma dernière heure s'approche, la mort est derrière moi : dans trois jours, votre amie aura rejoint ses aïeux. Soit pressentiment, soit que notre ame retienne de la divinité dont elle est émanée, quelque notion de l'avenir, je crois ma mort certaine : c'est un secret que je ne confie qu'à vous ; écoutez. Cette nuit je lisois, je méditois ; tout-à-coup mon Génie m'a apparu, triste, sans couronne de fleurs, la tête couverte d'un voile. Je l'ai vu, j'ai frissonné ; je me suis levée, et il a disparu.

« Depuis, une voix me crie intérieurement : « Dans trois jours tu ne seras plus ». Cachez cet événement à toute la maison : ils m'aiment, je ne veux pas les affliger d'avance, leur douleur, leurs larmes ébranleroient ma fermeté et contristeroient mon ame ». J'écoutois ce discours avec un étonnement mêlé de terreur. Je savois que, par une foiblesse et une contradiction de l'esprit humain,

elle avoit toujours cru à l'existence des génies : je combattis cette apparition, et lui dis que l'existence des génies étoit une chimère, une création de nos préjugés. — « Souvent, répondit-elle, pour vouloir s'élever au-dessus des préjugés, on finit par en adopter un qui les embrasse tous, c'est de ne rien croire au-delà de ce qui frappe nos sens, et de ce que nous voyons avec les yeux de l'habitude. Mais en réfléchissant un peu, nous devons sentir que nos lumières sont courtes, et que la nature a une infinité de secrets qui sont encore à deviner. A l'égard de l'existence des génies ou démons, l'analogie est pour moi. Toutes les productions de la divinité se tiennent, ou paroissent se tenir par une chaîne imperceptible et continue. Le premier anneau de cette chaîne est la matière inerte, passive et sans organe ; tels sont les minéraux. L'anneau suivant est formé par le règne végétal ; les plantes ont du mouvement, une étincelle de vie, peut-

être des sensations sourdes. Sur les bords de la mer, je trouve les coquillages doués de plus de vie, espèces d'animaux qui tiennent encore au règne végétal.

» Je parcours la terre, et j'y trouve le principe de vie dans toute son intensité. Les animaux ont, comme nous, des sensations distinctes, des idées, des sentimens d'amour et même d'amitié. Comme nous, ils se reproduisent, se font la guerre, s'aiment ou se détestent. Chaque espèce a son caractère et sa mesure d'intelligence plus ou moins étendue. Enfin, je vois l'homme, le front levé vers les cieux, former le dernier anneau de cette longue chaîne. De ce dernier terme jusqu'à la divinité, quel désert ! quel vide immense ! Ici donc la liaison seroit interrompue, et la nature en défaut ; je n'en crois rien : l'analogie prouve que cet espace est rempli par des génies, des intelligences, qui continuent la gradation de l'homme à la divinité, comme l'animal remplit l'intervalle du végétal à

l'homme. — Mais en admettant votre système, je ne dois pas ajouter foi à la prédiction de votre génie ; votre santé le dément, et vous promet encore nombre d'années. — Mon ami, ne vous fiez pas à l'éclat d'une lampe qui s'éteint ». Après ces mots, elle continua de brûler ses papiers. Frappé malgré moi de cette prévision, pendant le reste du jour j'observai ses démarches, son visage, ses paroles, les mouvemens de son ame : le calme y régnoit, son visage étoit serein. Je m'aperçus seulement que, sans rien affecter, elle régloit ses affaires, fuyoit la solitude qu'elle avoit tant aimée, nous recherchoit, sa sœur et moi, avec plus d'empressement, et redoubloit ses caresses.

Le lendemain elle nous échappa. Je la cherchai : je la trouvai dans le bois de cyprès, assise au pied de l'urne qui devoit renfermer sa cendre. Elle avoit un livre à la main, et rêvoit profondément. « Que faites-vous ici, lui dis-je, rêveuse et solitaire ? — Je lisois l'immortel

dialogue de Platon, ce Phédon si fameux, qui contient le récit des derniers entretiens de Socrate, et sa mort. Cette lecture m'affermit dans l'idée de l'immortalité de l'ame ; sa mort sublime me familiarise avec ce terrible passage. Je suis avec lui dans la prison, je vois arriver la coupe fatale ; Socrate adresse sa prière au ciel, reçoit la coupe et boit la ciguë. J'entends les cris, les pleurs de ses amis ; d'un visage tranquille, il leur reproche cette foiblesse. Il se promène, il se couche sur son lit dès qu'il sent ses jambes s'appesantir ; la mort s'étend, le glace par degrés : un esclave lui touche les pieds, il ne les sent plus ; il dit enfin son dernier adieu à ses amis, qu'il laisse seuls sur la terre. J'espère mourir aussi paisiblement ». Elle ajouta : « Je me suis amusée à composer mon épitaphe ; bientôt vous la graverez sur cette urne : c'est vous que je charge de ce soin. La voici :

« Ici gît Lasthénie, ou plutôt ci-gît rien ;
» Ce rien aima l'honnête et fit un peu de
» bien (16) ».

— Quoi ! lui dis-je, toujours des idées lugubres ! comment, avec tant de force d'esprit, tant de crédulité ! — Mon ami, la nature me redemande ce qu'elle m'a prêté : je ne crains point la mort, depuis long-temps je m'y prépare : elle est devant mes yeux, dans ma pensée ; elle m'enveloppe de ses ombres ; cependant je l'envisage sans pâlir. Au reste, vous saurez bientôt si ce pressentiment est un avis des dieux, ou un mouvement de foiblesse et d'erreur ». Elle passa le reste de la journée avec nous et quelques amis, sans la moindre empreinte de tristesse, mais ramenant souvent la conversation sur l'essence de l'ame, son immatérialité, sur les sentimens des philosophes, relativement à son existence future. « Où étoit cette ame, disoit-elle, avant sa réunion à la matière ? que fait-elle pendant notre sommeil, ou quand le corps est frappé de léthargie ? pourquoi si débile, si nulle dans l'enfance, si affoiblie dans la vieillesse » ? On voyoit qu'elle

désiroit survivre à sa dépouille mortelle, et qu'elle cherchoit à s'éclairer des lumières des grands philosophes, et à s'appuyer de leur opinion (17).

Le troisième jour, terme fatal de sa carrière selon son pressentiment, dès son lever je courus dans sa chambre; j'aperçus sur son visage un peu moins de sérénité qu'à l'ordinaire. Elle m'avoua qu'à son réveil elle avoit eu le cœur oppressé, en songeant qu'elle s'éveilloit pour la dernière fois, et qu'elle n'avoit pu jeter ses regards sur tout ce qui l'environnoit et qu'il falloit quitter pour jamais, sans répandre des larmes. « Mais, ajouta-t-elle avec le calme du courage, pardonnez-moi cette foiblesse; c'est le dernier soupir que je pousse vers la vie.— Voilà la journée qui s'avance, et vous vous portez tout aussi bien qu'hier. — Attendez, elle n'est pas encore écoulée». Elle avoit, ce jour-là, rassemblé ses amis les plus intimes, et commandé un grand repas. Elle en fit les honneurs

avec sa grâce et sa facilité accoutumée. Son esprit sembla briller d'une nouvelle clarté ; elle fit les délices du souper. Hélas ! c'étoit le dernier éclat d'un météore qui alloit s'éteindre.

Après le souper, elle eut un concert. Lorsqu'il fut fini, qu'il ne resta plus que les gens de la maison, elle sentit quelques frissons, et demanda du feu. Elle fit des réflexions sur la briéveté de la vie. « Oui, dit-elle, la vie est un éclair. Il y a pourtant quatre-vingt-cinq ans, qu'après une éternité de non-existence, un brin de matière fut animé, et ce fut moi. Que suis-je venue faire sur ce globe ? Que sont devenus ces jours, ces mois, ces heures qui souvent me pesoient, dont j'ai si souvent désiré la fuite ? Tout s'est enfoncé dans l'abîme des temps ; le temps lui-même périra. Je vais rendre compte de ma conduite à cet Être qui crée et détruit par la seule pensée ; je me repose sur sa bonté. Je n'ai connu ni le vice ni la haine ; j'ai fait le bien quand je l'ai

pu... Mais allez me chercher Théophraste (c'étoit son auteur favori) ; vous m'en lirez quelques chapitres ». Quand j'eus apporté le livre, elle l'ouvrit, et me dit : « Lisez ce morceau, il est écrit de ma main ». Je lus :

« Théophraste, dans une extrême vieillesse, se faisoit porter en litière dans la ville : le peuple s'empressoit autour de lui, et l'accueilloit avec des transports de joie et des marques de vénération. Il cessa tout à la fois de travailler et de vivre. La Grèce entière le pleura, et tout Athènes assista à ses funérailles ». — Hélas ! dit-elle, en m'interrompant, mes amis me pleureront aussi ! Poursuivez ». — « A sa mort, ses disciples entouroient son lit. Il leur tint ce discours : « La vie nous séduit ; elle est pourtant comme les champs incultes qui portent plus de ronces et de racines amères que de fruits agréables ; mais l'espérance marche à nos côtés, pour nous adoucir les aspérités de la route. La gloire nous promet

de grands plaisirs ; c'est une lumière fugitive qui nous trompe et nous égare. Cependant, mes chers disciples, suivez votre penchant : si vous dédaignez la célébrité, vous vous épargnerez de grands travaux et de vives inquiétudes ; si vous avez le courage de poursuivre la gloire, elle sera peut-être votre récompense. Souvenez-vous seulement que la plupart des projets, des soins, des désirs qui agitent notre vie, n'en valent pas la peine; ce sont de ces vapeurs légères, condensées par la nuit, qui se dissipent au lever du soleil ». — « Il a raison, dit-elle : que d'objets m'ont paru graves, intéressans, qui aujourd'hui me semblent bien misérables » ! — « O mes amis ! quel être inconcevable que l'homme ! quelle alliance bizarre de passions folles et de réflexions si sages ! une existence si courte, et des projets si vastes ! tant de savoir sur des choses presqu'inutiles, et une ignorance profonde sur ce qui l'intéresse le plus ! ce principe qui pense,

qui voit si loin de lui, et qui ne peut se connoître lui-même ! enfin, ce désir insatiable du bonheur, avec si peu de moyens et de lumières pour nous rendre heureux » ! — « Zénon, reprit Lasthénie, disoit que le moment de la vie le plus heureux, étoit celui où on la quittoit ». En finissant ces mots, elle jeta un profond soupir. Je continuai ma lecture. — « Si les hommes vivoient plus long-temps, ils perfectionneroient les arts, et feroient de plus grandes découvertes. Je vais terminer ma vie au moment où je commence à m'instruire, et à former ma raison ». — « Je pense comme lui ; hélas ! je n'ai pas eu le temps d'apprendre » ! A peine Lasthénie eut prononcé ces dernières paroles, qu'elle tomba dans mes bras : je l'appelle ; elle ouvre les yeux, me serre la main, et expire.

Ainsi finit cette femme adorable, dont la modestie et la philosophie même nuisirent à la célébrité. Elle égaloit Léon-

tium, Aspasie, par les talens, l'esprit et la beauté; elle avoit au-dessus d'elles la philosophie de l'ame. Les premières étoient philosophes par système, peut-être un peu par vanité : Lasthénie l'étoit par instinct, sans faste, sans effort, et sans songer à l'être. Cependant ces deux femmes ont laissé une grande réputation, et Lasthénie n'a survécu que dans la mémoire de ses amis; son nom a péri avec eux. Heureux si le tribut d'éloges et de reconnoissance que je lui paie aujourd'hui, peut lui mériter, de la postérité, l'admiration et l'estime qu'elle a obtenues de ses contemporains!

Cette mort me jeta dans une tristesse profonde, que le temps adoucit un peu, mais ne dissipera jamais. J'avois perdu Phanor et sa femme depuis nombre d'années; mon épouse ne survécut pas long-temps à sa sœur; deux enfans que j'en avois eus, étoient morts avant l'âge de puberté. Ainsi, comme Deucalion et

Pyrrha,

Pyrrha, je me trouve isolé sur la terre, entouré de débris et de cadavres, et fatigué d'une longévité qui me fait survivre à tout ce qui me rendoit la vie chère. Sans amis, sans attachement, je crois errer parmi des ombres, et la terre est devenue pour moi une solitude profonde.

Lasthénie s'étoit fait des principes dès sa jeunesse. « L'homme, disoit-elle souvent, enveloppé de ténèbres, a besoin du flambeau de la morale, comme dans une nuit obscure il lui faut une lumière pour éclairer ses pas ».

Voici ses maximes telles que je les ai trouvées dans ses papiers :

De ne point chercher à augmenter sa fortune, de l'économiser et d'en jouir :

De mettre les plaisirs de l'esprit et du cœur bien au-dessus des plaisirs des sens :

D'être très-indulgent pour les hommes, de les obliger sans motifs d'intérêt et de reconnoissance, par devoir et pour soi ; de respec-

ter leurs principes, leurs opinions publiquement, et de ne les admettre pour bons qu'après un mûr examen :

De prendre sa conscience pour arbitre entr'elle et les hommes :

De ne passer aucun jour sans avoir donné quelque temps à l'étude ; car, disoit-elle, qui n'avance pas, recule :

De préférer ses devoirs à ses plaisirs, ses plaisirs à la gloire :

De ne jamais mettre son amour-propre en opposition avec celui des autres :

D'assaisonner le repos par la fatigue, les jouissances par les privations :

De vivre plus long-temps à la campagne qu'à la ville, dans la retraite que dans le monde :

De penser peu à la mort, idée triste et inutile, et qui n'apprend point à mourir, mais de songer à vieillir de bonne heure ; à se préparer pour l'hiver de la vie des ressources et des jouissances, parce que la vieillesse est longue, et la mort n'est qu'un moment :

D'opposer la bonne conduite à la satire, la douceur à la méchanceté, et l'oubli des bienfaits rendus, à l'ingratitude :

De réduire quelquefois ses besoins pour soulager l'indigent :

De préférer une bonne réputation à la célébrité, les vertus aux talens.

NOTES.

(1) Dans le quatorzième siècle, Ludovico Monadelsco, natif d'Orviète, écrivit des mémoires à l'âge de cent quinze ans.

On cite en Angleterre Thomas Parck, né en 1483, et mort en 1635. Il a vécu cent cinquante-deux ans sous dix rois : il avoua qu'à l'âge de cent ans, il avoit été convaincu d'avoir fait un enfant à une jeune fille, et la justice le coudamna à une pénitence publique. Il avoit perdu la vue seize ans avant sa mort.

(2) Les Cyclades sont plusieurs îles de la mer Egée, ou de l'Archipel, comme on l'appelle aujourd'hui ; elles portent le nom de Cyclades, parce qu'elles forment un cercle autour de l'île de Délos. M. de Bougainville a donné le nom de Cyclades à des îles qu'il a découvertes dans la mer du Sud.

(3) On prétend qu'on avoit servi des figues de l'Attique à la table de Xercès, que ce roi

demanda d'où elles étoient, et que lorsqu'il eut appris qu'elles venoient d'Athènes, il les fit emporter, jurant qu'il n'en mangeroit que lorsqu'elles lui appartiendroient.

(4) Les Athéniens avoient la manie de vouloir être indigènes, c'est-à-dire aussi anciens que la terre qu'ils habitoient, et ils ont porté long-temps de petites cigales d'or ou d'argent, comme un symbole de leur antiquité, dans la pensée que cet insecte étoit engendré de la terre.

(5) Alcibiade, comblé de tous les dons de la nature, abusa de ce riche partage; et l'on peut lui appliquer ce que l'on a dit des Grecs : *Il fut le père des vices.*

(6) Quand le peuple étoit assemblé, un héraut crioit : *Quelqu'un au-dessus de cinquante ans veut-il parler?* Après celui-ci, il crioit : *Et qui encore?* ainsi chacun à son tour; après quoi, selon la loi de Solon, c'étoit aux plus âgés à parler les premiers : mais, du temps de Démosthène, cette loi ne s'observoit plus à la rigueur.

(7) Voici ce que disent les rabbins sur l'éternument. Dieu d'abord, après la création,

établit pour règle que l'homme n'éternuroit qu'une fois dans sa vie, et que ce seroit l'époque de sa mort. Ce fut le seul genre de mort connu jusqu'au temps de Jacob. Ce sage patriarche s'humilia devant Dieu, et le supplia de le dispenser de mourir de la sorte : sa prière fut exaucée ; il éternua, et ne mourut point ; ce qui étonna singulièrement tous ceux qui étoient présens. Jacob tomba malade ; autre surprise, parce qu'on ne connoissoit encore d'autre maladie que celle du mortel éternument. On ne douta plus alors que la nature n'eût changé ses loix, et l'on trouva à propos, par la suite, de dire à ceux qui éternuoient : *Bien vous fasse.*

Presque tous les peuples de la terre ont cet usage. Les Romains l'observoient exactement : ils disoient *salve* à l'éternueur, ce qui répond au *vivez* des Grecs. Quand le roi de Monomotapa éternue, on le publie aussitôt dans toute la ville, et tout le Monomotapa retentit d'acclamations et des cris de *vive le roi !*

En Amérique, quand le cacique de Guacaja éternuoit, dit l'auteur de la Conquête de la Floride, tous les Indiens s'inclinoient, se prosternoient devant lui, et, les mains levées vers le ciel, prioient le soleil de protéger

téger leur maître, de l'éclairer, d'être toujours avec lui.

(8) Pélias, selon la fable, dans l'espoir de faire périr Jason, l'avoit envoyé à la conquête de la toison d'or. Mais, après le succès, Jason de retour chez ce tyran avec Médée, celle-ci, pour le punir de ses forfaits, conseilla à ses filles de l'égorger, et de le faire bouillir dans une chaudière, les assurant que cette opération lui rendroit la jeunesse.

(9) A Sparte, l'âge de porter les armes étoit depuis trente jusqu'à soixante ans : on destinoit ceux qui étoient plus ou moins âgés à la garde de la ville ; on n'armoit les esclaves que dans les cas urgens : leurs troupes ne montoient qu'à dix mille hommes.

(10) Les Athéniens érigèrent à Isocrate deux statues, et firent élever sur son mausolée une colonne de quarante pieds, au haut de laquelle étoit placée une Sirène, image et symbole de son éloquence.

(11) Ces Scythes étoient nomades; leurs femmes passoient leur vie dans des chariots; les hommes montoient à cheval, suivis de leurs

moutons, de leurs bœufs et de leurs chevaux: ils restoient dans le même endroit tant que les pâturages suffisoient à leurs troupeaux.

(12) L'Ilyssus qui baignoit les murs d'Athènes, n'a plus forme de rivière; il est divisé en une multitude de rigoles qui portent l'eau dans les jardins des environs, et le Céphise qui traversoit cette ville, ne subsiste plus: on ne trouve pas même son lit.

(13) Dès que les époux étoient arrivés dans la chambre, des amis venoient enlever le flambeau nuptial, de crainte que la mariée ne le mît sous le lit, après l'avoir éteint, ou que le mari ne le laissât brûler sur quelque sépulcre, ce qui auroit pronostiqué la mort prochaine de l'un ou de l'autre.

(14) Cette ville, qui s'appelle aujourd'hui Thiva ou Thines, occupe la place où étoit jadis la citadelle, bâti sur une éminence d'environ une lieue de circuit; c'est aujourd'hni peu de chose. Il y a une autre Tine, qui est l'ancienne île de Ténos, dont la malvoisie a beaucoup de réputation.

(15) Les Grecs n'avoient que deux sortes d'habits pour les hommes, comme pour les femmes; la tunique et le manteau. La pre-

mière se mettoit immédiatement sur la chair, et le manteau par-dessus. La tunique étoit de lin ou de coton; celle des femmes étoit traînante, attachée au sein avec une agrafe : ils en ornoient les bords avec des franges en forme de festons. Chez le peuple, elles étoient en laine; chez les gens riches, en or ou en argent. Les femmes de qualité portoient par-dessus leur habillement un voile ou une mante, qui traînoit et s'attachoit avec une agrafe d'or.

(16) Une dame de Londres, après avoir lu un ouvrage de Sherlok, sur l'immortalité de l'ame, se pendit dans sa chambre, après avoir écrit ce vers sur sa cheminée :

« Sherlok, je doute encore, et je vais m'éclaircir ».

La duchesse de Buckingham fait ainsi parler son mari dans l'épitaphe qu'elle a fait graver sur son mausolée:

Pro rege sæpe, pro republicâ semper
Dubius, sed non improbus vixi;
Incertus morior, non perturbatus.

(17) L'abbé Régnier-Desmarais fit en vers italiens l'épitaphe de la duchesse de Montbazon, si célèbre par sa beauté et ses amours.

Cette épitaphe joint l'élégance, la précision, à la finesse des pensées.

Sotto quel duro marmo,
Di mortal velo sciolta
La bella Montbazon giace sepolta :
Festingin le donne, piangan gli amori;
E liberi oggi mai vadino il cori.

FIN DU TOME CINQUIÈME ET DERNIER.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Cinquième et dernier Volume.

Fin de la Table des Chapitres.

